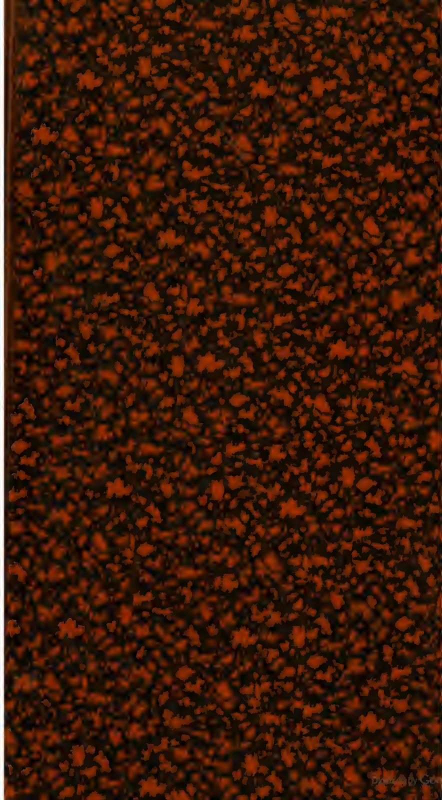
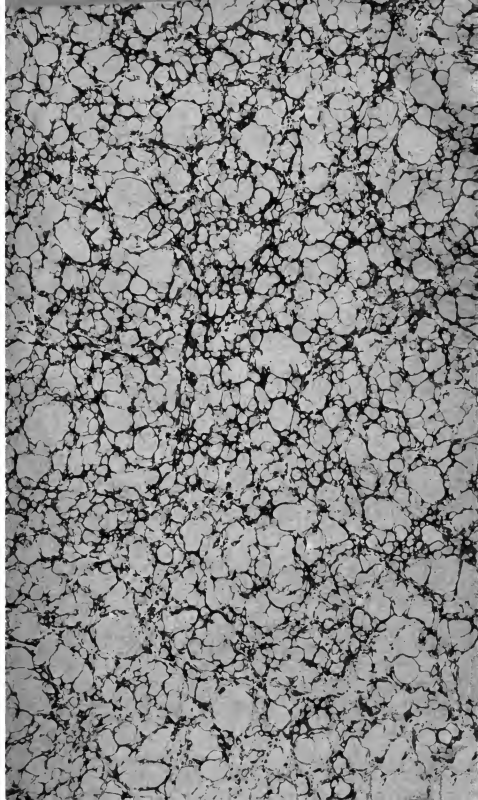






MADEMOISELLE

CINQUANTE MILLIONS

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

LA COMTESSE DASH

FORMAT GRAND IN-18

UN AMOUR COUPABLE	1 vol.
LES AMOURS DE LA BELLE AURORE	2 —
LES BALS MASQUÉS	1 —
LA BELLE PARISIENNE	1 —
LES BOHÊMES DU XVIIe SIÈCLE	1 —
LA CHAÎNE D'OR	1 —
LA CHAMBRE BLEUE	1 —
LE CHATEAU DE LA ROCHE-SANGLANTE	1 —
LES CHATEAUX EN AFRIQUE	1 —
LA DAME DU CHATEAU MURÉ	1 —
LES DEGRÉS DE L'ÉCHELLE	1 —
LA DERNIÈRE EXPIATION	2 —
LA DUCHESSE DE LAUZUN	3 —
LA DUCHESSE D'ÉPONNES	1 —
LES FOLIES DU CŒUR	1 —
LE FRUIT DÉFENDU	1 —
LES GALANTERIES DE LA COUR DE LOUIS XV	4 —
— LA RÉGENCE	1 —
— LA JEUNESSE DE LOUIS XV	1 —
— LES MAÎTRESSES DU ROI	1 —
— LE PARC AUX CERFS	1 —
LE JEU DE LA REINE	1 —
LA JOLIE BOHÉMIENNE	1 —
LES LIONS DE PARIS	1 —
LE LIVRE DES FEMMES	1 —
MADAME LOUISE DE FRANCE	1 —
MADAME DE LA SABLIÈRE	1 —
MADEMOISELLE CINQUANTE MILLIONS	1 —
MADEMOISELLE DE LA TOUR DU PIN	1 —
LA MAIN GAUCHE ET LA MAIN DROITE	1 —
LA MARQUISE DE PARABÈRE	1 —
LA MARQUISE SANGLANTE	1 —
LE NEUF DE PIQUE	1 —
LA POUDRE ET LA NEIGE	1 —
UN PROCÈS CRIMINEL	1 —
UNE RIVALE DE LA POMPADOUR	1 —
LE ROMAN D'UNE HÉRITIÈRE	1 —
LE SALON DU DIABLE	1 —
LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE	2 —
LA SORCIÈRE DU ROI	2 —
LES SUITES D'UNE FAUTE	1 —
TROIS AMOURS	1 —
LES VACANCES D'UNE PARISIENNE	1 —

Clichy. — Impr. Maurice Loignon et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

MADEMOISELLE
CINQUANTE MILLIONS

PAR

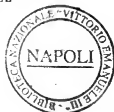
LA COMTESSE DASH





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1866



A

MADAME LA BARONNE FROSSARD

Permettez-moi, chère madame, de vous dédier ce livre, en souvenir des bons moments passés au coin du feu, à causer de ce vieux temps que nous aimons, vous et moi. J'espère qu'il vous rappellera aussi ma sincère affection et la sympathie bien vive que m'inspire votre charmant esprit.

COMTESSE DASH

Château de Brichecourt, septembre 1865.

MADEMOISELLE
CINQUANTE MILLIONS

I

TABLEAU D'INTÉRIEUR

Par une belle matinée de juin 1659, une jeune personne d'une grande beauté était assise devant une table chargée de livres et de papiers. La tête appuyée sur sa main, elle regardait mélancoliquement deux cygnes qui s'ébattaient sur une pièce d'eau, au milieu d'un jardin. Tout dormait autour d'elle, aucun bruit ne se faisait entendre. Sa physionomie exprimait une profonde tristesse. Le tintement d'une horloge sonnant six heures lui fit retourner la tête. Elle se leva, se regarda quelques instants au miroir, arrangea les plis de sa robe de soie, et marcha vers la porte, qu'elle ouvrit doucement. Elle traversa sur la pointe du pied plusieurs pièces magnifiques, et descendit un escalier dérobé conduisant à une petite chambre, fermée seulement par une portière de velours. Elle en souleva les plis et demanda à demi-voix si elle pouvait entrer.

— Oui, lui répondit-on.

Elle souleva une autre portière et se trouva dans un

splendide cabinet de travail, encombré de livres, meublé de tapisseries et de bois d'ébène admirablement sculpté. Un homme d'une cinquantaine d'années, au regard vif, au teint pâle, portant des moustaches et une royale pointue, d'un grand air, et conservant des restes de beauté, se promenait en réfléchissant. Il fit un signe amical à la jeune personne, mais il continua sa promenade sans lui parler, ce qu'elle souffrit impatiemment.

— Monseigneur..., dit-elle, d'une voix qui révélait une colère contenue :

— Eh bien !

— Votre Éminence a-t-elle quelque chose à m'ordonner ?

— Attendez un instant; asseyez-vous.

— Monseigneur, je dois éveiller Hortense et Marie de très-bonne heure, pour aller ensemble chez madame de Soissons.

— Julia, je ne vous guérirai donc point d'une familiarité déplacée? Vous oubliez toujours ce que vous êtes et ce que sont mes nièces; vous devez le respect à mesdemoiselles de Mancini; vous ne pouvez vous permettre de les traiter comme vos égales. J'ai daigné m'occuper de votre enfance, je vous ai prodigué les soins d'un parent affectionné, bien qu'il n'y ait entre vous et moi d'autres liens que l'amitié de votre famille pour la mienne; ce n'est pas une raison...

Julia, dont l'œil noir étincelait, fit un mouvement brusque qu'elle réprima aussitôt. Le cardinal ne s'en aperçut pas sans doute, et continua :

— Votre caractère est indomptable, vous vous révoltez continuellement contre mes avis, contre les leçons sévères que vous avez reçues. Vous voulez malgré tout sortir de

votre place. Prenez-y garde! Si je vous abandonnais, que deviendriez-vous?

— Monseigneur, interrompit vivement Julia, je préférerais, je crois, votre abandon à vos reproches.

— Je ne vous reproche rien, je vous conseille, Julia. Soyez douce et bonne, soyez aussi soumise que vous êtes belle; nous vous trouverons un parti selon votre condition ; je vous donnerai une dot, et vous serez heureuse ; mais vous ne le voulez pas !

La jeune fille écoutait; elle rongeait ses lèvres, serrait ses mains l'une contre l'autre, et frappait du pied. Aux derniers mots de Mazarin, elle se leva comme si un serpent l'eût piquée.

— Ah ! c'en est trop, s'écria-t-elle, et ma patience est à bout! Aussi bien, depuis longtemps je compte vous parler, et, puisque l'occasion se présente, je la saisis. Vous vous méprenez étrangement sur moi, monseigneur; vous ne me connaissez pas, vous me supposez ignorante de ce qui me concerne, parce que je n'ai jamais montré que je le savais. J'ai de la mémoire, je me souviens!

— Comment?

— Oui, je me souviens de la Valteline, je me souviens de Rome, je me souviens de ma mère!

— Votre mère fut mon amie, je ne l'ai jamais caché; votre père fut mon frère d'armes, je lui ai juré de vous protéger; j'ai tenu ma promesse, il n'y a là rien que de très-naturel, et je ne vous ai pas défendu de vous en souvenir.

— Ceci est bon à dire aux autres, monseigneur; à vos nièces, à vos flatteurs, à vos domestiques, mais pas à moi, Julia Milliani, la fille de la belle Carmen Alfuerès. J'avais douze ans lorsque ma mère est morte, à douze ans

on peut juger et comprendre : j'ai jugé et j'ai compris.

Mazarin fit un mouvement involontaire ; son sourcil se fronça, il caressa sa royale, ce qui était chez lui une preuve d'attention et d'embarras.

— Et qu'avez-vous compris, mademoiselle ? reprit-il avec beaucoup de hauteur.

— Savez-vous de quoi ma mère est morte, monseigneur ? savez-vous ce qui l'a tuée ?

Le cardinal pâlit ; et se contint néanmoins.

— Votre mère est morte d'une langueur qu'elle avait apportée de son pays d'Espagne. Jamais elle n'avait pu se consoler de l'avoir quitté ; je ne...

— Ma mère est morte de chagrin ; oui, on l'a dit, on l'a publié, interrompit Julia avec amertume, elle s'est éteinte en pleurant son ciel d'Andalousie et ses palais moresques. C'était là un beau prétexte, en effet, et cependant c'est un mensonge. Ma mère avait de grandes douleurs, j'en conviens, mais elle n'y eût point succombé.

— La mort de votre père l'avait vivement éprouvée, et la conduite de ses parents envers elle n'était pas faite pour la consoler, répliqua Mazarin avec un embarras croissant.

— Mon père n'est pas mort, monseigneur, reprit la jeune fille en fixant sur le ministre un regard assuré, et vous le savez aussi bien que moi ; seulement vous croyez que je l'ignore, et maintenant vous ne le croirez plus.

— Votre père est mort à l'armée, Julia ; il est mort à mes côtés ; je l'ai vu tomber, insista le cardinal, dont la voix tremblait légèrement. J'ai reçu son dernier soupir.

— Ah ! monseigneur ! interrompit Julia avec un accent de mépris indicible.

— Je vous assure...

— Je n'ai pas commencé cette explication pour reculer ensuite, poursuivit-elle ; j'achèverai, quoi qu'il m'en coûte ; il faut que ma position soit dessinée, et que ces humiliations finissent. Je ne dois à mesdemoiselles de Mancini rien autre chose que de l'amitié, si elles en méritent. Il ne saurait être question de respect entre nous. Ma naissance vaut la leur, mes droits valent ceux que vous leur avez donnés. Vos nièces sont mes compagnes, et rien de plus ; je prétends donc être traitée comme elles, vivre avec elles sur le pied d'une égalité parfaite ; je prétends qu'on ne me traite plus en servante, ou bien...

Ou bien ?... répéta Mazarin, les dents serrées par la colère.

— Ou bien, monseigneur, ce silence que je garde en ce moment, même avec vous, je le romprai hautement. Je publierai mon secret ; que m'importe ! je n'ai rien à y perdre et j'ai tout à y gagner, moi !

— Mademoiselle, vous partirez demain pour l'Italie.

— Vraiment, monseigneur ? Ah ! j'en suis bien aise ; l'Italie est le pays des aventures ; c'est le plus favorable de toute l'Europe pour une belle fille déterminée à faire fortune en dépit des obstacles. Les passions y sont vives et désordonnées. J'ai vingt-huit ans, je sais la vie, je l'ai apprise à une rude école. J'arborerai le nom que je puis porter, je me servirai de mes armes ; avant un an, je serai la femme de quelque prince, et nous traiterons, vous et moi, de puissance à puissance.

Mazarin l'écouta sans l'interrompre, avec une émotion indéfinissable. Il était en même temps content et fâché ; il semblait heureux de cette hardiesse, de cette éloquence et de cette beauté, presque autant qu'irrité de ces menaces.

— Vous oubliez à qui vous parlez, mademoiselle, lui dit-il enfin ; vous oubliez que les portes d'un couvent

peuvent s'ouvrir pour vous, et que vous n'en sortirez que soumise, domptée, repentante.

Julia fit un petit mouvement d'épaule qui contenait dix pages de bravades.

— Monseigneur, je vous connais bien ; vous n'êtes pas cruel, vous avez trop de finesse pour vous brouiller avec moi ; vous avez souvent éprouvé le pouvoir des petits moyens ; bien employés, ils sont irrésistibles. Je suis de force à lutter, vous n'en doutez pas à présent ; il faut compter avec moi. Je puis être pour vous une auxiliaire utile ; vous êtes accoutumé à mes services ; ma discrétion et ma fidélité vous sont prouvées depuis longtemps ; personne ne me remplacera près de vous ; vous ne confieriez pas même à M. de Brienne ce que j'écris chaque matin sous votre dictée.

Le ministre fit involontairement un signe d'approbation.

— Ne nous séparons pas, continua Julia ; ne désunissons pas nos intérêts, qui sont communs. Comptez sur moi, comptez sur mon dévouement, car je vous aime. Rien ne sera changé de vous à moi, jamais un mot ne rappellera cette conversation ; vous saurez qu'au lieu d'une machine aveugle vous avez un instrument intelligent et éclairé. Pour cela, vous me traiterez ainsi que je dois l'être ; vous me présenterez aujourd'hui même à vos nièces comme une amie que vous estimez ; vous leur ferez comprendre que nos relations changent désormais de caractère, et enfin... si mademoiselle Martinozzi a épousé le duc de Modène, Julia Milliani peut espérer à son tour...

— Le couvent, et rien de plus, si elle se révolte, je vous l'ai dit.

Julia devint rouge comme une pivoine ; sa colère contenue était magnifique à voir. Le cardinal ne la quitta pas du regard.

— Ne me faites pas la guerre, reprit-elle. Votre Éminence échouerait, malgré sa puissance et son adresse. Le travail des taupes est souterrain, mais il est sûr, justement parce qu'il n'est pas soupçonné. Si vous voulez prendre connaissance de ceci, vous verrez que j'ai tout prévu et que mon départ serait pour vous le signal de difficultés invincibles. Il existe vingt copies du factum dont voici le titre ; elles se multiplieraient à l'infini, si c'était nécessaire. La collection est entre des mains sûres. Le jour où je n'occuperais plus près de vous ma place accoutumée, le roi, la reine, le roi d'Espagne, le pape, Monsieur, M. le prince, le cardinal de Retz, et bien d'autres personnages, recevraient chacun son exemplaire, appuyé de preuves authentiques. Pensez-vous qu'ils laisseraient tomber une révélation si précieuse ? Pensez-vous que la reine Anne d'Autriche surtout accueillerait gracieusement ces souvenirs du passé ?

Mazarin n'était pas un homme de résolution, il avait, au contraire, un esprit enclin à la temporisation. Il soufflait aux autres des partis extrêmes, qu'il suivait à leur remorque ; la décision, la fermeté de Julia l'étonnèrent tout d'abord. Il s'en effraya sans réflexion, il mesura sur-le-champ l'abîme ouvert sous ses pas et ne songea qu'à le combler.

Son orgueil se révoltait bien à l'idée de céder ainsi, de s'abaisser devant une jeune fille sans autre défense qu'elle-même et les adroites précautions qu'elle avait prises. Cependant la crainte l'emporta ; il s'avoua vaincu, et capitula devant le scandale que soulèverait la publication du libelle.

Après quelques instants de silence,

— Julia, dit-il, asseyez-vous et écrivez. Nous n'avons pas de temps à perdre, on va venir.

— Pardon, monseigneur, je ne comprends pas.

— Écrivez, vous dis-je ; je vais vous dicter une lettre pour la reine d'Angleterre.

— Je reste donc ?

— Qui vous parle de partir ?

— A mes conditions ?

— Ne devez-vous pas accompagner Marie et Hortense chez madame la comtesse ?

— Sans doute...

— Vous reviendrez me voir avant de sortir et tout sera réglé. Cela vous suffit, je pense. Vous êtes toujours mon secrétaire intime, et mes secrets vous appartiennent. Il s'agit du mariage d'Hortense avec le duc de Savoie.

— Quoi ! Hortense, à son âge?...

— Hortense sera mon héritière, Julia, répondit Mazarin avec une nuance de timidité.

— Votre héritière, monseigneur ! quoi ! malgré...

— Malgré tout, je l'ai résolu ainsi. Les autres n'auront qu'une dot ; même mon neveu. S'il l'eût voulu, je lui aurais laissé mon nom et mes biens, mais il prend à tâche de me déplaire. D'ailleurs on ne choisit pas ses parents, on choisit ses alliances ; j'aime mieux cela.

— Et moi, monseigneur, qui épouserai-je ?

— Nous verrons, Julia, vous n'êtes pas pressée. Continuons la correspondance.

— Monseigneur, j'ai vingt-huit ans, reprit sèchement la belle fille, et d'après ce que vous avez appris ce matin...

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle, vous serez satisfaite. Copiez ma réponse au duc de Savoie.

— Vous l'acceptez, sans doute ?

Mazarin sourit imperceptiblement.

— Vous verrez. Voici encore une lettre au roi d'Angleterre, puis une au roi de Portugal.

— Qui demandent aussi mademoiselle de Mancini ? Hé quoi ! monseigneur, une enfant ! une folle !

— L'héritière du premier ministre du roi, qui sera la plus belle femme de l'Europe, avec une fortune princière, cela n'a rien que de très-naturel.

Julia prit brusquement les papiers que lui présentait le ministre, et se mit en devoir d'écrire ; mais, après avoir dévoré les premières lignes :

— Vous refusez le duc de Savoie, monseigneur ? dit-elle ; vous refusez le petit-fils de Henri IV ?

— Il demande la forteresse de Casal pour dot, et jamais je ne sacrifierai les intérêts du roi à ceux de ma famille, mademoiselle.

— Ah ! murmura mademoiselle Milliani, je ne l'aurais pas supposé. Heureusement le frère du roi de Portugal, l'héritier du trône, ne sera pas aussi exigeant, je le suppose ?

— Non, il ne désire que ma nièce... et mes biens... il ne les aura pas davantage.

— Allons ! c'est le roi d'Angleterre qui sera l'heureux, apparemment, reprit Julia en étouffant un soupir.

— Un roi sans royaume ! ce serait une extravagance. Tous les inconvénients d'une telle alliance sans les avantages ! Non, non ! nous sommes trop les bons amis de M. Cromwell.

— Et que rêvez-vous donc pour Hortense, monseigneur ? demanda Julia, au comble de l'étonnement. Je ne vois pas ce qu'elle trouvera de mieux, à moins que vous ne comptiez lui faire épouser l'empereur, puisque Marie s'est déjà emparée du roi de France.

— Ne répétez pas ceci, ne le répétez pas, entendez-

1.

vous ! ou je vous congédie, sans qu'aucune considération puisse m'arrêter. Marie ne sera point reine de France, je vous en donne ma foi, ou bien je cesserai d'être ministre.

Cet emportement, tout à fait en dehors des habitudes de Mazarin, donna à penser à sa confidente ; elle se garda de le laisser voir, elle l'avait mis sur ses gardes en lui apprenant qu'elle n'avait rien oublié.

— Je refuse tous ces partis, continua-t-il avec un grand calme, parce que j'ai mes projets, moins brillants peut-être, mais plus sûrs. Hortense n'est pas faite pour être reine ; quant à Marie, elle est *trop* faite pour l'être, au contraire.

Julia copia sans répliquer les dépêches diplomatiques qu'on lui avait remises. Pendant qu'elle écrivait, le cardinal ne lui parla plus, il classa quelques pièces dans son portefeuille et marqua plusieurs notes en marge. C'était son travail de la journée. Il le préparait ainsi chaque matin, devant mademoiselle Milliani. Cette jeune fille était plus avant dans sa confiance que qui que ce fût. Il la traitait avec hauteur, il est vrai, et la considérait plutôt comme une *chose* à lui que comme une personne intelligente et dévouée.

Elle venait de lui prouver qu'il avait tort, et mettait un souci de plus dans sa vie. C'était une ambition nouvelle à satisfaire. Cette ambition ne se contenterait pas de promesses. Julia le connaissait à fond ; elle savait ses échappatoires, ses combinaisons mesquines, elle savait combien il était prodigue de paroles ; et il lui faudrait des réalités. Dédaignant les graves intérêts qui l'occupaient, l'imagination de Mazarin s'arrêta sur cette inquiétude et n'y trouva pas de solution.

Pendant qu'ils étaient ainsi occupés l'un de l'autre,

sans se communiquer leurs réflexions, on frappa un coup sec à la porte du dehors. L'usage était à la cour de grâtter, mais le visiteur semblait s'en soucier fort peu. Le cardinal, tiré de sa rêverie, cria d'entrer d'une voix assez brusque. Un homme se présenta, et cet homme mérite une description particulière.

Il avait de trente-six à trente-huit ans. D'une taille élevée et bien prise, quoique portée à un embonpoint précoce, il paraissait leste et actif; évidemment il combattait cet embonpoint. Son visage régulier, pâle et brun, était complétement dépourvu de barbe : il ressemblait à celui d'une femme; son œil vif et brillant annonçait des passions vives, comprimées par une forte volonté. Vêtu d'habits élégants, d'une coupe particulière, il affichait volontiers une fatuité juvénile dont les pages de Son Éminence se moquaient. Il occupait au palais une position enviée, celle de chef de la musique particulière du cardinal, qu'il connaissait depuis plus de vingt ans, et dont il avait suivi la fortune. Entré dès son bas âge à la chapelle du pape, il avait vu Mazarin à Rome, s'était attaché à lui, et passait pour lui être profondément dévoué. La beauté singulière de sa voix était célèbre dans toute l'Europe. On le faisait venir souvent à la cour pour chanter. Le cardinal le prêtait à la reine-mère, qui l'entendait avec délices. Il en était fort orgueilleux. On ignorait son véritable nom; il n'était connu que sous celui de Dominique. Le ministre lui permettait de s'enrichir par une foule de moyens, pourvu qu'il n'y contribuât que par son indulgence. Il lui accordait beaucoup et n'ignorait pas qu'il trafiquait de sa position. C'était le favori intime, non avoué, et le canal de presque toutes les grâces. Les ennemis de Mazarin prétendaient qu'ils partageaient les profits.

Julia montrait une horreur invincible pour Dominique; elle le traitait avec une hauteur et un mépris qui laissaient percer la haine. A peine se contenait-elle devant le cardinal; mais, hors de sa présence, elle ne cachait pas ses sentiments. Par une singularité dont on parlait beaucoup dans la maison de Son Éminence, Dominique ne se plaignait jamais d'elle et supportait sa mauvaise humeur avec une humilité feinte ou réelle.

Lorsqu'il entra dans la chambre de Mazarin, ce matin-là, il paraissait occupé d'une pensée grave, et salua son maître plus profondément qu'à l'ordinaire. Julia lui rendit par un signe de tête la révérence qu'il lui adressa. Dominique prit un air obséquieux, et s'informa des nouvelles de Son Éminence. Sa voix avait un timbre singulier, métallique et cristallin comme un harmonica. Elle ne ressemblait nullement à celle des autres hommes, et, si l'on n'avait pas l'habitude de l'entendre, on en était frappé désagréablement, malgré son charme incontestable.

— Votre Éminence a-t-elle des ordres à me donner? demanda-t-il.

— As-tu rempli ma commission? Le chancelier a-t-il répondu?

— Oui, monseigneur.

— Eh bien?

— Eh bien! il a échoué.

— Comment! le comte de Coligny...

— Refuse la main de la belle Hortense, refuse ses trésors, refuse la résurrection de sa maison humiliée.

— Cela n'est pas possible!

— Je suis de l'avis de Votre Éminence, cela n'est pas possible, mais cela est. Il y a encore d'honnêtes gens; j'en croyais la race perdue.

— Quelles sont ses raisons?

— Des stupidités. Il ne veut pas quitter le service de M. le Prince, il ne veut pas changer son nom contre le vôtre, même avec un duché pour prétexte.

— Ah! fit le cardinal d'un ton presque douloureux.

— Mon Dieu! oui, monseigneur. Cette vieille noblesse française a quelquefois des entêtements qui ne se conçoivent pas. Celui-ci est de l'ancienne roche, c'est le sang de l'amiral et de ces damnés protestants; ils sont contrariants en diable!

— Allons! c'est une partie perdue; il en faudra jouer une autre. J'ai mieux que cela.

Julia écoutait de toutes ses oreilles; son sein palpitait vivement; elle n'osait exprimer sa pensée; elle sentait pourtant que le moment était propice et que cette occasion ne se retrouverait peut-être plus.

— Monseigneur... murmura-t-elle enfin.

— Qu'avez-vous, mon enfant? demanda-t-il avec douceur.

— Vous m'avez promis de songer à moi...

— Pour vous marier, oui... Mais je n'ai pas de bonheur dans mes négociations, vous le voyez, et, si l'on refuse de ma main une héritière de tant de millions, on refusera bien plus encore celle qui n'apporte pas de richesses.

— Dominique sait tout ce que nous savons l'un et l'autre, monseigneur; il n'est pas besoin de lui rien cacher; il est bon, au contraire, de commencer par lui la déclaration, et de lui apprendre ma position nouvelle. Veuillez donc lui communiquer vos intentions à mon égard afin qu'il n'en doute pas.

— Oui... en effet... Julia... Je suis fort content d'elle, je prétends la récompenser, je ne veux plus qu'on la traite en inférieure. Son père fut un gentilhomme, un

brave officier. Désormais elle sera la compagne de mes nièces, et leur égale; elle y a droit, sinon par la fortune, du moins par la naissance; nous lui donnerons une dot et nous lui trouverons un mari.

— Quant à cela, monseigneur, je n'ai pas besoin que vous preniez cette peine, il est trouvé.

— Comment! sans mon aveu, mademoiselle?

— Oh! ne craignez rien, je n'ai pas fait un choix indigne de nous; ma pensée a été la vôtre; j'ai songé comme vous à réhabiliter une grande race, à lui rendre son ancienne splendeur. J'étais sûre que Votre Éminence m'aiderait dans cette entreprise, méditée et résolue depuis longtemps; nous n'avions besoin que de nous expliquer.

Une ironie mal déguisée se peignit sur sa physionomie; elle jouait en même temps avec les craintes soupçonneuses du ministre et avec la haine de son serviteur. Ils la regardaient étonnés.

— Vous ne vous en doutiez pas, monseigneur; vous ne connaissiez pas cette pauvre fille, soumise toujours à vos volontés, silencieuse et calme en apparence. J'ai su attendre, et le moment est venu d'en recueillir le fruit.

— Ne peut-on savoir le nom de ce fiancé choisi par vous? dit Dominique. Son Éminence sera charmée de l'apprendre, et, quant à moi, qui suis tout à votre service, ne faut-il pas d'abord que mon devoir me soit tracé.

— Ce fiancé, puisque vous le nommez ainsi, est plus beau, plus brave, plus noble que tous ces seigneurs qui se disputent les faveurs du roi. Il vit tranquille et retiré, à l'opposé de ses pareils; il porte dignement une grande misère et une grande déchéance; nul ne l'a remarqué que moi, nul ne s'occupe de lui; il est pauvre, déshérité

comme moi, comme moi sans famille et sans amis; le hasard nous a rapprochés; nous nous voyons souvent, il ne me cache ni ses pensées ni ses espérances; maintenant je puis les réaliser, et ce sera le bonheur de ma vie.

— Mais son nom! le nom de ce phénix des princes malheureux, vous ne le dites point, mademoiselle, reprit Dominique.

— Nul ne le saura que le jour où Son Éminence fixera d'une façon positive l'avenir qui m'attend et consentira à ratifier mon choix.

— Cet homme vous aime, Julia?

— Monseigneur, le mot d'amour n'a jamais été prononcé entre nous; il est mon ami...

— Et vous désirez qu'il se déclare? demanda le chanteur.

— Dominique, Son Éminence vient de vous signifier que j'étais l'égale de ses nièces; souvenez-vous en, je vous prie, et n'ayez plus l'audace de me parler comme à vos pareils!

La dignité blessée avec laquelle elle prononça ces mots la montra sous un nouveau jour encore. Mazarin comprit qu'elle jouerait tous les rôles, et celui de grande dame plus facilement que les autres. Il se confirma de plus en plus dans l'idée de la ménager, mais de s'en débarrasser le plus vite et le mieux possible.

— C'est bien, dit-il, pour couper court à toute discussion, Julia épousera son phénix, on lui donnera un commandement quelque part, et une somme ronde dans sa poche.

— Et on nous enverra végéter loin de la cour, interrompit-elle dédaigneusement. Non pas, monseigneur, non pas; celui dont je porterai le nom ne peut se con-

tenter de si peu, et ce nom n'est pas de ceux qu'on traîne par les chemins dans un modique équipage.

Le cardinal regarda Julia d'un air étonné; cette ambition, cette ténacité qu'il ne soupçonnait pas, le frappèrent de stupeur. Il allait lui répondre, et nul n'eût pu prévoir comment cette scène aurait fini, quand de joyeux éclats de voix se firent entendre dans la chambre précédente. La porte s'ouvrit et trois jeunes filles, en négligé d'une suprême élégance, accoururent en riant.

C'étaient les nièces du cardinal : Marie, Hortense et Marianne Mancini.

Marie Mancini avait alors vingt et un ans. Elle n'était point belle, tous les Mémoires du temps s'accordent à en convenir. Grande, maigre, noire, tel est le portrait que nous en ont laissé les contemporains. Sa bouche allait de l'une à l'autre oreille, elle avait les bras et le cou décharnés d'un squelette, et cependant cet ensemble était plein de charme et de séduction; son esprit se reflétait dans ses grands yeux noirs et bien fendus; sa physionomie respirait la passion et l'intelligence. Fort instruite, fort gracieuse, très-énergique, elle était très-agréable néanmoins dans l'intimité.

Louis XIV en était violemment épris; il ne cachait pas son désir de l'épouser, et, à l'étonnement général, son ministre, au lieu de le pousser dans cette voie, l'en écartait de tous ses efforts. Marie ne l'ignorait pas, Julia et elle en pénétraient seules les motifs et n'étaient point dupes de ce feint désintéressement.

Elle riait volontiers avec ses sœurs, qu'elle considérait comme de petites filles et qu'elle n'élevait pas encore à la dignité de confidentes, ainsi qu'elle le fit plus tard.

Au moment où elles se dirigeaient vers le cabinet de

Mazarin, une saillie d'Hortense, la plus gaie, la plus charmante de toutes, les amusait fort, et elles venaient la raconter à leur oncle, bien qu'il existât peu d'accord entre elles et lui.

Hortense, la seconde, ou plutôt la troisième des demoiselles Mancini, car Olympe, mariée au comte de Soissons, était l'aînée ; Hortense, la principale héroïne de ce livre, était au contraire un type de beauté véritablement statuaire : elle avait la forme, la grâce, le teint, la physionomie, le piquant, la distinction ; jamais on ne vit une personne plus accomplie. Elle n'était âgée que de quatorze ans, et déjà les perfections de la femme se joignaient en elle à la gentillesse de l'enfance.

Marianne, la dernière, avait onze ans ; elle promettait ce qu'elle a tenu et fut presque aussi belle qu'Hortense. On les séparait peu dans les apothéoses poétiques qu'on leur décernait sans cesse. Il en fut ainsi jusqu'à la fin de leur vie ; il est vrai qu'elles restèrent fort unies, en apparence du moins.

Hortense se jeta au cou de son oncle, en riant toujours, et en répétant qu'elle venait de voir son futur mari, qu'elle l'avait affligé et qu'elle ne s'en repentait point.

— Votre futur mari, Hortense ! Et qui donc, s'il vous plait ?

— M. de la Porte, monseigneur. Il erre, comme de coutume, à travers les salles du palais depuis qu'il fait jour, dans l'espérance de m'apercevoir ; il a couru après nous dans la galerie des statues ; enfin il nous a rejointes, tout essoufflé, pour me déclarer que, s'il ne m'épousait pas, il deviendrait fou ; et qu'il lui importait peu de mourir trois mois après pourvu qu'il pût devenir mon mari. Je lui ai répondu que, s'il comptait tenir cette

condition, je vous parlerais en sa faveur, mais qu'autrement je ne voulais pas l'entendre. Là-dessus, mes sœurs et moi, nous nous sommes mises à rire, et lui, il s'est mis à pleurer. Voilà tout, monseigneur, et Votre Éminence, je suppose, ne compte pas me marier à ce larmoyeur, qui me ferait périr d'ennui !

— Je veux d'abord, mademoiselle, que vous et vos sœurs vous ménagiez M. de la Porte à cause du maréchal de la Meilleraie, mon grand ami ; je veux ensuite que vous ne vous occupiez point de mariage, car ce matin tout le monde m'en rompt la tête ; je veux de plus que madame de Venelle vous surveille davantage et ne vous laisse pas manquer de convenance envers les seigneurs qui sont mes partisans ; je veux enfin que vous retourniez incontinent chez vous toutes les trois pour faire votre toilette et vous rendre chez votre sœur, madame la comtesse de Soissons, où la cour doit se trouver ce matin. Je n'ai pas le temps de vous garder ; j'ai des instructions à donner à Dominique. Julia vous accompagnera ; hâtez-vous, et revenez prendre mes ordres avant de sortir... Surtout qu'on ne me répète plus d'extravagances de votre façon, ou je vous renvoie toutes au couvent. Allez !

Cette sévérité, dont il usait presque toujours avec elles, ne surprit point mesdemoiselles de Mancini ; elles se retirèrent sans ajouter un mot ; mais, lorsque la porte fut fermée, Hortense se retourna vers Julia, et, se servant d'une expression de la Fronde, très-peu respectueuse pour son oncle éminentissime :

— Qu'a donc Sa *Faquinance?* lui demanda-t-elle, et d'où nous vient cet accueil?

II

RIVALITÉS

Lorsque mesdemoiselles de Mancini revinrent chez leur oncle, avant de se rendre au cercle de madame de Soissons, elles le trouvèrent encore avec Dominique. Il les reçut comme il en avait l'habitude, et leur servit une nouvelle mercuriale sur la légèreté de leurs propos, sur celle de leurs manières, et sur le manque de respect qu'elles affichaient pour ses conseils.

— Vous trouverez madame de Venelle dans votre carrosse, mesdemoiselles, et, désormais, vous ne sortirez plus sans elle. Vous ne vous montrerez en public qu'avec madame de Soissons ou bien mesdames de Villeroy et de Créquy. Vous ne recevrez chez vous que les personnes de mon choix, et jamais seules, entendez-vous?

— Mais, mon oncle...

— Mais, mademoiselle Marie, ne comptez pas me faire la loi, malgré vos puissantes amitiés? Je suis le maître dans ma maison et dans ma famille, après tout, et j'entends qu'on m'obéisse. Quant à Julia, mademoiselle Milliani, je prétends qu'elle soit traitée désormais par vous en compagne et en amie. Vous affichez à son égard des airs de fierté dont elle s'est plainte et que je ne souffrirai pas, tenez-vous en pour averties. Maintenant, allez chez votre sœur, peut-être vous y rejoindrai-je; dans tous les cas, conduisez-vous comme si j'étais présent, et qu'il ne me revienne aucune plainte, je ne saurais trop vous le répéter.

Les jeunes filles se retirèrent avec la soumission

qu'elles affectaient et qui n'était que de la crainte. A peine hors de la présence de leur oncle, elles se récrièrent, et Marianne s'informa vivement auprès de Julia du motif de ses dernières recommandations.

— Oui, s'écria Hortense, d'où vient ce respect que nous vous devons désormais? Seriez-vous la nièce du pape?

— Ma mère était une fille noble d'Andalousie; quant à mon père, c'était le compagnon et l'ami de Son Éminence. D'ailleurs il est question entre nous, non de respect, mais d'affection. Je compte que vous ne me refuserez pas la vôtre, et depuis longtemps la mienne vous est acquise. J'apprécie comme je le dois la manière dont M. le cardinal a rempli sa promesse. Il a semé la zizanie entre nous, espérant me faire repentir de ma témérité; mesdemoiselles, vous ne le souffrirez pas, j'espère. Je ne vous enlève rien, je ne marche pas dans la même voie que vous; mes vœux et mon ambition ne sont pas les vôtres, votre âge n'est pas le mien; pourquoi donc nous haïr!

— Je ne hais personne, répliqua Marie d'un ton sentencieux.

— Et moi encore moins, ajouta Hortense; je n'ai pas le temps. Et puis Julia ne m'a pas fait de mal. Si mon oncle la protége, tant mieux! s'il lui donne un peu de bien, tant mieux encore! il nous en restera toujours assez... Julia, voulez-vous épouser M. de la Porte? Je vous le cède; il n'est pas à dédaigner; excepté un peu de folie, il n'a rien de désagréable; vous le conduirez à votre guise, et la terre de la Meilleraie est un joli domaine.

Julia sourit et répondit par un petit mouvement qui pouvait s'interpréter de bien des manières.

Tout en causant ainsi, elles rejoignirent le carrosse, où

les attendait madame de Venelle. La conversation devait changer de sujet, d'après les ordres du cardinal; mais, s'il était obéi partout en France, il n'en était pas de même dans sa famille et dans sa maison, quoi qu'il en dit. A peine furent-elles assises, que Marie recommença quelques plaisanteries sur les prétendants d'Hortense et sur leurs chances de réussite.

— Taisez-vous, dit celle-ci; rappelez-vous la prédiction de notre père, qui n'a jamais menti, et les dernières paroles de notre mère à son lit de mort. « Je me marierai mal, mon étoile est errante et misérable. Quant à vous, Marie, vous épouserez un étranger et vous retournerez aux lieux où nous sommes nées; votre vie ne sera pas plus heureuse que la mienne. » De nous quatre, Marianne seule mènera une existence à peu près tranquille. Vous ne serez donc point reine de France, ma chère sœur; vos projets ne réussiront pas mieux que les miens; ce n'est pas la peine de me railler. Demandez à Julia, qui a tant passé de nuits à l'observatoire du signor Mancini pour étudier les astres en sa compagnie; elle en sait plus que nous encore à ce sujet,

— Mensonges, sottises, balivernes!

— Vraiment! Et la mort de la signora Mancini, arrivée juste l'année, le mois, le jour qu'il avait annoncés? Et la sienne? Et tout ce qu'il a prophétisé au cardinal, qui y croit comme à l'Évangile? Vous êtes plus savante et plus habile que lui, peut-être?

— Ah! bah! le roi n'y croit pas!

— Le roi croit à ce que désire Son Éminence, répliqua madame de Venelle, qui ne pouvait mettre en doute l'infaillibilité du cardinal.

— Et madame la comtesse! demandez-lui tout à l'heure ce qu'elle pense des prédictions du signor Mancini.

— Olympe est une espèce d'alchimiste aussi. Comme notre père, elle adore les sciences occultes, et les pratiquerait si elle osait le faire à l'hôtel de Soissons. Elle a confiance aux charmes, aux maléfices; elle s'imagine mener le roi avec des amulettes et le détacher de moi en lui faisant porter des talismans; il en rit, nous en rions ensemble, et la bonne dame en sera pour ses herbes ensorcelées et pour les sachets qu'elle lui glisse dans sa poche, je vous en réponds.

— Mesdemoiselles, Son Éminence a défendu qu'on s'entretînt de pareilles matières, et mademoiselle Marie connaît ses intentions.

— Je les connais mieux qu'il ne le suppose; je ne suis pas fâchée de vous l'apprendre, madame, afin que vous puissiez le lui répéter. Nous jouerons ainsi à jeu découvert. Si Olympe, si Hortense avaient plu au roi et qu'il eût songé à les épouser, Sa *Faquinance*, sûre de leur soumission, sûre de gouverner au nom du couple royal, eût aidé à ce mariage. Moi, c'est autre chose; il sait que je ne me laisserais point conduire; reine, je serais reine tout à fait; je voudrais que le roi fût le maître, et la charge de premier ministre deviendrait une sinécure. Ce n'est pas le compte del signor Julio Mazarini; aussi m'écartera-t-il tant qu'il pourra, aussi fera-t-il sonner bien haut son désintéressement, le sacrifice d'un pareil honneur pour sa famille au bien de l'État et à celui du roi, que l'alliance espagnole va combler de prospérités. Chacun le loue, chacun l'exalte, excepté le roi et moi toutefois, et c'est un point important. Dites-lui donc, madame, que c'est entre nous une lutte mortelle, nous devons y succomber l'un ou l'autre, et si les prophéties de mon père sont pour lui, j'ai pour moi un enchanteur plus puissant, c'est l'amour!

— Mademoiselle, répliqua Julia, le roi est bien jeune et le cardinal est bien rusé.

Le carrosse s'arrêta ; on entrait dans l'hôtel de Soissons. Vingt courtisans attendaient en bas et se présentaient pour offrir la main aux idoles du jour : Marie accepta le premier venu avec distraction ; Hortense promena ses beaux yeux sur cette foule dorée : elle y cherchait quelqu'un qu'elle n'aperçut pas sans doute, car elle s'appuya avec humeur sur le bras du chevalier de Rohan, qui lui débita des galanteries et la conduisit en triomphe jusqu'au salon où se tenait le roi avec la cour. Julia laissa passer ses compagnes, elle resta la dernière ; personne ne s'occupait d'elle. Un beau jeune homme, simplement vêtu, et qui paraissait l'attendre, sortit alors de derrière une colonne, où il s'était tenu caché, et s'approcha.

— Ah ! mon prince, lui dit-elle, c'est vous enfin ! Depuis huit jours nous ne nous rencontrons plus. Qu'êtes-vous donc devenu pendant ce temps ?

— Mon vieux gouverneur a été malade ; notre seul laquais n'est plus jeune ; il n'avait que moi pour le soigner, et je ne l'ai pas quitté un instant.

— Toujours le même ! Et maintenant vous ne fuirez plus les gens ; on vous retrouvera quelquefois ?

— Je n'aime pas le monde, mademoiselle; je n'y suis pas à ma place et je m'y déplais. Un homme de mon nom, réduit à se montrer dans de pareils habits, lorsque tant de croquants et de parvenus étalent un luxe sans mesure ! cela est cruel, cela est presque humiliant. Je suis décidé à chercher fortune ailleurs, fût-ce chez le Turc ! Mon épée ne me fera pas défaut.

— Vous irez reconquérir l'empire de vos ancêtres, n'est-ce pas ? et recevoir à Sainte-Sophie la couronne

d'Orient. J'ai peut-être mieux, que cela à vous offrir aujourd'hui. Mon étoile commence à luire à l'horizon; ne vous découragez pas encore, je ne puis m'expliquer clairement avant d'avoir obtenu plus de certitude. Espérez, néanmoins.

— Mademoiselle, je ne demande rien à qui que ce soit, répliqua le prince de Courtenay avec beaucoup de hauteur.

— Mais si l'on vous offre, si l'on n'attend pas que vous demandiez ?

— Il signor Mazarini se souviendrait-il enfin que, pendant qu'il se prélasse sur ses millions, un descendant de Louis le Gros, un prince de la maison de France, a tout au plus un morceau de pain à manger ? Il est temps, ce me semble, et la reine Anne d'Autriche pourrait au moins me regarder sans rougir.

Julia sourit pour toute réponse. Ce n'était ni la reine ni le cardinal qui devaient changer sa destinée, c'était elle; elle seule y avait songé. Son amour allait chercher ce prince déchu dans l'obscurité où il végétait depuis son enfance. Elle l'avait aperçu de loin d'abord, se dissimulant derrière les courtisans, honteux de la place qu'il occupait; elle avait remarqué ce noble visage, et, en apprenant son nom, elle l'avait bien plus remarqué encore. Elle était parvenue, à force de persévérances, à apprivoiser le sauvage. Ils se voyaient et se parlaient souvent ainsi, lorsque la foule se portait ailleurs, et que nul ne les observait. Julia se fit aisément écouter d'un jeune homme trop fier pour chercher des amis parmi ceux qu'il considérait à peine comme ses égaux. La pitié d'une femme ressemble à de la tendresse, et, à vingt-deux ans, la tendresse est toujours la bien venue. Le prince s'éloignait par instinct du ministre et de tout ce

qui lui appartenait. Julia, orpheline, pauvre, dépendante dans cette maison où elle était à peine soufferte, Julia devint pour lui une amie, une alliée. Bien qu'elle vécût avec ses ennemis, elle y vivait d'une façon hostile, toujours armée, pour ainsi dire. Leurs ressentiments étaient donc les mêmes et pouvaient se comprendre. Seulement Julia alla plus loin que l'amitié ; elle s'éprit d'une passion violente pour cet homme à qui Dieu avait tout donné et que la destinée condamnait à l'obscurité. Ce qu'il y avait en elle de généreux et d'honorable se concentra dans cet amour. Il devint le but de son ambition, l'espérance de sa vie entière. Pour lui, elle eut le courage de lutter avec le ministre, de revendiquer ses droits et de se servir des moyens qu'elle avait en son pouvoir. Maintenant, elle ne doutait plus de la réussite, et le bonheur commençait à lui sourire.

Ils arrivèrent ensemble jusqu'au premier salon, où se tenaient les vieilles dames, les courtisans sérieux, pour qui les grands éclats et les plaisirs de la jeunesse étaient trop bruyants, et qui se contentaient d'une conversation tranquille.

Les deux jeunes gens allaient se séparer lorsqu'une voix railleuse murmura à l'oreille de Julia :

— Ah ! voilà donc pourquoi vous vous tenez en arrière ? Nous savons maintenant ce qui vous occupe, signorina.

Elle se retourna vivement et se trouva en face de Marianne, qui battait ses mains l'une contre l'autre, et qui riait avec une joie d'espiègle satisfaite. Julia devint pâle de colère.

— Je vais tout dire à mes sœurs et à madame de Venelle. Hortense rira bien aussi, et madame de Venelle vous grondera.

Elle se faufila comme un petit serpent à travers la foule, et s'échappa avant que mademoiselle Milliani pût essayer de la retenir.

— Je ne resterai pas plus longtemps, mademoiselle, dit le jeune homme. Nous nous retrouverons un autre jour.

— Restez, au contraire, monsieur, répliqua la jeune fille, dont l'œil s'anima d'un rayon de fierté ; je ne dois compte à personne de mes actions. Mesdemoiselles de Mancini ne peuvent rien contre moi ; leur oncle lui-même l'a déclaré ce matin. Restez, prince, à moins que vous ne rougissiez de si mince compagnie et que vous ayez honte de vous montrer avec moi.

M. de Courtenay avait trop de politesse pour ne pas se confondre en révérences et en compliments, suivant l'usage de l'époque. Il lui offrit sa main pour la conduire à un siége un peu écarté, près de l'embrasure d'une fenêtre, dont les rideaux la cachaient à moitié. De cette retraite ils aperçurent Hortense, guidée par Marianne ; toutes deux les cherchaient. Mademoiselle Milliani ne put déguiser sa mauvaise humeur.

— Ah ! dit-elle, c'est par trop violent aussi ! Une pareille inquisition est insupportable.

M. de Courtenay se dissimulait de son mieux ; il se sentait embarrassé, il ne voulait pas voir mesdemoiselles de Mancini, il craignait d'abandonner Julia. Hortense tourna les yeux de leur côté ; elle devint très-rouge et hésita un instant, puis, prenant son parti, elle s'avança, le sourire sur les lèvres, le regard étincelant ; elle était belle à miracle.

— Eh bien ! Julia, dit-elle, sans regarder le prince, vous nous abandonnez ! madame de Soissons vous demande ; elle s'étonne que vous restiez loin de nous. Pourquoi donc nous avoir quittées ?

— Vous êtes trop bonnes de vous en inquiéter, Hortense, et madame de Soissons également. Je vais vous rejoindre bientôt. Ne prenez nul souci de moi, répliqua l'orpheline avec cette hauteur qui lui était naturelle et qu'elle ne dominait pas toujours.

— Non, je vous emmène.

— Pas encore.

— Mais...

— Mais, mademoiselle, M. le prince de Courtenay a besoin de me parler.

Julia ne résista pas au désir de faire intervenir le prince dans ce débat. Ce fut une faute ; il y était déjà incognito. Hortense affectait de ne faire aucune attention à lui. Sans cette parole imprudente, ils se seraient séparés comme deux étrangers, et jamais peut-être un seul mot n'eût été échangé entre eux. Julia les mit en présence sans le vouloir. Mademoiselle de Mancini fut forcée de rendre le profond salut que le prince fut forcé de lui faire. Il la voyait d'aussi près pour la première fois, et sa merveilleuse beauté le frappa tellement que Julia s'en aperçut. Elle sentit la faute qu'elle avait commise, et ne songea qu'à la réparer.

— Maintenant, Hortense, ajouta-t-elle vivement, vous m'avez comprise et vous voudrez bien, j'espère, me laisser disposer de mon temps à ma fantaisie. Je ne suis plus une petite fille, et lorsque je viens ici, c'est pour m'y amuser suivant qu'il me plaît.

Malheureusement cette scène avait dans l'imagination d'Hortense des précédents connus d'elle seule, qui devaient l'empêcher de céder aussi facilement. Elle rougit encore, mais de colère cette fois, et, relevant la tête avec la majesté d'une reine :

— Mademoiselle, lui dit-elle, le caprice de mon oncle

peut faire de vous, à la rigueur, l'égale et la compagne de mesdemoiselles de Mancini ; mais quand madame la comtesse de Soissons daigne vous faire l'honneur de vous appeler, vous n'oublierez pas, je pense, la distance qui vous sépare de la maison de Savoie, et vous vous rendrez à l'ordre que je vous apporte. Monsieur de Courtenay, voulez-vous m'offrir votre main jusqu'à la place que j'occupais ?

Elle tendit sa main au prince, et, guidée par lui, elle traversa les salons devant toute la cour, étonnée de ce rapprochement, auquel on chercha une signification politique, bien entendu. Les deux jeunes gens ne s'adressèrent pas un mot ; ils se saluèrent en cérémonie, lorsque mademoiselle de Mancini eut rejoint madame de Venelle, et se séparèrent en apparence aussi étrangers l'un à l'autre qu'auparavant. Pourtant le prince emportait dans son cœur un sentiment et des espérances inconnus jusque-là. Sa colère contre le ministre s'était fondue sous le regard de sa nièce comme la neige au soleil. Les paroles mystérieuses de Julia lui revinrent à la mémoire. Cet avenir nouveau qui s'ouvrait devant lui, n'était-ce pas Hortense qui devait l'embellir ? Cette admirable beauté lui était-elle destinée : Mazarin, dont trois nièces avaient déjà épousé des princes de maison souveraine, destinait-il à la quatrième un sort plus beau encore ? aurait-elle la gloire de relever un arbre frappé par la foudre, de rendre au descendant de Louis le Gros la splendeur de sa race ? Puis il se demandait si l'exemple du prince de Conti, du duc de Mercœur et du comte de Soissons suffisait pour autoriser cette mésalliance. Il était plus fier qu'eux parce qu'il était plus pauvre, parce que son nom était son seul bien, et qu'une tache à ce nom lui semblait une injure dont il devait tirer ven-

geance. Mais Hortense était si belle! une pareille excuse devait l'absoudre. En résumé, il savait à peine ce qu'il pensait lui-même Il se dirigea vers Julia, pour recevoir d'elle l'explication qu'il désirait. Le cœur de Julia palpitait d'une jalousie qu'elle n'avait point ressentie encore. Lorsqu'elle entendit la voix du prince, elle releva la tête et son visage s'illumina : elle crut qu'il avait dédaigné la singulière avance de sa rivale et qu'elle n'avait plus rien à craindre. Le premier mot du prince la désabusa cruellement.

— Ah! mademoiselle, s'écria-t-il, qu'elle est belle!

Julia resta immobile, glacée; elle ne répondit rien. Le prince ne remarqua pas son trouble, et continua :

— C'était là, sans doute, ce bonheur que vous m'annonciez, ce bonheur qui devait changer ma destinée et la rendre si brillante, si enviable. N'est-ce pas, mademoiselle, que je ne me trompe pas? Dois-je accepter? ajouta-t-il avec mélancolie.

Un amour véritable s'effraye de la moindre chose et se ranime avec la même facilité. Ce doute si timidement exprimé glissa une espérance dans le cœur de la pauvre fille.

— Non, répliqua-t-elle, vous ne le devez pas.

— Comment! Ne me l'aviez-vous pas proposé tout à l'heure?

— Ah! ce n'était pas cela, mon prince!

Une pensée traversa son esprit comme un éclair. M. de Courtenay refuserait-il la nièce de Mazarin avec des millions, pour épouser une fille d'une naissance obscure possédant seulement une dot, payée par ce même homme dont l'alliance lui semblait indigne de lui? Il faudrait un grand amour pour le décider; mais cet amour, il ne l'avait point sans doute, et il ne devinait

pas son sentiment à elle ; il ne soupçonnait même pas qu'il pût la blesser par son admiration pour une autre. Donc, il ne l'aimait point, il ne l'aimerait jamais, il était bien près d'aimer mademoiselle de Mancini, et alors les obstacles qui les séparaient disparaîtraient vite. Julia embrassa tout cela d'un coup d'œil. Elle se décida néanmoins à combattre jusqu'à la fin, et ne renonça pas à la victoire. Elle pouvait beaucoup sur l'esprit du cardinal, elle savait où trouver des auxiliaires, elle les chercherait jusque dans les rangs de ses propres ennemis.

— Mon prince, ajouta-t-elle, ce que je vous ai proposé n'était point l'esclavage et la dépendance auprès d'un ministre ; c'était la fortune, la liberté, la gloire ; c'était une vie de combats, d'aventures ; c'était peut-être le trône de vos ancêtres reconquis par vous ; mais si vous préférez...

— La gloire, la liberté, les combats !... Ah ! mademoiselle, expliquez-vous. Où dois-je aller ? que dois-je faire ? Je suis prêt, et rien ne vaut pour moi cette promesse de conquérir moi-même l'empire de mes aïeux ! Chasser les infidèles de Constantinople, recommencer une croisade et y attacher le nom que je porte comme un drapeau, c'est le rêve de ma vie, et, pour l'accomplir, je donnerais tout, excepté l'honneur.

— Vous êtes décidé à tout ? demanda-t-elle avec émotion.

— A tout ce qu'un gentilhomme peut accepter loyalement.

— C'est bien.

— Parlez donc maintenant, mademoiselle ; si vous saviez avec quelle impatience je vous attends !

— Il n'est pas encore temps. Dans... quinze jours, revenez ici, vous en saurez davantage, ou bien...

Elle s'interrompit, n'osant pas donner une assurance que tant de circonstances pouvaient détruire.

— Ou bien, reprit-elle après un instant, vous aurez cessé de le mériter.

Quelque prière qu'il lui fît ensuite, elle refusa d'en dire davantage. Retourner auprès de mesdemoiselles de Mancini, obéir aux ordres qu'elle avait reçus, lui semblait au-dessous de sa dignité, et le désir de la révolte dépassait chez elle tous les autres. Pendant qu'elle combattait ainsi avec elle-même, le prince s'était reculé de quelques pas. Il s'accouda à la fenêtre et regarda machinalement dans la cour la foule des carrosses qui s'y pressaient. Sa pensée distraite flottait entre les promesses de Julia et la beauté d'Hortense. Mais tout à coup il fut tiré de sa rêverie, et tressaillit en se sentant toucher légèrement le bras. Il se trouvait en face d'un homme étrange qui se confondait en révérences.

— Pardonnez, mon prince, dit l'étrange personnage à M. de Courtenay; pardonnez la trop grande liberté que j'ai prise, mais depuis un instant j'ai l'honneur de vous adresser la parole sans que vous daigniez m'apercevoir.

— Soit, monsieur, répliqua Courtenay en reprenant sa hautaine froideur, que me voulez-vous?

— Lorsqu'on porte comme vous le portez un nom tel que le vôtre, prince, on ne peut passer inaperçu.

Le prince s'inclina avec la roideur d'un homme qui ne tient pas à en savoir davantage.

— Eh bien! ajouta-t-il.

— Eh bien! monsieur, que répondriez-vous à celui qui vous offrirait les moyens de relever ce nom, de reprendre votre place à la cour, en y joignant une fortune au-dessus de vos espérances?

— Je voudrais d'abord savoir à qui je m'adresse, au

nom de qui on me parle. Voilà pourquoi, monsieur, je vous demande le vôtre.

— Mon nom vous importe peu, mon prince ; j'en ai plusieurs, tous peu connus de vous et de vos pareils, tous presque célèbres dans le monde des aventures. Je suis un honnête garçon, sans en avoir l'air. En ce moment, mon maître me paye bien, et je travaille en conséquence. C'est lui qui m'envoie vers vous, et, quelle que soit votre réponse, quand même vous n'accepteriez pas ma proposition, je ne vous réclamerais rien pour ma peine ; telle est la condition que j'ai acceptée. Jamais je ne demande ; seulement je ne refuse pas ce qu'on m'offre.

— Quel est ton maître! interrompit brusquement Roger de Courtenay.

— Vous ne le saurez qu'après avoir consenti, monseigneur, et des informations ne vous conduiraient pas à la vérité. Le maître que je sers n'est *véritablement* connu que de moi. J'en ai toujours un autre pour paravent. Veuillez me répondre positivement, et je vous éclairerai la route ; sinon, non.

Le prince regarda cet homme avec mépris ; il venait sans doute lui proposer quelque marché. Trafiquer de son nom, le vendre comme un objet de commerce, lui paraissait une bassesse sans excuse. Depuis qu'il était au monde, aucune de ses journées n'avait été aussi accidentée que celle-ci.

Il pleuvait des propositions mystérieuses. On semblait s'être donné le mot pour s'occuper de lui. Mais il n'eut pas un instant d'hésitation cette fois. Ceux qui choisissaient un pareil ambassadeur ne pouvaient être gens à écouter ; il y avait trop de distance entre eux et lui pour qu'il daignât s'abaisser jusque-là.

— Je refuse, répondit-il, quoi que vous ayez à m'offrir; je ne veux rien accepter de vous.

— C'est ce que nous verrons plus tard, mon prince. En attendant, je transmettrai votre décision; mais je doute qu'elle décourage personne. Veuillez agréer mes très-humbles services.

Il prit du champ, comme le bourgeois gentilhomme, et fit, non pas sa troisième, mais sa vingtième révérence à reculons, puis il disparut si vite dans la foule des courtisans, que M. de Courtenay ne put distinguer par où il avait passé, bien qu'il l'eût suivi de l'œil assez longtemps.

Un auditeur muet n'avait rien perdu de cette scène. A demi cachée derrière son rideau, Julia avait tout entendu. Elle ne reconnut point le messager, et pourtant elle ne conserva pas de doute sur celui qui l'envoyait. Elle devina une intrigue dont le nom et la position du prince étaient le but. On allait le lui disputer, elle aurait à lutter contre un ennemi puissant, et, pour le faire avec avantage, elle ne devait pas perdre une minute. Un heureux hasard l'avait avertie à temps, il fallait en profiter. Déjà elle méditait une résolution étrange, un de ces coups de dés dont le désespoir est l'enjeu; un retard pouvait tout perdre. Aussitôt que l'inconnu se fut évaporé, elle se leva, profitant de la préoccupation de Roger, et se glissa à son tour parmi les courtisans. Elle eut bientôt gagné l'escalier, qu'elle descendit à la hâte; puis apercevant un laquais à la livrée du cardinal, elle lui commanda de faire avancer un carrosse; elle voulait rentrer au logis, se trouvant indisposée. Le laquais obéit; elle partit sans que personne s'en aperçût, et fut bientôt enfermée dans sa chambre, où elle commença par changer de costume; ensuite elle s'enveloppa d'une mante, après avoir pris

dans un tiroir secret d'un cabinet de laque, un papier soigneusement plié, et se dirigea, par le jardin de l'hôtel, vers un pavillon de forme grecque qui se trouvait sous les grands arbres. Elle frappa à la porte ; une voix aiguë lui cria d'entrer ; elle se trouva en face de Dominique, assis près d'une table et occupé à écrire.

— Julia ! s'écria-t-il au comble de la surprise.

— Cela t'étonne, Dominique? Tu sais la haine que je te porte, le mépris que tu m'inspires; tu ne m'attendais pas ; tu seras bien plus surpris encore lorsque tu m'auras entendue.

— Je vous écoute.

— Je te connais bien, Dominique; moi seule peut-être, dans ce palais, j'ai pénétré tes vues et tes espérances.

Dominique sourit d'un air d'incrédulité. Julia ne fit pas semblant de s'en apercevoir, et continua.

— Tu trompes ton maître, tu te joues de lui. Tu as commencé par le trop bien servir, misérable ; maintenant c'est toi seul que tu sers.

Dominique se troubla la durée d'un éclair, puis il reprit son insouciance dédaigneuse.

— Tu me comprends, poursuivit Julia, et tu sais que je n'ignore rien. Aussi tu m'écouteras. Non-seulement tu trompes le cardinal, mais, quelque impossible que cela paraisse, tu aimes Hortense.

Le chanteur se leva, repoussa sa chaise d'un coup de pied, et s'avança vers Julia, tremblant de colère.

— Ne répétez pas ces mots, ou je vous tue.

— Je ne te crains pas, mon beau musicien; je ne suis pas un agneau pour me laisser égorger, et l'on ne tue personne au palais Mazarin, le sang tache les parquets. Tu aimes Hortense, tu l'aimes parce qu'elle est belle et parce qu'elle est riche; tu ne peux être son mari, et tu

éloignes ceux qui osent y prétendre, en feignant de les servir; tu vois que je t'ai deviné.

Dominique frappa violemment sur la table; sa rage impuissante faillit le suffoquer.

— Eh bien! si tu n'y prends garde, reprit la jeune fille, si tu ne détournes le coup, on va te la ravir.

— Qui donc oserait?...

— Son Éminence. Elle te rend la pareille, elle te trompe; tu n'es pas son seul confident.

— Oh! quant à cela, je suis sûr du contraire.

— Écoute ce qui vient de se passer, et tu seras mieux éclairé ensuite.

Elle lui raconta ce qu'elle avait entendu, les propositions du quidam, la réponse du prince et la retraite du premier, pleine de promesses de retour. Un seul homme en France pouvait envoyer de pareils émissaires, il n'y avait pas à s'y tromper.

Dominique poussa deux ou trois exclamations de rage; il lui fallut se rendre à l'évidence.

— Je m'étais si bien défait du Coligny! Faudra-t-il donc recommencer à chaque instant? dit-il. Cette jeune fille est trop belle et trop riche; tout le monde la veut.

— Tu ne l'auras pas, mon pauvre Dominique, répliqua Julia avec un accent d'ironique pitié.

— Si je ne l'ai pas, du moins je ne la laisserai jamais prendre par celui qu'elle aimera, et je lui ferai la vie si malheureuse qu'elle sera forcée de me regretter.

— Dominique, tu crois aux sciences occultes, comme ton maître, comme moi, comme tous les esprits d'aventure; lis donc cet horoscope tiré par Mancini pour ses filles : il t'encouragera à persévérer... Nous l'avons fait ensemble à Rome dans son observatoire, par une belle nuit d'hiver; je suis bien trompée ou c'est toi qu'il dé-

signe par l'*influence contraire*. Use donc de la puissance qu'il te donne, et ne manque pas à ta promesse. A ce prix, je te pardonnerai peut-être ; du moins je tâcherai de ne plus te haïr.

Elle lui remit le papier qu'elle avait apporté et disparut.

III

UNE RETRAITE

Le lendemain de ce jour, le soleil se levait lorsque s'ouvrit discrètement la porte d'une petite maison située dans la rue des Tournelles. Une femme, emmitouflée de coiffes, en sortit sur la pointe du pied, regardant autour d'elle d'un air craintif et tâchant de faire le moins de bruit possible. Elle referma la porte avec un passe-partout qu'elle mit dans sa poche, s'enveloppa de sa mante, ne laissant pas voir son visage ; puis elle se dirigea vers le rempart, aussi solitaire à une pareille heure que les déserts de la Thébaïde. Au tournant de la rue, un homme en manteau couleur de muraille l'attendait sans doute, car, dès qu'il l'aperçut, il courut à elle avec empressement ; elle s'arrêta dans l'enfoncement d'un grand portail, où il la rejoignit.

— Eh bien ! Catherine, lui dit-il, m'apportes-tu ce que j'ai demandé ?

— Oui, monsieur le chevalier, et même ce que vous ne souhaitez guère : quatre pages de reproches, de larmes et de remords.

— Donne toujours ; l'un fait passer l'autre. Je lirai cela à mes moments perdus. Peut-être, si j'y croyais, en serais-je fort touché ; mais je tiens la bonne dame

pour plus ardente que moi à la réussite de mon œuvre. Elle en acceptera facilement les conséquences, elle les étendra même au delà de mes projets et de mes intentions.

— Monsieur, c'est aussi mon idée.

— Viendra-t-elle ?

— Non, elle doit aller à Saint-Germain ; elle l'a promis à son père. Il aime tant la campagne qu'il y passerait sa vie.

— Fort bien ! je travaillerai alors sans interruption.

— Voici, monsieur, trois mille huit cents livres en bons louis d'or. Madame la marquise les a tirés de son épargne avec de grands soupirs, et je n'ai pas nui à cette libéralité ; me payerez-vous la commission ?

— Tu demandes toujours, Catherine.

— Ma foi ! monsieur, c'est le seul moyen d'obtenir.

— Tu dois avoir de gros profits avec tes pensionnaires, un prince et son gouverneur !

— Allons donc ! monsieur, vous n'y pensez pas. Un prince plus gueux qu'un rat d'église ; un gouverneur qui ne mange que de la merluche, qui grogne vingt-trois heures sur vingt-quatre, parce que sa goutte l'empêche de dormir, et qui refait lui-même tous les comptes. Il n'y aurait pas de l'eau à boire si madame la marquise ne me venait en aide.

— Quoi ! la marquise paye pour ce beau mièvre ?

— Elle l'aime fort, monsieur, et, sans penser à mal, ils se sont connus enfants ; le vieux prince avait M. d'Aubray en considération toute particulière. Elle loge le jeune homme et le barbon dans cette petite maison dont elle m'a prêté le premier ; elle m'aide pour leur nourriture, et leur envoie souvent de sa table, lorsqu'ils refusent de dîner chez elle ; de cette façon ils ne me sont pas à charge, et je puis joindre les deux bouts.

— Et tes cartes ?

Oh ! monsieur, cela va le mieux du monde. Le grenier où je loge est assiégé par les grandes dames ; j'ai pris un autre nom, qui deviendra célèbre, soyez-en sûr, et, avant dix ans, la Voisin verra la cour et la ville à sa porte.

— Peste ! comme tu y vas ! c'est ton esprit familier qui t'a dicté cette prophétie ?

— N'en riez pas, monsieur, je ne suis pas sûre qu'il n'y ait pas quelque chose de ce genre. Ce que je prédis arrive ; quand je prends mes tarots, je me sens comme inspirée, je vois et j'entends ce que les autres ne voient ni n'entendent.

L'officier sourit et fit un mouvement d'incrédulité.

— Vous ne croyez à rien, monsieur, je le sais ; mais, moi, je ne suis pas si fière : j'ai souvent peur de moi-même.

— Toi, ma pauvre Catherine, tu crois au diable et tu ne crois pas à Dieu. Va-t-en maintenant, retourne à tes pensionnaires ou à tes dupes ; moi, je retourne à mes fourneaux, à mes alambics, et j'attendrai les ordres de la marquise ; je ne lui écrirai même pas : cela la fera revenir plus vite. La première fois que je voudrai savoir ma bonne fortune, j'irai te trouver, mon enfant.

Il s'éloigna en ricanant. Catherine resta à la même place et le suivit de l'œil tant qu'elle put l'apercevoir.

— Je la connais déjà, votre bonne fortune, murmura-t-elle, et votre mort n'est pas celle d'un bienheureux. Quoi que vous fassiez, vous ne l'éviterez point. Tout est écrit, — pour moi comme pour les autres.

Elle s'en allait la tête basse, dans l'attitude de la réflexion, et retournait vers la petite maison, où nous allons maintenant introduire le lecteur.

Peu de temps après le départ de Catherine Deshayes,

une fenêtre du rez-de-chaussée s'ouvrit sur le jardin, et un jeune homme en costume négligé y resta quelques instants debout à respirer l'air balsamique du matin et le parfum des fleurs. Le parterre était un vrai bouquet. Le jeune homme enjamba l'appui de la croisée et se mit à courir joyeusement dans les allées droites, cueillant des roses, des jacinthes et des giroflées, qu'il assemblait de son mieux, dont il variait les couleurs en chantonnant entre ses dents un refrain d'amour. Il s'enfonça ensuite sous un bosquet de lilas ; la rêverie s'empara de lui, et, oubliant jusqu'au lieu où il se trouvait, il laissa son imagination le transporter dans le pays des illusions, si chères et si caressées de la jeunesse.

Il rêvait ainsi depuis plus d'une heure, lorsqu'il s'entendit appeler ; un vieux laquais, dont la livrée ternie, quoique propre, annonçait les anciens services, s'approcha respectueusement.

— Monseigneur, dit-il, M. le chevalier vous demande.

— Ah ! Bourguignon, tu m'as réveillé d'un beau songe ! répondit mélancoliquement le prince de Courtenay ; je ne saurai plus rien trouver de pareil, et il me faut retomber dans la vie. C'est triste !

Le vieillard s'inclina, en faisant de la main un geste de regret et de tendresse. Le regard qu'il porta sur son maître en disait plus que de longs discours. Il marcha devant lui jusqu'à la maison, ouvrit les portes et s'effaça pour le laisser passer.

Roger entra dans une petite chambre, modeste et riante, néanmoins ; une main amie et intelligente y avait réuni tous les objets nécessaires à un vieillard dont les occupations sédentaires étaient le seul délassement ; des livres, des instruments physique et d'astronomie, des cartes, des gravures et un clavecin déhanché, hors

de service, la garnissaient. La fenêtre était bordée de plantes grimpantes qui formaient un rideau à demi écarté. Tout dans cette retraite exhalait un parfum de tranquillité, de modestie ; l'âme et les yeux s'y reposaient. Un homme âgé, à la barbe et aux cheveux blancs, lisait dans son lit fort attentivement une lettre ; il reçut le bonjour amical et plein de déférence que lui adressa son élève, et lui montra le papier qu'il tenait à la main.

— Voilà qui vous concerne, dit-il, mon cher prince ; je n'y comprends rien, et vous allez peut-être me l'expliquer.

— Qu'est-ce donc, Monsieur ?

— Un inconnu, un chevalier de Marne, qui m'annonce sa visite pour ce matin. Il s'agit, prétend-il, d'affaires de la plus haute importance, dont il vous a touché quelques mots hier, chez madame la comtesse de Soissons. Vous le rappelez vous ?

— Un homme est venu en effet m'entretenir de choses que je ne m'explique pas. La façon dont je l'ai reçu aurait dû le détourner ; il paraît qu'il tient à ses propositions. Nous l'écouterons donc, bien que je sache d'avance à quoi m'en tenir. Je ne serais pas fâché de voir jusqu'où peut aller l'effronterie de ce drôle. Il m'avait prévenu qu'il ne se découragerait pas.

— Enfin, que vous a-t-il offert ?

— Par ma foi ! monsieur mon ami, il n'a tenu qu'à moi de croire à la résurrection de l'empire d'Orient et d'étendre la main pour saisir la couronne. On m'a parlé de plusieurs côtés ; il n'est pas jusqu'à une jolie fille...

— Défiez-vous de cette jolie fille, monseigneur, dit une voix qui les fit retourner précipitamment, c'est un serpent, c'est une couleuvre ; elle vous enlacera de ses

plis, et vous ne vous en apercevrez que lorsqu'il ne sera plus temps.

Catherine Deshayes était entrée sans qu'ils s'en aperçussent; elle avait entendu leur conversation, et, avec la liberté accordée dans ce temps-là aux domestiques favoris, qui faisaient pour ainsi dire partie de la famille, elle avait mêlé sa prédiction aux discours de ses maîtres.

Le chevalier fit un signe d'impatience.

M. de Courtenay demanda vivement à Catherine qui lui avait appris ce qu'elle venait de dire.

— Ceci, répliqua-t-elle en tirant les cartes de sa poche, ceci, monseigneur; je sais y lire couramment à présent, grâce à mes études, et je connais votre avenir comme si j'y avais assisté déjà.

— Et tu me le raconteras tout de suite, Catherine.

— Non, monseigneur, car mes prophéties gêneraient votre libre arbitre. Ou vous n'y croiriez pas, ou vous y croiriez trop. Je ne veux pas vous placer entre des espérances trompées et des regrets inutiles. Je vous avertirai, j'éclairerai votre route, et, si vous succombez, ce ne sera pas ma faute, du moins.

— Ah! la belle devineresse! reprit le chevalier. Ne vous occupez pas de ces folies, monsieur; nous avons d'autres sujets d'inquiétude, et nous y devons parer avant de nous jeter dans des sornettes. Recevrons-nous cet homme?

— Sans doute, sans doute. Bien que je sois décidé à ne pas accepter ses propositions, il est bon de tout savoir, ne fût-ce que pour éviter les piéges.

— Ce n'est point un piége, monseigneur; accueillez ce messager; faites ce qu'il vous demandera, vous vous en trouverez bien; mais vous ne le ferez pas, ajouta Catherine, en secouant tristement la tête.

— Catherine, interrompit le chevalier avec impatience, prépare notre déjeuner et laisse-nous ; on ne peut causer tranquillement avec toi.

Presque en même temps, on frappa deux coups à la porte de la rue ; la Deshayes s'empressa d'ouvrir, non sans pousser plusieurs soupirs douloureux et sans marmotter quelques paroles indiquant sa mauvaise humeur et sa déconvenue. Un étranger s'informa du prince de Courtenay et de son gouverneur, et sollicita la faveur d'être admis auprès d'eux. La servante l'introduisit chez le chevalier.

— Monsieur, voici la personne que vous attendiez, dit-elle du même ton.

L'inconnu entra à sa suite, se confondit en révérences, et prit, avec de grandes cérémonies, le siége que lui présenta Bourguignon.

— C'est trop d'honneur et trop de bonté, dit-il.

Les domestiques sortirent. Le chevalier de Marne se tournant alors vers le prince de Courtenay :

— Monseigneur daigne-t-il se souvenir de notre entretien d'hier ?

— Parfaitement, monsieur !

— A-t-il bien voulu y réfléchir ?

— Je croyais vous avoir dit, monsieur, qu'il était inutile de m'en parler davantage.

— J'ai eu l'honneur de répondre à Votre Altesse que je ne me découragerais pas.

Il appuya sur le mot *Altesse* de façon à en faire le membre principal de la phrase. Roger le comprit et rougit, en dépit de lui-même.

— Si Votre Altesse consent seulement à m'écouter, elle restera convaincue de mes bonnes intentions et de celles de mon maître surtout.

— Au fait, mon cher prince, on ne refuse pas ce que l'on ignore. La porte de la fortune peut s'ouvrir, et ce n'est pas à vous de la tenir fermée. Parlez, monsieur, continua le chevalier.

— Monseigneur, vous portez le plus beau nom de France, après celui de la maison de Bourbon.

— Avant celui de la maison de Bourbon, monsieur, interrompit le gouverneur. Les Courtenay sont de souche royale; comme le roi, ils descendent directement, sans interruption ni mésalliance ni bâtardise, du roi Louis le Gros. Ils ont porté la couronne d'Orient; je ne crois pas qu'aucune famille du royaume puisse offrir une semblable illustration.

— Je n'en doute pas, monsieur, et mon patron le sait aussi bien que moi. C'est une honte qu'une maison souveraine tombe ainsi dans l'oubli et la déshérence; tout bon Français doit éprouver le désir de la relever. Je vous apporte une fortune pour remplir ce but.

— Une fortune !

— Quarante millions au moins, sans compter les gouvernements et les charges. Avec une pareille somme, M. de Courtenay remuera le monde.

— Et que faut-il faire pour les obtenir ? demanda le prince.

— Rien qu'épouser la plus jolie fille de France, monseigneur.

Roger rougit jusqu'au front; l'image d'Hortense lui apparut telle qu'il l'avait aperçue dans ses rêves parfumés du matin.

— Je ne vois pas que la condition soit très-dure, mon cher prince, dit le chevalier en souriant, et vous vous effrayez trop d'avance. Il s'agit seulement de savoir quelle est cette fille. N'a-t-elle pas quelque

défaut grave, qu'on la jette ainsi à la tête des gens?

— Monsieur, son nom et son état ne sont pas difficiles à deviner: il n'y a qu'une seule héritière de quarante millions, et c'est mademoiselle de Mancini.

— Ah! fit le chevalier, dont l'enthousiasme tomba tout à coup: il avait été frondeur et ne l'oubliait point; c'est la nièce de *Sa Faquinance.*

— Et le parti est assez beau, monsieur; quelles que soient d'ailleurs vos préventions.

— Il doit y avoir des conditions, monsieur, dites-les vite; je connais le Mazarin, l'article secret est le principal.

— Il n'y a aucune condition, monsieur. Hier, vous avez donné la main à mademoiselle de Mancini chez madame la comtesse; Son Éminence vous a vu avec elle, chacun vous admirait; elle a pensé alors que le sort était injuste, elle a désiré la réparation de cette injustice, elle m'a envoyé vers vous, et son vœu le plus ardent est la conclusion prompte de cette affaire.

Le prince et son gouverneur se regardèrent. Dans les yeux du jeune homme brillait une ardeur qu'il ne pouvait entièrement dominer; le chevalier n'osait laisser voir sa pensée: si les quarante millions chatouillaient ses espérances, le nom de la prétendue lui répugnait peut-être davantage. Il craignait de donner un conseil; son aversion était trop forte, trop difficile à vaincre, et, d'un autre côté, les avantages étaient si grands qu'il devait y avoir folie à les repousser.

— Monsieur, reprit le jeune homme, avec une sorte d'hésitation, je ne sais si M. le cardinal est pressé de conclure, comme vous venez de le dire, mais vous devez comprendre, ainsi que lui, qu'un homme de mon nom ne peut prendre un parti aussi grave sans y avoir mûrement réfléchi.

— Ah ! monseigneur, vous avez vu mademoiselle de Mancini, et vous parlez de réfléchir.

M. de Courtenay était comme un homme sortant d'une longue ivresse. Ses idées ne se classaient pas dans sa tête. Malgré l'entraînement presque irrésistible qui l'attirait vers Hortense, il conservait assez de puissance sur lui-même pour ne pas se jeter aveuglément dans la route éblouissante qui s'ouvrait devant lui ; il y comprenait instinctivement un danger ; la raison lui disait d'examiner avec soin la situation qu'on allait lui faire.

On ne lui offrait pas la *plus jolie fille de France*, avec une pareille dot, sans exiger de lui quelque chose en retour. Mazarin refusait des rois, des princes souverains, on ne l'ignorait pas ; pourquoi donc venir le chercher, lui, dans son obscurité ? pourquoi lui offrir cette beauté et cette fortune que des prétendants couronnés ne pouvaient obtenir ?

Il regardait l'entremetteur de trop haut pour lui adresser même une question. Sa présence lui pesait ; il se leva et lui dit, par manière de congé, qu'il verrait lui-même Son Éminence.

— Quand cela, monseigneur ?

— Quand il me plaira, monsieur.

Cette fierté, cette rudesse, firent comprendre au messager qu'il ne recevrait pas de réponse satisfaisante ; il lui fallut battre en retraite sans emporter de certitude et avec la crainte de voir échouer la négociation. Mazarin, froissé du refus de M. de Coligny, dévoré du désir de se faire une souche entée sur un grand nom, et d'avoir sous sa dépendance le mari de sa nièce, au lieu d'être dominé par lui, Mazarin donc, méprisant les souverains qui seraient pour lui un honneur sans résultat, aspirait à s'unir à la maison de France en relevant cette

branche séparée du tronc. L'attention accordée la veille à mademoiselle de Mancini par Courtenay lui avait suggéré cette pensée, mise à exécution sur-le-champ, ainsi qu'on l'a vu. Le chevalier de Marne appréhendait donc un mauvais accueil en rapportant au cardinal la façon peu gracieuse dont on l'avait reçu. Il dissimula de son mieux, et sortit le sourire sur les lèvres.

Aussitôt que le chevalier fut dehors, le prince demanda vivement à son gouverneur ce qu'il lui conseillait de faire. M. d'Alluye se gratta l'oreille et resta un instant sans répondre.

— Ma foi ! monsieur, je n'en sais rien. De la part de Mazarin, tout m'est suspect. Il médite quelque traîtrise, c'est sûr. Jamais il n'offre sans arrière-pensée. Je ne puis dissimuler que, de la part d'un autre, l'affaire serait belle et séduisante.

— Magnifique, mais peut-être avons-nous de mauvais soupçons ; peut-être ne veut-il, en effet, que relever ma race et l'enter sur la sienne.

— Peste ! c'est bien assez ! la race d'un pêcheur sicilien entée sur celle de Louis le Gros.

— Mademoiselle de Mancini est si belle ! D'ailleurs les Mancini sont de bons gentilshommes romains ; c'est connu.

— Ah ! jeunesse ! jeunesse ! ce sont là tes illusions ! Les passions, les entraînements, deviennent des raisons sans réplique.

— Acceptez ! dit Catherine en passant la tête à travers les volubilis de la croisée, acceptez, monseigneur ; croyez-moi, c'est votre bonheur et votre gloire.

— Te tairas-tu, bavarde ? s'écria le vieux chevalier ; qui t'a permis de te mêler de nos affaires ? Il ne tient à rien que je ne te chasse du logis.

— Oui-dà ! si vous en étiez le maître, murmura la Voisin en continuant sa marche vers le jardin. Hélas ! hélas ! ce bon seigneur avec ses rancunes et ce jeune homme avec ses susceptibilités vont ruiner bien des gens, en commençant par eux ! Ce n'est pas ma faute ; je les ai avertis.

La conférence fut longue entre le maître et l'élève. Ils décidèrent enfin que M. de Courtenay attendrait une nouvelle démarche avant de voir le cardinal, afin de ne pas montrer trop d'empressement, et que d'ici là il n'irait ni à la cour ni chez aucune des personnes où il pourrait rencontrer Hortense, car il ne répondait pas de lui-même au cas où il la reverrait. C'était déjà beaucoup que de combattre le souvenir d'une pareille femme. Les demi-mots de Julia furent aussi pesés dans la balance ; le gouverneur, plus expérimenté que son élève, devina presque la vérité. Il se fit expliquer la position de cette jeune fille au palais Mazarin, et demeura convaincu que ses promesses ne pouvaient s'accomplir, et qu'elle devait avoir un motif personnel pour s'attacher le prince par la reconnaissance.

— A votre âge, et fait comme vous êtes, mon cher enfant, il faut surtout se défier des aventurières ; or, cette demoiselle Julia me semble créée pour jouer ce rôle-là. Si Catherine prétend que c'est une vipère, je suis cette fois de son avis, et je vous engage à le suivre.

Cependant Catherine, sans se douter d'une approbation dont elle eût été fière, avait préparé le frugal déjeuner de ses maîtres ; après avoir confié à Bourguignon le soin de les servir, elle prit sa mante et s'achemina vers le bout de la rue Saint-Gilles, où elle avait ce qu'elle appelait sa petite maison, c'est-à-dire son atelier de sorcière. Cette femme, qui devait devenir si célèbre et faire

tant de bruit dans le monde, était alors bien différente de ce qu'elle devint par la suite.

Il lui restait au fond du cœur de bons sentiments; son dévouement pour le malheur n'indiquait pas une mauvaise nature; elle était faussée, non perdue. Elle croyait de bonne foi à ses cartes, à ses prédictions; elle étudiait avec ardeur les sciences occultes; mais, sans les conseils et les exemples de la marquise de Brinvilliers, sa protectrice, sans les leçons du chevalier de Sainte-Croix, peut-être se fût-elle bornée à la partie quasi-innocente de sa profession.

Elle était douée d'un tact exquis et avait une sorte de prescience; elle lisait sur les physionomies de ses clients avec une merveilleuse adresse, et devinait leurs sentiments, leurs désirs. D'insidieuses questions la mettaient promptement au fait, et, son savoir aidant à sa finesse, elle les renvoyait persuadés. Aussi sa réputation grandissait chaque jour; on faisait queue à sa porte. Non-seulement les grisettes, mais les seigneurs venaient déguisés à son bouge. Avant La Fontaine, elle avait compris qu'une devineresse devait habiter un grenier. Un escalier dérobé la conduisait à son vestiaire; elle s'habillait de couleurs sombres, sa robe et son bonnet étaient couverts d'hiéroglyphes; elle n'avait garde de négliger l'appareil indispensable, et le chat, le crapaud, le hibou, le crocodile empaillé, ornaient son cabinet, où les araignées filaient en paix leurs toiles, sans que le balai vînt jamais les déranger dans leur travail.

Ce jour-là, plusieurs personnes attendaient déjà dans une sorte d'antichambre, qui n'était qu'un compartiment du grenier primitif. Un petit garçon servait de page à la Voisin; déguisé en diable, avec une queue et des cornes, il introduisait les visiteurs et se chargeait même de les

distraire. Malin comme un singe, il n'était point de tour qu'il ne leur fît; il écoutait les conversations, comptait les soupirs, épiait les larmes, et ses renseignements n'étaient souvent pas inutiles à sa maîtresse.

Parmi les aspirants de cette matinée, deux femmes, portant un loup de velours et enveloppées de coiffes très-longues, cherchaient soigneusement à se cacher, non-seulement de leurs voisins, mais surtout l'une de l'autre. Elles se tenaient aux extrémités de la pièce, affectant de ne pas se regarder et de faire le moins de mouvements possible. L'enfant n'eut besoin que d'un coup d'œil pour former son opinion.

— Voilà deux grandes dames qui se reconnaissent mutuellement pour telles et qui se redoutent. Elles ne se sont levées si matin que pour ne rencontrer personne, et trouvent que cette idée est venue à trop de gens. Elles payeront bien.

Cet enfant, qui devait partager le sort de la Voisin, appartenait à une femme nommée Vigoureux, complice plus tard des crimes de son amie. Il était déjà renommé par sa sagacité, et portait un de ces visages que la nature destine ordinairement aux mimes, aux comédiens habiles, aux bateleurs. Ses grimaces auraient déridé Héraclite, ses gambades faisaient l'admiration et l'envie des marmots du quartier. Dans sa joie d'avoir si bien jugé les pratiques de Catherine, il en exécuta deux ou trois qu'un véritable diablotin n'eût pas désavouées. Il entendit monter l'escalier dérobé, et, se retournant vers l'assistance :

— Messieurs et mesdames, dit-il, vous n'avez plus besoin de vous impatienter maintenant. Ma très-honorée maîtresse est arrivée du sabbat ; laissez-lui seulement le temps de mettre son balai à l'écurie ; elle

va vous recevoir, et je me charge de vous annoncer

Il poussa la porte par une cabriole, et rejoignit Catherine, en lui annonçant une belle recette.

— Vous avez deux princesses, bien sûr. Elles se craignent, elles se fuient avec tant d'acharnement, qu'elles doivent avoir un immense intérêt à se cacher. Lesferai-je passer les premières?

— Sans doute; la canaille estfaite pour attendre ici plus qu'ailleurs, puisqu'ellepayemoins. J'auraibien du malheur si je ne déniche leurs secrets. Sont-elles accompagnées?

— L'une a une suivante, déguisée comme elle; l'autre est seule.

— Fais entrer celle-là d'abord; elle doit être plus mystérieuse. J'ai idée que la journée sera mémorable.

Vigoureux obéit; il s'approcha de la dame voilée, et, lui touchant le bras, il lui fit signe de le suivre. L'autre alors se leva précipitamment.

— J'étais arrivée la première, dit-elle d'une voix tremblante et déguisée, mais qui néanmoins fit tressaillir sa rivale.

— Cela se peut, et je n'en doute pas; mais l'Esprit demande celle-ci d'abord, et vous auriez beau l'interroger, il ne vous répondrait pas avant votre tour.

La dame retourna à sa place en maugréant; elle échangea quelques mots tous bas avec sa suivante, et sembla de fort mauvaise humeur. L'autre fut introduite, et le coup d'œil sûr de la Voisin l'enveloppa tout entière; l'enfant ne s'était pas trompé, ce devait être une femme riche accoutumée au commandement et aux intrigues: une assurance hautaine dans la façon dont elle s'assit convainquirent la devineresse qu'elle avait bien jugé sa cliente.

— Le plus grand jeu, dit celle-ci. Si je suis contente

de vous, je vous aiderai à lire dans mon avenir et dans celui des autres.

— Vous vous occupez d'astrologie?

— Vous le verrez, si vous êtes aussi sorcière qu'on le prétend. Commençons.

Elle déganta une main fine et potelée, aristocratique jusque dans ses moindres détails, et, la présentant à Catherine, elle lui demanda si elle savait y lire. La prophétesse sourit d'un air dédaigneux, et prit cette main blanche, qu'elle examina avec une grande attention. A mesure qu'elle avançait dans son étude, elle semblait de plus en plus agitée; elle abandonna la *pratique*, saisit vivement les cartes, fit trois paquets et les retourna encore.

— C'est étrange, murmura-t-elle. Cependant je ne me trompe pas.

— Eh bien? dit la consultante.

— Eh bien! je vous connais, madame; je me suis occupée de vous toute la journée d'hier; je savais que vous deviez venir, mais l'Esprit ne vous avait pas annoncée si tôt.

— Que suis-je donc, puisque vous êtes si sûre de votre fait?

— Vous êtes une fille d'une grande énergie et d'une grande perversité; vous avez un secret qui vous dévore, une ambition trompée qui vous étouffe. Forcée de dissimuler vos désirs et vos penchants, vous formez des projets qui remueraient le monde si vous pouviez les exécuter; vous avez des haines terribles, des jalousies insensées, vous avez des passions indomptables; à l'insu de tous, dans un autre pays, vous vous êtes livrée à ces passions; elles sont loin d'être assouvies néanmoins; et celle qui vous possède aujourd'hui est plus violente, plus dangereuse que ses aînées. Est-ce que je dis vrai?

— Oui, répondit la dame en s'enveloppant davantage dans sa mante.

— Vous aimez un homme d'une grande naissance et d'un grand cœur; vous voulez en être aimée, vous ne l'êtes pas, vous ne le serez jamais : il a d'autres amours.

— Tu mens!

— Je ne mens pas, et vous le savez bien; votre jalousie est clairvoyante, et vous ne venez pas ici pour autre chose.

La consultante jeta violemment un parchemin sur la table.

— Voici la prédiction d'un plus grand maître que toi; tu peux la lire, et, si tu veux me seconder dans mes desseins, si tu veux former avec moi une ligue dont tu t'applaudiras, je te le promets, ce précieux document est à ta disposition, et je n'aurai plus de secrets pour toi.

La Voisin eut un moment d'hésitation, puis elle avança la main vers sa cliente, et lui dit assez fermement :

— J'accepte.

— Ne crois pas me tromper, je suis aussi habile que tu es rusée; je ne ferai un pas que si tu en fais trois de mon côté. Avec ton aide, je réussirai, car tu as la science qui me manque, la science dont je n'ai reçu que les premiers éléments; alors ta fortune est faite. Écoute-moi donc à présent. Je crois à la vérité de ton art, parce que j'en ai vu des preuves. Je crois à la puissance du démon; je l'invoque et je me livre à elle, quoi qu'il doive m'en coûter en ce monde et dans l'autre.

— J'y mets d'abord une condition, interrompit Catherine; si vous l'acceptez, c'est marché conclu.

IV

LA DÉVINERESSE

— Quelle est cette condition ?

— Une grande dame est dans la chambre à côté ; vous la connaissez, vous allez me dire son nom.

— Quoi ! tu ne peux le deviner ? c'est là ta science ? Ah ! j'ai tort de me confier à toi ; celui dont je fus l'élève quelques mois n'avait pas besoin d'être aidé pour savoir.

— Je sais que cette femme vous touche de près, je sais qu'elle veut contrecarrer vos desseins, je sais qu'elle ne vous aime pas, je sais aussi son nom peut-être, et, si je vous le demande, ce n'est pas par ignorance, mais apparemment il me convient que vous me le disiez.

— Ah ! tu sais tout cela ! C'est assez bien commencé ; quant au nom, que t'importe ! c'est celui d'une femme haut placée ; il n'est sans doute jamais descendu jusqu'à toi.

— Sur ce siége que vous occupez, madame, j'ai vu des dames si élevées en rang que celle dont vous parlez eût été leur servante ; vous ne connaissez guère Catherine Voisin, si vous croyez qu'on lui impose par de semblables moyens. Nommez-moi donc cette dame ; c'est la seule preuve de confiance que j'attends de vous.

L'inconnue se pencha jusqu'à son oreille, et prononça tout bas deux mots que la sorcière devina plutôt qu'elle ne les entendit.

— Cela suffit, dit-elle. A nous deux, maintenant : qu'exigez-vous de moi et que me donnerez-vous en retour ?

— J'exige que tu m'obéisses, j'exige que tu me soumettes ton démon familier et qu'il m'obéisse comme toi-

même; j'exige que tu me fasses réussir dans mon entreprise et que l'homme que j'aime soit à moi.

— Si Dieu ne le veut pas, le démon ne prévaudra pas contre lui, je vous en préviens.

— Pour le mal le démon est tout-puissant. Malgré ma hardiesse, je tremble, car je me souviens de ce que j'ai vu, de ce que j'ai entendu. N'importe! mon amour me donne du courage; tu m'indiqueras un jour et une heure très-prochains, où nous serons seules, où nous commencerons notre œuvre sans crainte d'être dérangées.

— Je n'ai pas besoin d'aide; l'Esprit me parle, il me dicte ce que je dois dire, mais à moi seule.

— Alors je t'écoute.

— Et ce parchemin?

— Ce parchemin sera ta récompense; il te rend maîtresse de la destinée d'une famille, la plus puissante du royaume; l'avenir de cette famille est annoncé là d'une manière certaine, comme son passé s'y trouve sans restriction et sans mystère; tu en domineras sûrement tous les membres lorsque tu posséderas cette clef de leur vie; il ne dépendra que de toi de l'obtenir.

La Voisin reprit ses cartes et les disposa sur la table; ensuite elle tira d'un étui plusieurs objets de formes bizarres qu'elle posa sur chacune d'elles au hasard et presque sans regarder.

— Ah! fit-elle, c'est grave, madame!

— Comment?

— Vous parliez de votre courage tout à l'heure. Il est grand, mais vous en aurez besoin.

— Tu prévois des malheurs?

— Beaucoup!

— Il épousera cette poupée que je déteste?

— Non, il ne l'épousera pas, répondit Catherine avec

un soupir; il ne l'aimera pas assez pour l'accepter à tout prix.

— Que cette parole te soit comptée au ciel ou en enfer, Voisin ; je ne m'inquiète pas du reste, et tous les malheurs me trouveront prête, excepté celui-là. Maintenant, sera-t-il à moi ?

La Voisin retourna ses tarots. La jeune femme attendit haletante.

— Peut-être, dit enfin la devineresse, mais ce sera difficile à obtenir.

— Pourvu que ce ne soit pas impossible ?

— Nous essayerons.

— Je dois compter sur toi ! reprit la cliente avec une défiance qu'elle ne pouvait vaincre.

— Oui.

— Je suis donc certaine de triompher alors. Écoute-moi.

Elle lui parla bas très-longtemps, sans que Catherine l'interrompît, sans que sa physionomie exprimât l'intérêt qu'elle prenait à ces révélations. Lorsqu'elle se tut, la Voisin mêla de nouveau ses cartes, en tira quelques-unes, étudia leur signification, et, passant son bras sur la table, elle prononça lentement ces mots :

— Celui que vous aimez n'est pas un homme ordinaire. Si vous voulez qu'il vous aime, songez à lui assurer, non pas des honneurs ou des trésors, mais de la gloire. Sa destinée est encore couverte pour moi d'un nuage. Je l'écarterai lorsque je l'aurai étudiée dans le silence des nuits. Vous pouvez venir quand il vous plaira. Chaque soir, à huit heures, je suis ici, j'y suis sans mon aide, et nul ne soupçonne ce qui s'y passe. Nous verrons ensemble ce qui devra être fait.

— C'est bien, je suis contente. Prends donc ce que je t'ai promis; jettes-y un coup d'œil avant d'introduire

la belle impatiente de l'antichambre ; cela ne te sera pas inutile.

— Ceci n'est pas authentique, reprit la Voisin en ouvrant le parchemin, c'est une copie.

— L'original est en lieu sûr et ne me quitte point, ma mignonne, vous devriez vous en douter ; mais cela suffit pour ce que vous en pouvez faire ; il y a de quoi me venger et vous assurer des pratiques, je vous en réponds !

Catherine ne l'écoutait guère ; elle dévorait ces pages d'un si haut intérêt pour elle et en comprenait l'importance. Elle se confirma plus que jamais dans la foi de sa science, en voyant ses prévisions se rencontrer si juste avec celles de l'astrologue étranger. Elle serra ce précieux document, et pria sa cliente de la laisser libre d'entretenir une autre personne.

— Elle sera complétement à moi avant de sortir d'ici, ajouta-t-elle ; jamais je ne fus mieux inspirée ; je lui parlerai comme un oracle, elle ne doutera plus, et je la reverrai souvent.

— Vous pouvez tout *par* elle, si vous pouvez tout *sur* elle, souvenez-vous-en.

Elle fit un signe d'adieu à la sorcière, et sortit par l'escalier dérobé, ainsi que cela se pratiquait toujours après la consultation. Catherine frappa un coup sec sur un timbre placé à côté d'elle, une sorte de gong chinois, instrument fort inconnu en ce temps, et dont l'imagination se frappait d'autant plus. Le diablotin introduisit l'autre dame. Elle souleva brusquement la guenille qui servait de portière, et, s'avançant vers la devineresse, elle lui demanda si nul n'entendrait leur conversation, et si elle pouvait parler haut.

— Nul ne peut vous entendre, madame ; il est de mon

intérêt d'assurer avant tout le secret de mes consultations ; nous sommes absolument seules.

L'inconnue ne se contenta pas de cette assurance ; elle examina les murailles, elle ouvrit les portes, elle ouvrit jusqu'à une armoire, où elle ne trouva que de vieux livres et des fioles. Cette opération faite, elle vint prendre la place que l'autre avait laissée libre, et dit à la sorcière :

— Je vous payerai ce que vous me demanderez, si vous me dites vrai et si vous voulez me servir dans mes espérances.

— Cela est curieux, pensa la Voisin, on jurerait qu'elles se sont donné le mot.

— Vous lisez dans l'avenir et dans le passé, vous connaissez tous les mystères de la nature, vous pouvez composer des filtres et des breuvages pour se faire aimer, n'est-ce pas ?

— Avant de vous répondre et pour vous donner la mesure de ce que je puis faire, madame, permettez-moi de vous annoncer votre destinée, vous jugerez vous-même ensuite s'il est nécessaire de tenter le sort. Votre main, s'il vous plaît.

La consultante présenta sa main tremblante ouverte. C'était la première fois qu'elle venait en pareil lieu. Profondément imbue des croyances surnaturelles, ainsi que beaucoup de femmes de son temps, elle se supposait en présence d'un être supérieur à l'humanité ; elle s'attendait presque à quelque apparition effrayante, et ses yeux promenaient autour d'elle un regard épouvanté.

— Madame, dit Catherine, vous êtes une des grandes puissances de notre époque ; votre astre a pâli néanmoins, et vous n'avez d'autre but dans la vie que de lui rendre sa première splendeur. Vous avez aimé, vous avez été aimée, vous ne l'êtes plus ; une rivale vous a supplantée ;

c'est cette rivale que vous désirez abattre, et vous me demandez mon appui. Ai-je deviné votre pensée?

— C'est vrai.

— Bien que vous ayez accepté un nouvel amour, le premier vous occupe uniquement; vous y pensez sans cesse; vous pensez à faire disparaître un autre obstacle placé entre vous et l'objet de vos vœux: vous croyez réussir. Hâtez-vous, car bientôt il ne sera plus temps, et votre *démarche* deviendrait inutile.

Catherine prononça le mot *démarche* d'une certaine façon; elle lui donna une expression tout autre que celle qu'elle semblait avoir, et qui fut parfaitement comprise par l'inconnue, qui tressaillit.

— Ah! murmura-t-elle, vous êtes inspirée! vous savez tout!

— Oui, je sais vos actions et vos pensées, je sais vos résolutions, je sais combien votre esprit et votre volonté dépassent votre âge, encore si éloigné de celui où l'ambition nous saisit d'ordinaire.

— Vous me connaissez?

— Je vous connais, et puisque vous veniez m'interroger, si vous me croyiez habile, vous deviez supposer que je vous devinerais. Vous n'avez rien à craindre de moi: mon intérêt vous répond de ma discrétion. Le roi aime votre sœur; il veut l'épouser; vous désirez rompre ce mariage: il n'en est pas besoin, il se rompra de lui-même; le temps n'est pas éloigné où l'indifférence remplacera cette passion dans le cœur du maître; ayez un peu de patience, vous souffrirez encore, mais vous serez vengée.

— Quoi! le roi cessera de l'aimer! Il me reviendra donc, alors?

— Oui.

— Comment! je le ramènerais, je pourrais espérer, je pourrais prétendre... Ah! Voisin, si vous vouliez!

— Qu'est-ce que je ferais?

— Vous empêcheriez ce mariage espagnol qui se prépare, dont mon oncle est si affolé; vous lèveriez les obstacles posés entre nous et dont nous parlions tout à l'heure, et alors...

— Le principal empêchement, le plus sérieux, madame, c'est M. le comte de Soissons, et je ne vois pas le moyen... Il n'en est qu'un seul... vous répugneriez peut-être à l'employer.

— Faire casser mon mariage par le pape? c'est mon unique envie; seulement la chose me paraît difficile, mon oncle ne me soutiendra pas, la reine encore moins; la maison de Savoie est puissante; je ne pourrais à moi seule lutter contre tant d'influences; mais si vous étiez pour moi, si les Esprits dont vous disposez favorisaient mon entreprise, je serais certaine de réussir.

— On ne casse pas les mariages célébrés sous les auspices et par les ordres du cardinal de Mazarin, madame, et vous ne l'ignorez pas. Aussi n'est-ce pas là ce que vous méditez.

— Comment?

— Une seule chose peut vous délivrer de votre chaîne: c'est la mort de celui qui la porte avec vous.

Madame de Soissons jeta un cri et se cacha le visage.

— Pourquoi vous effrayez-vous de mon regard? Pourquoi tremblez-vous devant moi? Ah! madame, vous êtes bien jeune pour les grands desseins que vous méditez; vous ne dissimulez pas habilement, prenez-y garde! Heureusement vous vous formerez, ajouta Catherine avec un sinistre sourire; le temps viendra où vous n'aurez plus peur de vous-même; alors seule-

ment vous serez forte et vous dominerez les situations.

— Votre science s'égare, reprit la comtesse, qui s'était remise. J'ai pu regretter l'union qu'on m'a imposée, mais jamais une idée criminelle n'est entrée dans mon cœur. Et puis, comment ce... projet serait-il réalisable ? Quels... moyens choisirais-je ?... ne me perdrais-je pas, sans même satisfaire l'ambition qui m'aurait poussée?

La Voisin était trop fine pour ne pas apprécier ces doutes; elle était également trop fine pour le laisser voir. Elle aussi, d'ailleurs, débutait dans la carrière; elle n'envisageait qu'en tremblant les crimes qu'elle commit plus tard avec tant de facilité. Ses artères battaient dans sa tête et dans son cœur; la fortune lui apparaissait parée de ses charmes. Par cette voie, elle était sûre d'y arriver; elle aurait en son pouvoir ceux qui viendraient à elle; ils devaient la couvrir d'or et la soutenir envers et contre tous; elle saurait où s'adresser pour entretenir son horrible officine. Le chevalier de Sainte-Croix et madame de Brinvilliers lui en fourniraient les facilités; elle était déjà leur confidente, si ce n'est leur complice, et maintenant une nièce du tout-puissant ministre, une princesse de la maison de Savoie, alliée à la maison de France, était à sa merci. Elle sentait qu'avant peu cette princesse deviendrait entre ses mains un instrument docile.

Elle frappa un dernier coup, très-sûre qu'il porterait où elle l'adressait.

— Cette idée ne vient pas de vous, ajouta-t-elle lentement et comme lisant dans ses cartes, qu'elle disposait en dessins cabalistiques. Vous avez à vos gages un homme à qui votre confiance est accordée, un homme que vous connaissez dès l'enfance et qui vous entoure d'un dévouement intéressé.

— Dois-je me défier de cet homme?

— Peut-être... si vous ne consentez pas à suivre le chemin qu'il vous trace. En ce moment, deux routes se présentent à vous, il faut choisir : l'une droite, honorable, tranquille, sans passions, sans bonheur, sans douleurs vives, avec votre mari, votre famille, et juste assez d'éclat pour n'avoir pas d'envieux et peu d'ennemis. Celle-là, c'est la ligne du devoir.

— Et l'autre?

— L'autre, c'est l'inconnu, c'est la fièvre, c'est le délire de la passion qui vous entraîne sans que vous puissiez dire où vous vous arrêterez ; tout est possible alors qu'on ne reconnaît plus de frein. C'est l'ambition satisfaite ou brisée, c'est une fortune enivrante obtenue par des moyens auxquels on tient d'autant plus qu'ils vous ont plus coûté. C'est la vie goûtée à sa plus haute puissance et sous toutes ses faces, c'est le dernier mot de toutes les choses ici-bas; l'être qui a vécu ainsi n'aura plus rien à connaître. Peu de caractères sont doués d'assez de force pour accepter cette existence extrême; vous en sentez-vous capable?

Madame de Soissons avait depuis un instant rejeté son coqueluchon en arrière ; elle suffoquait, le sang lui montait au visage, ses yeux noirs petillaient et lançaient mille feux ; elle était presque belle. De semblables promesses, des jouissances suprêmes, la satisfaction de ses instincts quels qu'ils fussent, même achetée par des douleurs et des dangers, c'était pour elle un attrait irrésistible. D'une nature envieuse, portée au mal, sans élévation et sans poésie, ardente, exaltée, indomptable, le cœur sec, dénuée de principes religieux, elle devait plus qu'une autre se laisser entraîner par de mauvais exemples et par de mauvais conseils.

Une sorte de vergogne la retenait néanmoins devant cette femme si fort au-dessous d'elle, et qu'elle voyait pour la première fois. Elle se rappelait le nom qu'elle portait, la place qu'elle tenait à la cour et dans le monde. Le vice démasqué l'épouvantait sans lui sembler hideux ; elle en avait peur, ou plutôt elle avait peur de ses suites. Elle prit donc assez d'empire sur elle-même pour ne pas se laisser deviner, croyait-elle, et pour donner le change aux soupçons que Catherine avait conçus.

— Ma chère Voisin, lui dit-elle, vous êtes une personne extraordinaire, votre pouvoir est sans bornes, vous prévoyez même les pensées qui sont encore à venir ; mais vous dépassez le but, et je ne vous engagerais pas à agir ainsi envers tout le monde. Mon innocence me rend indulgente ; vous pourriez rencontrer juste avec une autre, et elle ne vous le pardonnerait pas. Je vous quitte, mais nous nous reverrons. Comptez sur ma protection.

Catherine s'inclina : elle comprit que, pour ce jour-là, il n'y avait rien de plus à dire. La comtesse reviendrait, elle en était sûre ; elle avait fait luire à ses yeux un appât irrésistible. D'ici là elle réfléchirait ; elle sonderait Julia, elle obtiendrait des renseignements nouveaux, et tâcherait surtout de protéger M. de Courtenay contre ses intrigues, sans préjudice de ses propres intérêts, dont elle s'occupait avant tout. Elle appela son diablotin, lui commanda de faire entrer la suivante de la dame et de les conduire toutes deux par le petit escalier. Elle salua madame de Soissons de sa plus belle révérence, en lui disant d'un air significatif :

— A bientôt, madame.

Puis elle reçut une autre cliente, et sa journée tout entière se passa à donner des audiences qui se traduisirent en beaux écus comptants.

V

DÉCEPTION

Le même soir, un peu avant le souper, le cardinal Mazarin était dans le cabinet où nous l'avons déjà vu. Julia, assise devant une table, semblait absorbée par la copie d'une pièce importante, tandis que Dominique, debout à côté de Son Éminence, discutait avec lui sur une grave matière.

— Vous m'avez caché ce projet, monseigneur, et mon dévouement me l'a fait découvrir. Vous avez employé un autre que moi en tout ceci, parce que vous connaissiez d'avance mon opinion et que mes observations vous étaient à charge. Il vous faut prendre un neveu qui vous domine ou un neveu que vous dominiez. Or celui que vous aviez choisi n'est bon ni à l'un ni à l'autre.

— Celui que j'ai choisi est un prince de la maison de France, auquel je rendrai son nom, auquel ma fortune donnera les moyens de le soutenir. Il a tous les mérites nécessaires à une grande élévation; j'en ferai le troisième personnage du royaume, que nous gouvernerons ensemble.

— Votre Éminence ne connaît pas le prince de Courtenay, monseigneur. Qu'elle essaye, qu'elle lui parle, qu'elle jette sa sonde dans ce cœur plein de fierté, elle n'en trouvera pas le fond aussi facilement qu'elle le croit. Non, ce n'est pas l'homme qu'il vous faut. Le roi d'Angleterre, à qui vous ferez rendre sa couronne, ou bien le petit de la Meilleraie, il n'y a pas de milieu, je vous le répète. Nous nous connaissons depuis bien des

années ; ma vie a suivi la vôtre, j'ai préparé votre grandeur. Sans mes conseils, sans ma volonté immuable, elle vous eût échappé, vous le savez ; vous avez le génie, vous avez l'adresse, vous avez même le courage, mais la résolution vous manque, et, si je n'étais pas là...

Le ministre ne put retenir un sourire.

— Tu te crois donc très-nécessaire? reprit-il.

— Je me crois indispensable, Julio, et vous ne me remplaceriez pas. Voyez plutôt cette belle négociation du prince de Courtenay ! engagée à mon insu, où vous conduira-t-elle? Ce soir vous saurez me le dire, car vous attendez le prince, et une demi-heure de conversation avec lui vous en révélera plus sur son caractère que je ne pourrais vous en apprendre en des années. Vous ne me croiriez pas; vous le croirez, lui !

— Qui t'a dit que je l'attendais? Je suis donc entouré d'espions?

— Vous ne me cacherez rien, Éminence. Je sais vos projets, je les détruis même, si cela me convient. Rappelez-vous le passé, et...

— Assez, drôle! interrompit Mazarin en colère ; cette puissance que tu fais sonner si haut, cette habileté dont tu es si fier, ne tiendront pas contre un mot, contre un geste de moi; je n'ai qu'à souffler dessus pour les abattre. Tu n'es que mon serviteur, et, si je le voulais...

— Vous n'oseriez pas, monseigneur, et vous auriez raison. Je connais aussi bien que vous notre position mutuelle; je la résume en deux mots : vous ne m'aimez pas et vous me craignez; je vous aime et je ne vous crains pas. Dans votre famille, dans votre maison, tout m'est ennemi; que m'importe! tous ont besoin de moi, tous sont venus ou viendront m'offrir, si ce n'est la paix, au moins une trêve ; tous m'apporteront des armes pour les

combattre lorsque mes services leur seront inutiles ; je suis fort contre leur ingratitude et contre la vôtre aussi, monseigneur. Je m'attends à tout, et je suis gardé.

— Insolent ! murmura le cardinal en se mordant les lèvres. Va-t'en, ajouta-t-il tout haut, et, quelle que soit ta bonne opinion de toi-même, ne te mêle de mes affaires que lorsque je le commanderai. Julia, retournez dans votre appartement, je vous prie ; c'est assez travaillé aujourd'hui. Il y a ce soir un ballet chez madame de Soissons ; vous irez probablement avec mesdemoiselles de Mancini ; elles m'ont promis de vous y conduire.

La jeune fille se leva, salua en silence le cardinal et sortit, pendant que Dominique se dirigeait vers la porte secrète. Là, il s'arrêta, et, lorsqu'elle eut disparu :

— Monsieur, dit-il, cette jeune fille a plus de décision que vous ; je ne l'aime pas, mais je la connais, et je préférerais qu'elle fût mon alliée. Prenez-y garde ! Bien que vous méprisiez les avis, vous vous souviendrez de celui-là. Adieu.

Dominique disparut ; le cardinal se leva.

— Bernouin ! dit-il.

Le valet de chambre parut.

— Va sur-le-champ appeler mademoiselle Hortense de Mancini ; dis-lui qu'elle se hâte et que je l'attends.

Bernouin obéissait à la façon des muets d'Orient. Il revint quelques minutes après, précédant Hortense, vêtue en nymphe et belle à éblouir. Le roi dansait un ballet chez madame de Soissons. Marie représentait Diane ; Olympe était Minerve ; madame de Chatillon, Vénus. Hortense n'acceptait qu'un rôle de nymphe, mais elle éclipserait tout ; le cardinal n'en douta pas lorsqu'il la vit paraître. Il ne put retenir un soupir de regret.

4.

— Le roi est donc aveugle, se dit-il. Si c'était celle-là qu'il aimât, quelle destinée pour ma maison !

Sa nièce lui fit un salut plein de grâce et lui demanda vivement comment il la trouvait.

— Adorable, répondit-il ; pas un de vos prétendants n'en réchappera, et néanmoins, si les apparences ne me trompent pas, ils auront grand sujet de se désoler.

— Comment cela, monseigneur ?

— Mon choix est fait. J'entends tout à l'heure mon futur neveu, et, s'il vous agrée, comme je n'en doute pas, je le présenterai ce soir même au roi et à toute la cour.

— Vous êtes bien pressé, monseigneur, répliqua la jeune fille avec embarras. Je suis trop jeune, ce me semble, pour songer sérieusement au mariage.

— Vous y songez pourtant, vous avez même désigné quelqu'un dans votre cœur, j'en suis sûr ; et, si j'ai bien deviné, ce quelqu'un est justement celui que je vous destine.

— Monseigneur... qui vous fait supposer ?..

— Je vous ai vue traverser la galerie de l'hôtel de Soissons, conduite par un jeune seigneur ; vos regards baissés m'ont révélé le feu qu'ils dissimulaient. Je vous ai comprise ; je désire vous voir heureuse, et, à l'instant même, j'ai fait parler au prince de Courtenay.

— Ah ! c'est lui ! s'écria-t-elle en rougissant.

— Direz-vous non ?

— Monseigneur, je suis faite pour obéir à Votre Éminence.

— Vraiment ? Vous obéissez à Mon Éminence ? ce n'est plus *Ma Faquinance* à présent.

— Mon oncle, qui a pu...

— Ne rougissez pas et ne vous troublez pas, Hortense ; ne mentez pas surtout. Je sais ce qui se passe dans ma maison ; je sais que vous ne m'aimez point ; vos sœurs

non plus, et votre frère encore moins ; je sais que vous vous moquez de moi, et que vous désirez ma mort pour jouir de ma fortune et de votre liberté. Sans doute on doit s'attendre à faire des ingrats ; mais, vous, des enfants !... des enfants qui n'étaient sans moi que de misérables mendiants !...

— Monsieur !... interrompit la jeune fille en se redressant avec fierté, les Mancini sont gentilshommes, et les Mazarin.

— Les Mazarin sont *moi seul,* mademoiselle, et cela vaut bien vos ancêtres, je pense. N'importe ! j'ai entrepris de me créer une famille, et, en dépit de vous tous, cela sera. Ce nom que vous méprisez tant, vous le porterez, vous serez duchesse de Mazarin avec plus de quarante millions de dot, sans compter les merveilles de cet hôtel que je vous donne ; cela vaut des parchemins douteux, qu'en pensez-vous ?

— Ceux de la maison de Courtenay ne le sont pas.

— Non , et pourtant on les mettra dans le chartrier jusqu'à ce que votre second fils les ressuscite ; le Mazarin primera les descendants de Louis le Gros, et c'est *moi* qui le ferai, c'est moi qui imposerai cette condition, mademoiselle de Mancini ; il ne faut pas être une *faquinance* pour cela, à ce que je crois.

Hortense baissa les yeux devant le sourire narquois de son oncle ; elle lui demanda la permission de se retirer pour achever sa toilette.

— Allez, poursuivit-il ; soyez belle, et, pour que vous le soyez davantage, prenez ce collier que vous admirez tant. Je le prête ce soir à Hortense de Mancini, qui me le rendra demain, et je le donnerai peut-être à la duchesse de Mazarin le jour de ses noces.

Il tira d'un coffre soigneusement fermé douze diamants, que depuis il légua à la couronne de France ; elle les

possède encore. On les appelle encore les *douze mazarins*. Ce sont des pierres admirables, d'une énorme grosseur et de la plus belle eau ; ils étaient alors montés en collier, appliqués sur du velours noir pour les faire ressortir, et séparés par des étoiles de rubis où se rattachaient des pendeloques de perles fines magnifiques, des perles d'Ophir. Hortense sauta de joie et se para immédiatement de ce joyau de reine ; elle embrassa son oncle, et ne se souvint plus de la mercuriale.

— Adieu ! adieu ! à ce soir, mon oncle, je vous remercie ; vous êtes bon.

Elle courut à travers la galerie, bien que ce fût le plus long chemin pour rentrer chez elle ; mais elle se mirait dans les grandes glaces, et fut surprise en cette occupation par Bernouin, conduisant le prince de Courtenay chez son Éminence. Rougissante et embarrassée, plus belle mille fois qu'une déesse, elle lui fit une révérence tronquée et disparut, laissant Roger ébloui de cette apparition merveilleuse. Il s'arrêta, ne pouvant détacher son regard de la porte qui s'était refermée sur elle. Bernouin le fit respectueusement souvenir que le cardinal l'attendait ; il l'introduisit chez son maître et se retira.

C'était la première fois que le ministre et celui qu'il avait choisi pour héritier se trouvaient en présence. Le prince accepta le siége avancé par le valet de chambre, et, ne voulant pas entamer la conversation, se retourna vers Mazarin, qui l'examinait.

— Je vous remercie d'être venu, monsieur, dit-il ; votre réponse m'avait fait craindre que vous n'eussiez pas bien compris mes intentions et que vous ne me refusassiez l'honneur que je sollicite.

— Votre Éminence est pour moi d'une bienveillance sur laquelle j'étais loin de compter.

— Et pourquoi cela, monsieur ? N'y aviez-vous pas tous les droits ? vos qualités personnelles ne vous rendent-elles pas digne du rang que vous avez perdu ?

— Depuis longtemps, monsieur, nous sommes accoutumés à l'obscurité et au malheur. J'espérais en sortir avec mon épée ; c'est pour un Courtenay la meilleure compagne ; un de mes ancêtres écrivit sur la sienne : *Ne la tire pas sans raison, ne la remets pas sans gloire.* Je ne ferai pas mentir la devise.

— Très-bien, monsieur ; j'aime à vous voir ainsi. Vous la tirerez cette épée pour le service du roi, et la gloire ne vous manquera pas, c'est moi qui vous en réponds. Mais la gloire ne suffit pas au bonheur. Les honneurs, la fortune, une femme adorable, voilà ce que je vous offre, et ce que vous avez accepté sans doute, puisque vous me faites l'honneur de vous rendre à mon invitation.

— La beauté de mademoiselle de Mancini, son esprit, ce que j'ai appris de ses qualités charmantes, suffiraient à combler mes vœux, n'en doutez pas, monsieur ; mais, je ne chercherai pas à vous le dissimuler, l'espérance de relever ma maison, de rendre à mon nom son premier éclat et de l'offrir à cette aimable personne est pour moi le comble du bonheur en ce monde.

— Vous acceptez donc ?

— Pourrais je refuser ?

— J'ai déjà parlé à la reine ; elle m'a promis de vous rendre la qualité de prince du sang, à laquelle vous avez un droit incontestable.

— Je suis prêt à en fournir les preuves.

— Elle m'a promis pour vous la survivance de mes gouvernements, de mes charges et de mes bénéfices ; je les laisserai, avec mon nom et mes biens, palais, terres,

argent, tableaux, objets d'art, joyaux et hardes, à mon héritière...

— Avec votre nom, monsieur ?

— Sans doute. Le roi érige un duché du nom de Mazarin en faveur de mademoiselle de Mancini, et elle vous l'apporte ; ce titre vous appartient.

— Le titre... oui, mais le nom ?

— Ce nom deviendra le vôtre, monsieur ; je veux que ce nom créé par moi soit greffé sur la plus haute noblesse française et se perpétue d'âge en âge en ce pays de mon adoption.

— Je ne me trompe pas, sans doute ; il est impossible que je me trompe : vous ne me proposez pas de faire rendre mes droits à l'alliance de la maison royale pour me faire échanger mon nom contre le vôtre ?

— Cela est pourtant ainsi, répliqua Mazarin, rougissant en dépit de lui-même ; c'est la première condition du mariage. Votre second fils reprendra le nom et les armes de Courtenay ; mais vous, monsieur, et l'aîné de votre race, de mâle en mâle, vous deviendrez ducs de Mazarin.

Le prince se sentit pâlir de colère. Une semblable proposition lui semblait une insulte ; cette insolence passait tout ce qu'il eût pu imaginer. Il ne trouva pas d'abord de paroles pour répondre, craignant de se laisser emporter par son indignation.

— Eh bien ! monsieur, reprit le cardinal, impatient, vous m'avez compris ?

— Je vous ai compris, monsieur ; il faut bien que je vous comprenne, et je regrette de ne l'avoir pas fait plus tôt, j'aurais évité à tous les deux un pénible entretien. J'ai souvent entendu dire que votre famille était de modeste origine ; dans tous les cas, vous êtes d'Église ; vous

pouvez donc à la rigueur ignorer qu'il est deux choses qu'un gentilhomme ne vend jamais : son nom et son honneur.

— Eh ! monsieur, j'ai acheté tant de ces brimborions-là que je suis excusable peut-être d'avoir cru que cela se pouvait vendre une fois de plus.

— Je ne sais qui vous a donné cette opinion, monsieur ; je ne veux pas le savoir. Je consentais, la rougeur au front et la honte au cœur, à accepter d'une femme la fortune nécessaire à la résurrection d'une maison souveraine ; j'apportais en échange à cette femme la couronne fermée des empereurs de Constantinople, la couronne fleurdelisée du petit-fils de Louis le Gros. Bien des gens trouveraient que ma part valait plus que la sienne. A présent, pour acheter cette fortune, il faut dépouiller mon nom, il faut accepter le vôtre. Un lâche seul y consentirait, et, du fond de leurs tombeaux, mes aïeux se lèveraient pour me maudire. Bien que les charmes de mademoiselle de Mancini m'aient séduit au point de me faire oublier mes susceptibilités et mes antipathies, dussé-je être le plus malheureux des hommes de l'avoir perdue, je ne consentirai jamais à ce que je regarde comme un déshonneur et une honte. Recevez donc mes adieux, monsieur ; faites agréer mes regrets à celle qui vaut tous les trésors de la terre. Dites-lui que, pour me rendre digne d'elle, j'aurais entrepris de conquérir le monde ; mais je ne puis fouler aux pieds les souvenirs vénérés de mes pères, renier leur écusson, qu'ils m'ont transmis sans tache, et que je dois rendre sans tache à mes enfants.

Il fit un salut hautain au cardinal, et sortit de la chambre sans même retourner la tête.

— *Per Dio !* il n'y en a que deux d'incorruptibles,

parmi tous ces gentilshommes besaciers, et je tombe sur ceux-là. Tâchons de le remplacer. Ce ne sera jamais la même chose, ajouta Mazarin avec un gros soupir. Ah ! j'aurai l'œil sur lui ; il me payera son insolence, et les lauriers qu'il cueillera ne lui donneront jamais grande ombre.

VI

INDÉCISIONS

Le prince était à peine éloigné que Dominique se montra. Il souleva la portière d'un cabinet situé derrière celui où le cardinal travaillait, et où ne pénétraient que les plus intimes.

Mazarin ne l'aperçut pas d'abord.

Ce puissant ministre avait le tort de ceux de son espèce. Son passé et sa famille l'écrasaient. Maître et seigneur dans la France entière, il était tiraillé chez lui par des influences mesquines, par des craintes, par des liens mal brisés. Son obstination à élever ses parents à tout prix favorisait l'insolence des instruments qu'il employait. Sa nature n'avait ni force ni grandeur. Il ne dominait que les faibles, et tout le secret de son pouvoir était dans le sentiment d'Anne d'Autriche pour lui. Sa finesse, son esprit, le charme de ses manières, lui tenaient seuls lieu de génie. Il n'eût jamais pu lutter avec son prédécesseur, le cardinal de Richelieu ; il lui succéda, il ne le remplaça pas.

Dominique se trouvait en face de lui.

— Que me veux-tu ? lui demanda brusquement le cardinal. Je ne t'ai point appelé.

— J'étais là, monsieur, et j'ai tout entendu, répliqua l'ancien chanteur de la chapelle Sixtine, avec son importance ordinaire.

— Et qui t'a permis ?

— Ce mariage ne convenait pas à mademoiselle de Mancini : j'aurais tout fait pour le rompre. Mais ce n'était pas la peine, ajouta-t-il d'un air dédaigneux. Ce gentillâtre n'était pas digne de vous, il n'a pas compris son bonheur. Ah ! monseigneur, si j'étais à votre place...

— Et que ferais-tu à ma place ? voyons ?

— Je ne m'embarrasserais pas de pareilles alliances ; je ferais une duchesse de Mazarin de son chef, je lui donnerais ce titre sans qu'elle le partageât avec personne ; elle choisirait plus tard, et ne serait point exposée à ces humiliants refus.

— Donner à Hortense cette fortune, cette indépendance, et la laisser libre ! Tu ne la connais donc pas, Dominique? Ce palais deviendrait le point de mire de tous les aventuriers de l'Europe, et mon bien disparaîtrait en un tour de main. Non, il faut qu'elle se marie, et promptement; le temps presse : je ne vivrai pas longtemps; je suis épuisé, Dominique, et, si tu n'es pas satisfait de ta fortune, dépêche-toi de l'achever, car, une fois que je n'y serai plus, tu n'auras pas grand'chose à espérer.

— Vous croyez cela, monseigneur ?

— Tout le monde te déteste, *povero mio;* mes nièces te pileraient dans un mortier si elles pouvaient, et Julia voudrait te tuer avec la haine de ses regards.

— Je sais ce que je sais, monseigneur, et je n'ai aucune inquiétude. Mais qu'allez-vous faire maintenant de la belle Hortense ?

— Je vais la fiancer demain au petit de la Porte, et du moins là je suis sûr de mon fait : il l'adore. Elle mènera

toute la cour, toute l'Europe, si elle en a envie; elle sera riche, belle, duchesse, et, ma foi! ... son mari s'en tirera comme il pourra, cela ne me regardera plus.

Dominique avait échoué dans sa tentative. Bien que cela paraisse étrange, il aimait Hortense : elle le dit elle-même dans ses Mémoires; mais il avait la jalousie de l'impossibilité. Ne pouvant l'obtenir, il ne voulait pas du moins lui voir un mari qui lui plût. Elle détestait M. de la Porte; il insistait de tout son pouvoir pour qu'elle l'épousât. Quant à sa fortune, il n'avait nulle inquiétude. L'intrigue était son élément; il était parvenu à s'introduire chez madame de Soissons, à devenir son conseiller intime; elle ne faisait rien, elle ne pensait pas, pour ainsi dire, sans le consulter. D'un autre côté, Marie de Mancini l'avait pris pour confident de ses amours avec le roi; il portait les lettres, rapportait les réponses, préparait les rendez-vous à l'hôtel de Soissons même, sous les yeux de la comtesse, qui, se reposant sur son dévouement, ne soupçonnait pas qu'il pût la tromper. Tous les seigneurs habitués du palais Mazarin se servaient de lui et le payaient. Sa pelote s'arrondissait : il aurait pu se retirer en Italie et y vivre comme un homme riche, mais l'étrange sentiment qu'il portait à Hortense le retenait; peut-être aussi la curiosité, le besoin d'assister de près et de se mêler aux événements qui se dénouaient autour de lui. Pour certaines natures, le repos est la mort.

On gratta à la porte qui conduisait chez mademoiselle de Mancini. Dominique ouvrit : c'était Julia, pâle, tremblante, à moitié coiffée. Elle courut droit au cardinal, sans s'inquiéter de Dominique, et lui demanda, d'une voix dont elle ne pouvait dominer l'émotion, s'il était vrai que mademoiselle Hortense dût épouser le prince de

Courtenay, et que leurs fiançailles eûssent lieu le même soir au ballet de madame la comtesse. Mazarin fut si surpris de cette question qu'il n'y répondit pas sur-le-champ. L'ancien chanteur n'eut pas besoin de longues réflexions pour deviner le fond des choses : la physionomie de mademoiselle Milliani parlait suffisamment.

— Et que vous importe, Julia ? répliqua le cardinal. Avez-vous l'intention de vous y opposer, par hasard ?

— Mademoiselle Julia veut être princesse du sang, monseigneur, dit Dominique ironiquement ; c'est une louable ambition, vous ne l'en blâmerez pas, et vous l'y aiderez, j'en suis sûr.

— La vérité, la vérité, monseigneur ? reprit Julia, de plus en plus impatiente ; quelle que soit la raison qui me détermine, j'ai le plus grand intérêt à tout savoir.

— Mademoiselle Hortense Mancini n'est pas d'assez bonne maison pour M. de Courtenay, rassurez-vous, ma bellissima, répondit enfin le cardinal ; il a refusé sa main, et il peut épouser maintenant une vachère ou une duchesse ; mais il ne sera jamais reconnu, je vous le promets.

Le visage de Julia se rasséréna sur-le-champ. Il avait refusé Hortense, ses honneurs et ses quarante millions ; il s'était brouillé avec le ministre ; l'amour seul, un amour violent pour une autre, avait dû opérer ce miracle, et cette autre, c'était elle, à n'en pas douter. Comment l'en récompenser ? Comment lui rendre un peu de ce qu'il avait perdu ? Le moment n'était pas favorable pour rien obtenir du cardinal ; elle songea à la Voisin. Il lui fallait un conseil, et cet intérêt était pour elle d'une tout autre importance que la fête de l'hôtel de Soissons. Elle annonça qu'elle n'irait point chez la comtesse : un mal de tête subit l'en empêchait.

— J'allais en faire part à madame de Venelle, lorsque j'ai rencontré Hortense parée de vos beaux diamants, annonçant à tous les échos son mariage avec M. de Courtenay. Vous savez mon amitié pour elle, et, malgré la souffrance que j'endure, je suis venue m'assurer de son bonheur. Je vois avec chagrin que nous nous étions trompées.

Dominique souriait en la bravant. Il savait maintenant sa pensée, il connaissait ses plans, et la haine qu'ils se portaient mutuellement devait en entraver la réussite. Il ne voulait pas le lui laisser ignorer.

— Merci de votre confiance, mademoiselle Milliani, nous n'en abuserons pas. Je n'ai plus besoin de votre parchemin, je suppose, et vous permettrez que je vous le rende.

— Quel parchemin ?

— Monseigneur, c'est un joli petit horoscope tiré par le signor Mancini sur toute sa famille. Je compte le communiquer à Votre Éminence avant de le remettre à sa propriétaire, si Votre Éminence le désire toutefois. Il est accompagné de notes de la main de mademoiselle Julia. Ces notes sont précieuses, et elles vous apprendront bien des choses. Votre Éminence ne doit rien ignorer de ce qui concerne sa maison, et moi, son bon et fidèle serviteur, je ne saurais y veiller de trop près.

— Insolent! pensa Julia, vipère que j'écraserai sous mon pied le jour où je ne le craindrai plus... Monseigneur, reprit-elle tout haut, dans un de ces moments où l'on prend tous les moyens pour réussir, j'ai songé à me faire de ce misérable un auxiliaire; je lui ai remis cette précieuse pièce, ou plutôt une copie inexacte, car l'original est déposé dans un lieu où personne ne l'ira chercher. Ne croyez pas ce qu'il vous dira, ce qu'il vous montrera même; c'est un exemplaire apocryphe. Je ne suis ni as-

sez folle ni assez niaise, quel que soit mon emportement, pour laisser aux mains d'un ennemi ce qui peut être la base de ma fortune.

Le ministre fit un signe de la main pour congédier Julia. C'était un de ses moyens dans les situations difficiles que de n'accorder aucune attention apparente, aucune explication surtout, à ceux dont il se défiait. Julia le connaissait ; elle sortit malgré sa répugnance, et très-convaincue qu'elle aurait bientôt maille à partir avec lui. Au lieu de terminer sa toilette, elle ôta de ses cheveux les pierreries qu'elle y avait placées, et, prenant avec elle un domestique de confiance, attaché spécialement à son service, elle se dirigea vers la rue Saint-Gilles. Le laquais lui trouva une chaise de louage ; il marcha à côté des porteurs, fort accoutumés à tous les mystères dont Paris était plein à cette époque ; ils la déposèrent à la porte de la Voisin et s'en allèrent boire au cabaret avec le valet, sans s'inquiéter de ce que la belle dame au loup de velours faisait à pareille heure dans une maison de cette apparence.

Julia monta l'escalier sans lumière, au risque de se casser le cou, et parvint jusqu'au grenier où Catherine Deshayes se livrait à l'étude de *son art*. Comme la visiteuse allait toucher le loquet, elle entendit du bruit dans la première pièce et s'arrêta pour écouter. On parlait haut et sans aucune précaution.

— Je ne veux pas de ta science, disait une voix qui la fit tressaillir. Ou tu n'en sais pas plus que moi, et alors c'est une sottise, ou tu as réellement commerce avec les malins esprits, et je suis trop bon chrétien pour me mêler de cette pratique.

— Mais laissez-moi voir votre main seulement, je ne vous demande que cela. Où est le mal ?

— Je ne te laisserai rien voir, et je ne t'écouterai pas davantage.

— Pourquoi m'avoir suivie, si vous ne consentez pas à me consulter ?

— Je m'en allais, le désespoir dans l'âme, je venais de refuser le bonheur de ma vie ; je marchais devant moi, sans savoir où : je t'ai rencontrée, tu m'as accosté, tu m'as dit quelques bonnes paroles, tu me montres de l'attachement, Catherine, et je suis sensible. Ce n'est pas pour ce que je te donne, puisque je ne puis malheureusement rien donner à qui que ce soit : c'est donc parce que tu m'aimes, et, tout Courtenay que je suis, dans de certains moments, l'affection qu'on me témoigne me console de mes chagrins.

— Vous êtes trop bon, monseigneur, trop bon pour un prince surtout. Vous ne saurez jamais tirer parti de votre position. Pourquoi tout à l'heure encore n'avoir pas accepté l'offre qu'on vous a faite ? Quarante millions et une belle femme, qui vous aime, et qui comptait bien ne pas être refusée. Croyez donc une pauvre servante, et songez à vous au lieu de vous sacrifier à vos ancêtres, qui s'en soucient peu.

— Ma bonne Catherine, laisse-moi partir, va voir tes diables, et je m'en retourne dans mon obscurité, heureux d'avoir fait ce sacrifice au nom que je porte et d'avoir sauvé mon honneur d'un pareil danger.

— Et qu'allez-vous tenter à présent ? Vous n'arriverez à rien en France, c'est fini; le cardinal ne vous pardonnera pas.

— Ce que je ferai, Catherine ? j'irai me battre quelque part, j'irai conquérir un royaume comme dans les contes de fées, ou mourir en laissant un peu de gloire. Un nom comme le mien est un lourd fardeau, on ne peut le por-

ter partout ; il vous écrase quand il ne vous soutient pas.

— Ah ! monseigneur, si vous vouliez !

— Catherine, ne me tourmente point, et, si tu m'en crois, à ton tour, renonce à ces jongleries, c'est la perdition de ton âme. Adieu.

Il ouvrit si promptement la porte que Julia eut à peine le temps de s'écarter et de lui livrer passage. Il vit cette femme masquée, vêtue de couleur sombre, et la salua comme si elle eût été dans les salons du Palais-Royal. Il se disposait à passer outre, mais elle lui mit la main sur le bras, le priant de s'arrêter ; sa voix était tremblante et voilée : il ne la reconnut pas.

— Un mot, monsieur de Courtenay, dit-elle.

— Comment ! madame, j'ai l'honneur d'être connu de vous ? s'écria-t-il au comble de la surprise.

— Entrez, je vous prie, un instant, et écoutez-moi. Je vais vous apprendre un secret ; vous pouvez en tirer parti ; cela dépend de vous seul.

Ils étaient rentrés. La Voisin reconnut parfaitement Julia ; elle n'en laissa rien paraître, mais elle ne sortit pas de la chambre et se contenta de se retirer en arrière.

— Monsieur, les moments sont précieux, dit Julia ; j'irai droit au but. Vous aspirez à conquérir la place occupée par vos ancêtres, vous voulez l'obtenir non par la faveur, mais par le mérite. Il vous manque une occasion ; la voici. On médite une expédition contre les Algériens ; le roi est las des déprédations de ces mécréants ; il veut détruire ce nid de pirates : allez demain au Palais-Royal, présentez-vous hardiment, comme votre rang vous le permet; priez le roi de vous entendre, et demandez-lui le commandement de cette flotte. Vous êtes jeune, c'est vrai, mais vous êtes vaillant, mais vous êtes un prince du sang

de nos rois. On ne peut vous refuser. Revenez victorieux, et revendiquez ensuite votre droit, portez haut les fleurs-de-lis de votre écusson. Louis XIV sera hors de page ; il aime les héros, il vous reconnaîtra pour son parent. Vous ne devrez ainsi rien qu'à vous-même, et vous n'aurez pas vendu votre liberté.

L'enthousiasme gagnait Julia ; elle ne songeait plus à se déguiser. Catherine faisait des signes de désapprobation, le prince ne les vit pas ; tout à ce projet chevaleresque, il remercia chaleureusement la donneuse d'avis, et la pria de lui dire à quel motif il devait sa bienveillance et son intérêt. Elle baissa la tête, elle comprit qu'elle n'était pas devinée.

— Puisque vous ne me reconnaissez pas, monsieur, il est inutile que je me découvre quant à présent. Sachez que vous avez une amie toute dévouée à vos intérêts et qui ne laissera pas perdre une seule occasion de vous le prouver. Faites ce que je vous conseille ; quand vous aurez réussi, je solliciterai ma récompense, et j'espère que vous ne la trouverez pas au-dessus du bienfait. Maintenant, je ne vous retiens pas davantage, adieu.

Une de ses inflexions venait de la rappeler au prince ; il ne fut pas maître de le cacher.

— Ah ! mademoiselle, c'est donc vous ! comment vous remercierai-je? que de bonté !

— M. de Courtenay, poursuivit-elle avec hauteur, on ne reconnaît pas une femme quand elle ne veut pas être reconnue, chez la Voisin surtout. Laissez-moi, je ne réclame de vous qu'une seule chose : comparez ce que vous venez d'entendre avec ce que vous disiez avant mon arrivée, et ne soyez plus assez ingrat pour croire que personne ne s'occupe de vous.

Elle entra dans le cabinet de Catherine, qui fut obligée

de la suivre. La porte se referma, Courtenay descendit lentement l'escalier, tout bouillant d'impatience et de courage, mais craignant un refus.

Il rentra chez lui. Le chevalier l'attendait.

— Eh bien ! mon prince ? dit ce dernier.

— Eh bien ! chevalier, tout est fini. Il fallait plus que vendre mon nom, il fallait le quitter, et c'en était trop ; je n'ai pu m'humilier jusque-là.

— Je le crois, murmura M. d'Alluye, atterré.

— Il en résulte que le Mazarin me hait et que je n'ai plus l'espérance d'arriver nulle part. Néanmoins...

— Achevez...

— Néanmoins, je joue demain ma dernière boule ; si elle porte, je n'aurai perdu que mon bonheur, la fortune me restera.

— Et puis-je savoir ?...

— Non, mon ami. J'accepte seul la responsabilité de cette tentative ; vous ne la connaîtrez qu'après le résultat. J'y vais penser le reste de la nuit. Bonsoir, chevalier.

Le lendemain, M. de Courtenay chercha dans sa garde-robe modeste ce qu'il avait de plus convenable. Il écarta le clinquant passé, qui lui sembla de mauvais goût en cette circonstance, et parvint à s'improviser un habit complet de velours bleu de roi, à boutons d'acier, qui releva sa bonne mine. Il plaça sur sa poitrine le simulacre du labarum de Constantin, conservé dans sa race ; c'était le seul joyau qu'il possédât. Les diamants étincelaient et attiraient l'attention sur ce signe étrange, que les courtisans n'avaient pas l'habitude de voir. Ainsi paré, il fit demander une chaise, et se prépara à partir. Catherine le guettait près de la porte.

— Monseigneur, lui dit-elle vivement, réfléchissez ;

vous allez décider de votre sort et de celui de plusieurs personnes. Il en est temps encore, restez.

— Tais-toi, Catherine; ne t'occupe pas de ce que tu ne peux comprendre.

Il passa en l'écartant de la main.

— Le malheureux seigneur! il court à sa perte, pensa la Voisin. Allons! j'ai fait ce que j'ai pu!

Le prince avançait vers le Louvre, où le roi recevait ce jour-là à son mail. Il monta le grand escalier et se dirigea vers les appartements. Le jeu n'était pas encore commencé. Un huissier lui demanda son nom, car on ne le connaissait pas à la cour.

— Le prince de Courtenay, répondit-il, en portant aussi haut la tête que si elle eût soutenu une couronne.

Ce nom circula parmi les courtisans et suscita bien des conjectures. On savait que M. de Courtenay ne venait jamais au Louvre ni au Palais-Royal, il s'y trouvait déplacé dansla foule; son caractère était connu : on s'attendit à quelque événement. Le refus qu'il avait fait de mademoiselle de Mancini s'était sourdement répandu; on en discutait les motifs : les uns prétendaient qu'il venait pour se rétracter, les autres assuraient qu'il ferait un éclat et protesterait contre l'insolenee du Mazarin, qui avait osé lui proposer d'échanger le nom de ses aïeux contre celui du fils d'un pêcheur. On ne lui parlait pas, par prudence, mais on l'observait de loin; on ne le perdait pas de vue, dans la crainte de manquer le spectacle : M. de Courtenay devinait tout; il se promenait seul, aussi calme et aussi tranquille que s'il eût été sur le Cours-la-Reine.

L'ordre avait été donné la veille; le roi et la cour devaient partir pour la frontière, où le mariage avec l'infante d'Espagne se conclurait Mesdemoiselles de Mancini,

exilées par leur oncle, s'en allaient à Brouage; Marie se désolait, Hortense, ajoutait-on, ne se désolait pas moins. L'horizon était gros de tempêtes, les circonstances s'annonçaient avec un puissant intérêt; chacun était à l'affût des nouvelles; on guettait les arrivants; mesdemoiselles de Mancini viendraient prendre congé du roi et de la reine-mère; tous ces intérêts se rencontreraient. Qu'en résulterait-il? De quel côté faudrait-il se tourner et faire la révérence, et qu'en reviendrait-il à ceux qui la feraient? C'est la préoccupation et la science du courtisan.

Le roi entra dans son mail, situé derrière la cour du Louvre, et ceux qui avaient coutume de jouer avec lui s'avancèrent pour réclamer cette faveur. Louis XIV était déjà le *roi soleil* à cette époque, bien qu'il ne gouvernât pas; il ne riait que dans l'intimité, avec Marie et ses sœurs; partout ailleurs il représentait, et nul courtisan ne se familiarisait avec lui. Il salua avec dignité les seigneurs qui l'entouraient, nomma ceux qui auraient l'honneur de faire sa partie, et commença.

Le cœur de Courtenay battait fortement; le moment était venu, il sentait qu'il allait faire une chose sans précédent, qu'il allait violer les usages reçus et les lois déjà impérieuses de l'étiquette. Mais il n'avait pas le choix des moyens. S'il eût fait demander une audience, Mazarin en eût été prévenu, et on la lui eût refusée. Il fallait surprendre le roi et arriver sans être attendu.

Le roi se reposait un moment, il regardait les joueurs et ne parlait point. M. de Courtenay perça la foule dorée, commandant à son émotion; il entra dans le mail, et s'avança d'un pas ferme vers le monarque. Louis XIV l'aperçut et le reconnut. Bien qu'il ne lui eût jamais parlé, il l'avait souvent rencontré à l'hôtel de Soissons et au Luxembourg, où le prince allait volontiers. Il fronça un

instant le sourcil, mais, surmontant sa contrariété et se rappelant à quel homme il avait affaire, il fit quelques pas vers Roger.

Le prince s'inclina, sans bassesse et sans hauteur. L'air du roi n'était pas encourageant; l'expression d'une froide surprise se peignait sur sa physionomie.

— Je désire avoir l'honneur de parler à Votre Majesté, Sire.

— Ce n'est point la coutume de venir me déranger pendant mes amusements : cependant je veux bien vous entendre, monsieur ; parlez.

En ce moment, le cardinal, suivi d'une cour nombreuse et de mesdemoiselles de Mancini, pénétrait dans le mail par l'autre issue. Il aperçut le roi et le prince. Hortense les aperçut aussi, et Julia, qui marchait derrière elle, les avait vus la première.

Le ministre eut un mouvement de colère : on le bravait devant toute la France, il ne pouvait le souffrir ; mais un signe de son pupille et un de ces regards avec lesquels celui-ci domina le monde le clouèrent à sa place. Il dut comprendre qu'il serait importun.

— Sire, dit Roger, Votre Majesté envoie une flotte contre les Barbaresques.

— Vous êtes plus instruit que moi, monsieur, car je l'ignorais. M. le cardinal prend tant de soin de mes États qu'il veut bien m'épargner les soucis du gouvernement.

L'amertume de ces paroles révélait l'élève en révolte, l'amant de Marie forcé d'épouser une autre femme.

— Cette flotte doit partir bientôt, continua le prince ; elle emporte un corps d'armée destiné à combattre les corsaires et à détruire leurs villes, à ce qu'on assure Je viens demander à Votre Majesté le commandement de cette flotte et de cette armée ; si elle daigne me l'accor-

der, elle verra que je n'ai pas démérité de mes ancêtres, et je serais heureux et fier de mourir pour le service du roi.

Louis XIV se redressa vivement. Pour la première fois on s'adressait directement à lui, on le traitait comme le roi de *fait* et non pas seulement de *droit*. Il eut quelque envie de montrer sa puissance et de créer à lui seul un général. L'étrangeté de la demande l'empêcha de céder à ce désir. Un jeune homme sans fortune, sans valeur peut-être, venait, appuyé sur son nom, réclamer de lui une de ces faveurs qui ne s'accordaient qu'à un prince du sang, lorsque l'expérience avait prouvé qu'il en était digne. Cette outrecuidance lui déplut et donna un peu d'hésitation à sa réponse.

Le prince était pâle ; il risquait la Bastille ou le succès.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, dit enfin le roi.

— Sire, je suis le prince de Courtenay ; le sang qui coule dans mes veines est celui de la maison de France, Votre Majesté ne peut l'ignorer. Je descends directement et sans interruption, de mâle en mâle, de Pierre, second fils de Louis-le-Gros. Trois de mes ancêtres ont été empereurs de Constantinople ; moi, le dernier rejeton de cette race, je n'ai ni biens ni état : je viens demander à mon maître la permission de faire remonter ma maison au rang d'où elle est tombée ; je viens supplier Votre Majesté de me confier l'étendard de la France, insulté par d'insolents barbares, et je vous jure de ne revenir vers vous qu'après l'avoir vengé, après avoir montré que je n'étais pas indigne de votre choix.

— Je vous remercie, monsieur, de votre zèle et de votre courage. Ce n'est pas moi qui ai décidé cette expédition, dont je ne suis même pas prévenu ; ce n'est pas

moi qui en choisirai les officiers : M. le cardinal sait mieux que moi ceux qui doivent en faire partie. Dans tous les cas, la place que vous sollicitez n'est pas celle d'un homme de votre âge : elle appartient à un capitaine éminent par sa naissance et par son mérite. Il se peut que vous ayez l'une, mais vous n'avez pas encore prouvé que vous avez l'autre.

Après cette réponse, il fit un léger salut et se rapprocha des joueurs. Le prince eût voulu être à cent pieds sous terre. Des résolutions désespérées se présentaient à son imagination ; il allait certainement faire un de ces coups de tête dont on ne se relève plus, laisser déborder sa colère, offenser le roi, qui méconnaissait ses droits, lorsqu'une main adorable se posa sur la sienne, une voix pleine de mélodie arriva à son oreille.

— Monsieur, lui dit Hortense, voulez-vous me conduire jusqu'au salon de la reine? Je ne vois ici que des joueurs enragés et pas un gentilhomme ayant pitié d'une demoiselle abandonnée.

Elle essayait de sourire, et ses lèvres tremblaient; une émotion qu'elle ne pouvait dominer se lisait sur ses traits; elle avait cédé à l'entraînement de son cœur, elle avait compris les impressions de Roger, elle avait deviné ce qui allait suivre, elle venait le sauver de lui-même, elle allait dévoiler à toute la cour le sentiment qui l'entraînait vers lui, le lendemain du jour où il avait refusé sa main. La jeunesse ne raisonne pas, et l'amour raisonne encore moins que la jeunesse.

Ce fut un coup de théâtre. Nul ne s'opposa à ce dessein, qu'on n'aurait pu prévoir. Le prince ne répondit pas ; il prit la main que lui tendait Hortense et la suivit plutôt qu'il ne la guida. On s'écarta pour leur faire place ; ils allaient entrer dans la galerie, lorsque Dominique,

rouge de colère, s'approcha d'eux et, dit d'un ton plein d'arrogance :

— Mademoiselle, Son Éminence vous ordonne de retourner sur-le-champ auprès de madame de Venelle et de mesdemoiselles vos sœurs.

— Dis à Son Éminence que, si elle veut être obéie, elle me donne ses ordres elle-même et ne les envoie pas par un laquais tel que toi. Je vous attends, mon prince.

Dominique ne put insister, la fureur le suffoquait; il retourna vers son maître : les jeunes gens se trouvèrent bientôt presque seuls dans la vaste galerie qui communiquait aux appartements de la reine. Roger, un peu revenu de son émotion, sentit plus vivement ce qu'il devait à sa belle protectrice.

— Ah ! mademoiselle, lui dit-il, comment vous remercier ?

— Je ne sais pas ce que j'ai fait pour vous, monsieur, répondit-elle avec une présence d'esprit rare à son âge ; c'est vous plutôt, ce me semble, qui m'avez rendu un service. J'ai peut-être été indiscrète en vous le demandant; ne me remerciez donc pas, et pardonnez-moi, au contraire.

— Mademoiselle, vous êtes un ange, et je suis bien malheureux !

— Pourquoi malheureux ? N'est-ce pas par votre faute ? Pardonnez-moi de vous le dire, monsieur; je ne fais que répéter ce que j'entends autour de moi : chacun rend justice à vos talents, et chacun se demande pourquoi vous ne les employez pas; toutes les carrières vous sont ouvertes, toutes les ambitions vous sont permises, et vous les dédaignez !

— Ah ! mademoiselle, je viens d'être refusé par le roi de la façon la plus dure et la plus humiliante ; je n'y sur-

vivrai pas, je ne dévorerai pas cet affront, dont je ne puis tirer vengeance. J'emporterai avec moi l'éternelle reconnaissance de votre bonté.

— Et que demandiez-vous au roi, monsieur ? peut-on le savoir ?

— Le commandement de sa flotte contre les pirates, l'occasion de me distinguer, de mourir en fils de la maison de France.

— Il vous a refusé ?

— Oui, mademoiselle, et de quelle manière !

— Monsieur, voulez-vous me permettre un conseil ?

— Je serai trop heureux de le suivre, mademoiselle, pourvu qu'il ne m'arrache point à mon incurable désespoir.

— On vous a refusé le commandement d'une flotte; monsieur, vengez-vous de cette injustice ; allez combattre comme volontaire sous les ordres de celui qu'on vous aura préféré ; éclipsez-le par votre vaillance, faites-vous regretter, et forcez vos ennemis à se repentir de vous avoir méconnu. Je suis bien jeune pour vous donner de semblables avis, mais on mûrit vite dans ma condition , et puis le cœur trouve promptement ce que l'esprit chercherait sans doute.

Les beaux yeux d'Hortense se baissaient, elle rougit : elle eût voulu reprendre ses paroles, elle comprit qu'elle allait trop loin; la joie et l'embarras du prince le lui révélèrent.

— Mademoiselle, mademoiselle, est-il possible que vous me parliez ainsi ! que vous daigniez oublier combien les apparences m'ont accusé vis-à-vis de vous ! Ah ! je voudrais vous donner ma vie pour vous témoigner ma reconnaissance ! Je ne me connais plus, je ne sais ce que je dis, ce que je pense ! Je suis votre esclave indi-

gne, je devrais me jeter à vos pieds pour implorer mon pardon.

Le cœur d'Hortense battait bien fort; sa beauté rayonnait. Jamais, dans aucune circonstance de sa vie, elle ne retrouva un pareil triomphe. L'amour du prince éclatait malgré lui; il allait sans doute révoquer ce refus dont son amour et son orgueil avaient été si froissés la veille. Elle aurait plus de puissance que son oncle, elle soumettrait ce superbe courage et le ramènerait à ses genoux. Accoutumée à voir tout ployer devant elle, capricieuse, fantasque, sans aucune idée de retenue, elle regardait ce qui venait de se passer comme une simple revanche, comme un acte d'indépendance vis-à-vis de son oncle, qu'elle et ses sœurs s'étudiaient à braver. Et puis, le penchant qui l'entraînait vers M. de Courtenay lui servait d'excuse à ses yeux. En ce temps de galanterie, où l'amour tenait tant de place, on faisait tout pour l'amour. Elle se sentait heureuse, bien heureuse. Maintenant il l'aimait, il revenait à elle, il la vengerait lui-même de son refus en la proclamant sa femme, à la face de tous, en dépit de tous les obstacles. Cette fille, qui devait avoir tant d'aventures en sa vie, y préludait ainsi dans son imagination.

— Si Marie et le roi le veulent, pensait-elle, nous nous enfuirons tous les quatre, au lieu d'aller à Brouage; nous nous marierons dans quelque chapelle, et, quand on nous retrouvera, la reine et le cardinal seront bien forcés de nous laisser unis. C'est moi qui aurai fait cela.

Il lui fallut redescendre ici-bas. Au milieu de ces chimères, la voix de madame de Venelle, qui l'appelait sévèrement, la ramena à la réalité. Marianne accourut tout essoufflée.

— Ma sœur ! ma sœur ! lui dit-elle, n'allez pas plus loin, je vous en prie ! Le roi, mon oncle, madame de Soissons, vous demandent. Ils sont en grande colère contre vous, et je ne sais ce qu'ils méditent, mais ce n'est pas bon assurément !

— Hélas ! quels beaux rêves ! murmura-t-elle. Ne se réaliseront-ils pas ?

M. de Courtenay, resté seul au milieu de cette galerie, suivit des yeux la belle apparition qui s'envolait. Hortense disparut, non sans retourner la tête plusieurs fois et sans lui adresser du regard des encouragements, des regrets et des adieux. Madame de Venelle et Marianne l'entraînaient ; elles lui parlaient toutes les deux à la fois, mais la belle fille ne les écoutait pas ; sa passion pour Courtenay avait fait plus de progrès en ces derniers instants que dans une année de repos. Lorsqu'elle l'eut perdu de vue, elle soupira fortement ; elle étouffait.

— Oui, oui, continua Marianne, qui ne cessait pas son babil, soupirez, soupirez, ma chère sœur, soupirez pour un ingrat qui vous sacrifie à Julia Milliani. Cela est digne, cela est grand !

— Que dites-vous ? s'écria Hortense, s'arrêtant tout court.

— Je dis ce que je répète depuis un quart d'heure, et que vous ne voulez pas entendre. Vous avez été refusée pour Julia Milliani ; c'est elle qu'il aime, c'est elle qui lui a révélé le secret qu'il a dit au roi, et qu'elle avait appris en écrivant les lettres du cardinal. Mon oncle est furieux ; elle s'est trouvée mal, il a fallu l'emporter quand vous avez emmené le prince, de sorte que toute la cour sait cela : on en rit ; les Mancini sont moquées par leur suivante, et cela pour ce mendiant, que vous ne devez jamais revoir si vous avez un peu de cœur.

Marianne aurait pu parler longtemps sans que sa sœur l'interrompît. La surprise, la colère, la honte, la douleur, la dominaient tour à tour. Elle s'appuya sur sa gouvernante, et malgré elle une larme vint à sa paupière.

— Ah ! dit-elle, c'est affreux !... moi qui l'aimais tant !...

— Mademoiselle, reprit madame de Venelle, il ne s'agit pas de pleurer maintenant, il ne s'agit pas de regretter des chimères impossibles ; votre dignité vous interdit les regrets, elle vous dicte votre conduite. Il ne vous reste qu'une façon de vous relever et de vous venger dignement, c'est d'obéir à Son Éminence en tout ce qu'elle vous ordonnera ; soyez persuadée que c'est pour votre bien.

Hortense n'entendit qu'un mot : la vengeance.

— Oh ! oui, murmura-t-elle, je me vengerai de ces insolents !

— Remettez-vous donc, mademoiselle ; réparez votre folie sans chercher à la défendre ; votre excuse est dans votre bon cœur, dans votre jeunesse ; on vous pardonnera si vous reconnaissez vos torts et si vous vous montrez digne de votre naissance.

— Eh bien ! je ne donnerai pas aux courtisans le plaisir de gloser sur moi, répliqua Hortense ; ils apprendront à me connaître. Allons, madame, je suis consolée, je ne ferai pas déshonneur à ma famille.

Hortense marcha la première, d'un pas ferme et la tête haute, traversa la foule, qui s'écarta devant elle, et parvint jusqu'au cabinet du roi, où il se trouvait avec la reine, Mazarin, la comtesse de Soissons, Marie et quelques dames privilégiées. L'évanouissement de Julia avait interrompu le jeu ; le cardinal avait immédiatement provoqué une espèce de conseil ; il comptait tirer parti de l'incident pour la réussite de ses projets. Dès qu'il aper-

çut sa nièce, il alla au-devant d'elle, et, loin de lui montrer un visage irrité, il la conduisit à Leurs Majestés, en l'encourageant par de douces paroles.

— Voici notre petite folle, madame, dit-il à la reine; elle est toute honteuse d'un premier mouvement de pitié et d'entraînement pour un indigne; elle espère qu'il n'en sera plus question, et elle est disposée, j'en suis sûr, à obéir à vos ordres, à ceux du roi, aux miens.

— Oui, mon oncle, répondit fermement Hortense, en retenant ses larmes à peine séchées.

— Elle a raison, dit Anne d'Autriche; nous ne voulons que son bien, et nous le prouverons. Ma belle petite, prenez un mari de ma main, un mari jeune, beau, amoureux à perdre la tête; un mari auquel vous apportez un duché que le roi vous donne, et tous les biens que votre excellent oncle vous donne aussi. Consentez à faire vos fiançailles à présent même; vous fermerez la bouche à vos envieux, vous écraserez de votre mépris ceux qui se sont joués de vous, et, à votre retour de Brouage, on célébrera une belle noce. Plus tard vous nous remercierez de votre bonheur.

A cette proposition, mademoiselle de Mancini devint pâle et s'appuya sur le bras d'un fauteuil; elle se sentait défaillir. Son hésitation avouait un amour dont elle avait honte, et pourtant cet amour chantait au fond de son cœur comme une tendre plainte; elle eût donné la moitié de sa vie pour voir Roger, pour l'entendre défendre sa cause. Le premier moment passé, le doute revenait, avec la crainte d'un engagement détesté. Il fallait répondre néanmoins, car, voyant qu'elle se taisait, la reine insista de nouveau.

— Nous attendons, mademoiselle, dit-elle.

— Madame.

— Pouvez-vous balancer encore, ma sœur? reprit madame de Soissons. Un pareil affront devant toute la cour! Ah! si j'étais Son Éminence, je vous donnerais le choix entre un couvent et M. de la Meilleraie. Nous sommes offensées en votre personne, et la vengeance est un devoir pour nous.

— Hortense ne nous fera pas un pareil chagrin, reprit le cardinal de sa voix la plus douce et la plus insinuante. Elle reconnaîtra les bienfaits de Leurs Majestés et mon amitié par une obéissance qui devient un devoir. Qu'on appelle M. de la Porte et le maréchal.

— Mon oncle! s'écria Hortense, en joignant les mains.

— Oui, mademoiselle, je vous comprends; vous aurez le temps de vous décider, de vous accoutumer à votre nouvel état; mais ce sera une chose conclue, et nous serons tranquilles sur votre avenir.

Le maréchal et son fils parurent à la porte du cabinet; le roi leur ordonna d'avancer. Le jeune homme était rouge de bonheur et de timidité; il n'osait lever les yeux, il tremblait; le cardinal sourit en regardant la reine, et tous les deux le rassurèrent par quelques mots encourageants.

— Monsieur de la Porte, dit Anne d'Autriche, mademoiselle de Mancini accepte votre recherche, et nous sommes heureux de l'accueillir. M. le cardinal vous accorde sa main; le roi crée pour vous deux le duché de Mazarin, réversible sur vos descendants de mâle en mâle. Vous pouvez en recevoir les compliments, et vous allez être fiancés à l'instant même.

M. de la Porte, dans l'élan de sa reconnaissance, se jeta aux genoux de la reine et baisa le bas de sa robe.

— Voilà un enfant bien heureux, madame, dit son père; il emploiera toute sa vie à mériter ce bonheur, à servir le roi et Votre Majesté, et à reconnaître par ses

procédés et sa conduite l'honneur que M. le cardinal et mademoiselle de Mancini daignent lui accorder.

— Je n'en doute pas, monsieur le maréchal ; c'est donc une affaire terminée.

Et retirant de son doigt un magnifique anneau, elle le donna à M. de la Porte, en lui ordonnant de le passer lui-même à celui d'Hortense, qui l'échangerait contre un des siens. Ce troc des anneaux se fit dans un grand silence. La jeune fille tremblait à faire pitié, et quelques larmes roulaient comme des perles sur ses joues d'albâtre. Elle ne leva pas les yeux, elle ne fit point de résistance ; mais lorsqu'elle sentit la main de son fiancé dans la sienne, elle pâlit davantage encore, ses lèvres se décolorèrent, et, se laissant tomber dans les bras de Marie, placée à côté d'elle :

— Ah ! j'en mourrai ! murmura la pauvre fille.

— C'est le jour des évanouissements, dit à l'oreille de Monsieur, madame de Soissons, que rien ne touchait.

— Nous en verrons probablement d'autres avant ce soir, répondit le prince : la veille des adieux ne se passe pas sans catastrophe.

On inonda Hortense d'eaux de senteur ; son fiancé restait loin d'elle et ne savait quelle contenance tenir. Elle ouvrit les yeux, l'aperçut, et les referma pour ne plus le voir. Marie lui parlait bas de leurs chagrins à toutes deux, et lui offrait sérieusement de se retirer ensemble aux Carmélites. Le roi, la reine, le ministre et le maréchal causaient, sans paraître s'occuper du petit groupe ; madame de Soissons et Monsieur continuaient leurs critiques à voix basse : le futur duc de Mazarin n'osait pas quitter le coin où il s'était réfugié, derrière un meuble.

Enfin Hortense, dont le tact était sûr malgré sa jeunesse, sentit que la situation devait avoir un terme. Elle

s'en alla devant Leurs Majestés, fit sa plus belle révérence, et demanda la permission de rentrer, car elle avait besoin de repos.

- Après une pareille séance, Anne d'Autriche lui accorda gracieusement cette faveur, en lui donnant sa belle main à baiser. Quant au roi, tout occupé de sa douleur et de ses propres sentiments, son œil triste suivit Marie de Mancini se retirant avec ses sœurs. Il ne tarda pas à la rejoindre, afin de passer avec elle la fin de cette journée. Ce fut en lui disant adieu, lorsqu'il semblait ne pouvoir s'arracher à sa tendresse, que la jeune fille prononça ces paroles :

— Ah! sire, vous m'aimez, vous êtes roi, et je pars !

Elles partirent en effet ces belles, objet de l'envie de toutes les femmes, et que les chagrins atteignaient déjà. Le lendemain matin, dès l'aube, tout était en mouvement au palais Mazarin pour ce voyage, et Dominique se multipliait afin d'en hâter les préparatifs. Il triomphait; Hortense, fiancée à un homme qu'elle détestait, se tournerait vers lui peut-être lorsqu'elle trouverait le dévouement que rien n'arrête. Julia, reconduite à son appartement depuis la veille, s'était traînée dix fois à la porte du cardinal sans pouvoir la franchir.

Des serviteurs affidés faisaient bonne garde, et les ordres étaient donnés pour qu'elle ne pût arriver jusqu'à lui. Sa colère en redoublait. Après une nuit de fièvre ardente, au milieu des exaspérations de toutes sortes, elle écrivit à Son Éminence une lettre pleine de menaces ; elle s'expliqua clairemnt sur ce qu'elle avait découvert dans le passé, et exigea une entrevue, sans quoi rien ne l'arrêterait plus et la reine connaîtrait tout.

— Cette fille est dangereuse, se dit le ministre ; maudit soit le jour où je l'ai appelée auprès de moi ! C'est

une pierre d'achoppement que j'ai placée sur ma route.

Il s'enveloppa d'une houppelande grise, rabattit son bonnet sur ses yeux, et, au lever du jour, il s'engagea seul dans les couloirs secrets de ce vaste édifice, dont il connaissait toutes les issues. Quelques minutes après, il frappait à la porte de mademoiselle Milliani. Il la trouva debout. Bien que rougis par la fièvre, ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire.

— Ah ! c'est vous, enfin ! lui dit-elle d'un air de triomphe et de menace.

— C'est moi, Julia. Vous êtes malade, et je suis venu vous voir.

— C'est bien de l'honneur que me fait Votre Éminence, continua-t-elle d'un ton ironique. Vous avez médité ma lettre, je suppose ?

— L'inquiétude et le désir d'avoir de vos nouvelles m'amènent seuls près de vous, Julia, n'en doutez pas.

— Quel que soit le motif qui vous dirige, c'est une heureuse circonstance. Je ne prendrai pas de détours, et je m'expliquerai franchement. Il est dur pour vous sans doute, monseigneur, d'entendre la vérité ; vous n'êtes point accoutumé à ce langage. J'ai désiré vous l'épargner, mais cela n'est plus possible ; on m'a placée dans une telle situation que je dois en sortir à tout prix.

— Je vous écoute, répondit le cardinal en tâchant de dominer son émotion.

— Monseigneur, je ne vous répéterai pas ce que vous savez aussi bien que moi. Mes droits à votre protection, sinon à votre tendresse, sont les plus sacrés de tous. J'ai accepté un rôle secondaire, j'ai laissé vos nièces jouir des honneurs qui m'appartenaient, j'ai dévoré mes haines et mes jalousies; mais, lorsque vous allez jusqu'au mépris, jusqu'à l'outrage, lorsque le bonheur de toute

ma vie est en jeu, je ne puis me taire : si je veux bien accepter encore une paix, violée indignement, je dicterai mes conditions.

— Voyons donc vos conditions, mademoiselle, reprit le cardinal, affectant une joyeuse humeur.

— Monseigneur, je veux me marier immédiatement.

— Très-bien.

— Je veux épouser le prince de Courtenay, que j'aime, et dont j'étais aimée avant que mademoiselle Hortense...

— Passons! Après?

— Je veux que mon mari jouisse des mêmes avantages que vous lui destiniez en lui *offrant* mademoiselle de Mancini. Vous ne pouvez faire plus pour votre nièce que pour...

— Nous aviserons, interrompit vivement le cardinal.

— Nous aviserons sur-le-champ, s'il vous plaît, monseigneur. Je vous connais ; si vous sortez d'ici sans que tout soit réglé entre nous, avant une heure vous aurez trouvé quelque rubrique qui brisera mes espérances. Je n'en ai qu'une, moi, vous la connaissez ; l'effet en est sûr, et j'en userai si vous m'y forcez, n'en doutez pas.

— Ce que vous me demandez est impossible.

— Impossible pour moi, et possible pour une autre, monseigneur!

— Quel titre offrirai-je au roi pour obtenir de lui une faveur si grande? Quels liens officiels y a-t-il entre nous pour que je puisse lui dire : « Sire, reconnaissez un prince de votre sang, et je lui donnerai pour épouse une orpheline sans biens, sans illustration, simplement parce qu'elle a été élevée dans ma maison et que je l'aime. »

— Quel titre vous présenterez au roi, monseigneur? quels liens existent entre nous? Vous lui direz que Julia Milliani est d'une race digne de s'allier à la sienne, tout aussi bien que Laura Martinozzi, devenue sa cousine; vous lui direz que Julia Milliani a une tête de fer et un cœur d'or, qu'elle portera la couronne fermée aussi noblement que les plus grandes dames, et que, si son mari occupe la renommée par sa gloire et par son mérite, elle saura l'occuper aussi par sa conduite et par ses vertus.

Mazarin cherchait une échappatoire, une voie détournée, pour éluder la question et pour gagner du temps. On ne pouvait rien attendre en ce moment de cet esprit exalté; des promesses formelles la trouveraient indomptable, si l'effet ne les suivait immédiatement. Il eût volontiers consenti au mariage pour se débarrasser de Julia et la placer dans un rang qui le mît à l'abri de ses réclamations. Si elle se fût contentée d'une dot, d'un régiment pour son mari, ou d'un gouvernement de petite ville dans quelque province éloignée, il eût accepté avec empressement; mais un prince du sang! cela n'avait aucune raison d'être; et avec quoi d'ailleurs soutiendrait-il son rang? Il en fit l'observation à Julia, espérant la détourner ainsi.

— Et vous, monseigneur, et vos millions? et l'apanage?

— Ah! faut-il un apanage aussi? reprit-il au comble de la surprise.

Ces chimères le confondaient par leur hardiesse. Il essaya autrement.

— Écoutez, Julia, poursuivit-il, vous allez suivre mes nièces à Brouage; à votre retour nous arrangerons tout cela. Pour le mariage du roi, bien des faveurs s'accorderont, et il ne sera pas impossible...

— A d'autres, monseigneur! interrompit-elle avec

hauteur. Je ne suivrai plus personne désormais ; je serai princesse de Courtenay ou Julia Milliani, mais libre, mais indépendante ; je ne quitterai la cour qu'avec mon époux, s'il en éprouvait le désir, ou si le service du roi l'appelait ailleurs ; autrement non.

— Et si je ne le veux pas ?

— Vous le voudrez ; il vous faut le vouloir.

Mazarin se mordit les lèvres de colère ; il avait bonne envie de faire jeter cette orgueilleuse hors de son palais.

Une idée lui arriva tout à coup :

— Je comprends, continua-t-il de l'air le plus tranquille, tel est votre désir ; et celui de M. de Courtenay ? L'avez-vous consulté ? Etes-vous bien sûre de lui ?

Ce fut au tour de Julia de se troubler. Néanmoins elle se remit bien vite.

— M. de Courtenay m'aime, je le sais ; il est ambitieux, il n'aspire qu'à relever sa maison, à conquérir de la gloire ; il en acceptera toutes les occasions.

— Soit ; pourtant, envoyez-le querir ; je consens à lui pardonner sa conduite, puisque je suis forcé de vous pardonner la vôtre. S'il vous donne son nom, je ferai de mon côté ce qui dépendra de moi pour placer ce nom le plus haut possible. Jusqu'à ce que je sache positivement ses projets, je ne puis ennuyer le roi d'une éventualité qui ne se réalisera peut-être point.

Pendant que le cardinal parlait, mademoiselle Milliani le regardait fixement ; elle semblait chercher sa pensée jusque dans le fond de son âme.

— Ne me trompez-vous pas, monseigneur ? dit-elle.

— Que le prince vienne chez moi, avec vous, lorsque mes nièces seront parties, et malgré les embarras de mon propre départ, de celui de la cour, je vous promets de

vous entendre tous les deux et de me conformer à ce que vous désirerez *de possible.*

— Et vous comptez que le prince ne voudra pas de moi, n'est-ce pas? Parce qu'il a refusé mademoiselle Hortense, vous le supposez décidé à me refuser de même. Nous verrons! Souvenez-vous seulement de vos paroles. Peut-être n'envisageons-nous pas le *possible* du même point de vue.

Malgré son intelligence incontestable, Julia était loin de la finesse de Mazarin; il avait une expérience de la vie plus certaine, et la passion ne l'aveuglait pas. La belle fille croyait à son désir; mais le ministre avait assez bien jugé M. de Courtenay pour être sûr qu'il n'accepterait pas d'une inconnue ce qu'il avait repoussé si loin, et qu'une alliance avec lui, n'importe à quel degré, ne pouvait lui convenir. Sa politique d'ailleurs était toute dans la force d'inertie. Il ne résistait guère en face, il ne cédait pas, il attendait. Huit fois sur neuf le temps lui donnait raison.

En cette circonstance, heureux d'avoir muselé pour quelques instants cette lionne, il retourna dans son cabinet, presque tranquille. Le danger immédiat était écarté, il trouverait un moyen plus tard pour le reste.

Mesdemoiselles de Mancini montèrent en carrosse fort tristement. Aucun étranger ne fut admis à leur faire la cour. M. de la Porte seul eut la permission de baiser la main d'Hortense; elle n'en pleura que davantage.

Lorsque le ministre eut vu la lourde machine tourner le coin de l'hôtel, il respira fortement.

— Maintenant, pensa-t-il, la France est sauvée, et moi aussi, je suis sauvé.

Il ne s'occupa plus que des affaires de l'État; il en avait beaucoup à régler avant de quitter cette bonne ville

de Paris. Le cardinal se souvenait de la Fronde. Pendant qu'il donnait des ordres, on lui apporta un billet, qu'il n'ouvrit pas sur-le-champ.

Il le tourna longtemps dans ses doigts sans le regarder, tout en parlant d'autre chose; pourtant, en reconnaissant l'écriture de Julia, il se hâta d'en rompre le sceau.

Le billet ne contenait que ceci :

« Monseigneur, le prince de Courtenay a quitté Paris
» hier au soir, accompagné de son gouverneur et de son
» laquais. Il a emporté tout ce qu'il possède, et nul ne
» sait de quel côté il se dirige. Pour tenir votre pro-
» messe, il faut que vous le fassiez chercher et que vous
» le retrouviez... »

Mazarin sourit dans sa barbe, il n'en espérait pas tant. Roger avait disparu, tant mieux! on le chercherait, s'il le fallait absolument. Quant à le trouver, l'obligation n'était pas la même. Il se déferait donc ainsi d'un embarras. Il partait le même soir avec le roi et la cour, mademoiselle Milliani ne le suivrait pas sans doute, Roger de Courtenay l'occupait davantage. Elle resterait pour quêter de ses nouvelles, et, pendant ce temps, il arriverait peut-être autre chose.

Après le conseil et le travail qui s'ensuivit, auxquels le roi assista, contre sa coutume, le cardinal rentra dans son cabinet. Dominique y rangeait des papiers, et Julia, presque sans forces, s'affaissait dans un fauteuil. Ils attendaient et ne se regardaient même pas. Mazarin renvoya le chanteur d'un geste.

— Je n'ai pas fini mon travail, monseigneur, dit-il avec son insolence habituelle, insolence qu'il cachait en public et qu'il affectait doublement en particulier, surtout lorsque Julia était présente.

— Tu le finiras plus tard ou ailleurs, répliqua Mazarin.

— Ce n'est point la peine de me renvoyer pour causer avec mademoiselle Milliani du départ de M. de Courtenay. Je le savais avant elle et avant vous, car j'en ai été témoin.

— Ah ! Dominique, tu me diras alors où il est allé ! s'écria la jeune fille en se levant comme galvanisée.

Dominique la regarda quelques instants d'un air moqueur.

— Je vous demande pardon, mademoiselle, mais je ne vous le dirai pas.

— Pourquoi ? demanda le ministre, que ce refus arrangeait fort et qui tremblait de le voir révoquer.

— Parce que mes intérêts et les vôtres, monseigneur, exigent que ce beau prétendant nous débarrasse de sa personne. Il a pris le bon parti, et je ne le contrarierai point.

— Oh ! je le rappellerai malgré vous ! s'écria Julia.

— Je ne le crois pas, et toute la puissance du premier ministre y échouerait.

Mademoiselle Milliani jeta un regard de défi à cet ennemi infatigable qu'elle rencontrait sans cesse sur sa route, et, s'adressant au cardinal :

— Monseigneur, lui dit-elle, je ne suivrai pas la cour, et d'aujourd'hui, vous le savez, je suis émancipée. C'est à moi de faire ma destinée, puisque Votre Éminence me refuse son secours. Vous avez appris à me connaître maintenant ; je ne suis pas dans les conditions ordinaires, et me voilà devenue une héroïne, puisqu'on m'y force. Je reviendrai réclamer l'exécution de vos promesses lorsque j'aurai éclairci ce qui me semble obscur dans les derniers événements. Souvenez-vous surtout que je n'oublierai rien. Adieu.

Elle sortit aussi fière, aussi hautaine que si elle n'eût pas bravé le premier personnage du royaume.

— Monseigneur, reprit Dominique en continuant le classement de ses papiers, ne vous occupez pas d'elle; c'est un petit cœur, un pauvre esprit, qui vous menacera sans cesse et qui n'agira jamais.

— Je crois que tu ne la connais pas, bravo mio ; dans un moment de passion et de colère, Julia est capable de tout.

— C'est ce que l'avenir nous apprendra, monseigneur ; patience !

Le roi, la reine et le ministre partirent le même soir pour les frontières d'Espagne, où Louis XIV allait épouser sa cousine germaine. Dominique suivit son maître, et surtout la comtesse de Soissons.

Pendant ce temps, mesdemoiselles de Mancini arrivèrent à Brouage sous la conduite de madame de Venelle. Le voyage ne fut qu'une lamentation. Marie et Hortense pleuraient, l'une parce qu'elle n'était pas mariée, l'autre parce qu'elle l'était. Marianne seule jouait et chantait. Ses treize ans la mettaient en dehors des aventures et des intrigues. La reine cependant et le grave ministre s'étaient amusés d'elle l'année précédente. Après un mariage avec sa poupée, on lui persuada qu'elle serait mère, et l'on continua la plaisanterie pendant plusieurs mois. Ses sœurs lui faisaient diminuer ses habits sans qu'elle s'en aperçut, ce qui la convainquit tout à fait. Elle en pleura beaucoup, disant qu'elle mettrait au monde l'antéchrist ou quelque diable. Un matin, elle se réveilla ayant auprès d'elle une belle petite fille qui criait. On lui dit qu'elle était accouchée pendant son sommeil. Le roi et la reine furent parrain et marraine. Marianne s'attacha à son poupon, et plus tard, lorsqu'elle fut duchesse, elle maria cette enfant à un beau gentilhomme de province. Ce jeu fit le bonheur de l'orpheline. Ce n'en est pas

moins une des singularités de ce temps, qui en avait tant d'autres, incomprises aujourd'hui.

Marie et Hortense se disputaient sans cesse ; la pauvre madame de Venelle avait là une triste condition, malgré l'envie qu'elle inspirait. Lorsqu'elle parvenait à les raccommoder, les deux sœurs se réunissaient contre elle et lui jouaient tous les méchants tours que leur inspiraient leur oisiveté et leur malice. Madame de Mazarin en convient elle-même dans ses Mémoires, et les lettres du cardinal sont pleines de remontrances à cet égard. Il grondait sévèrement ses nièces, qui ne s'en souciaient guère et n'en faisaient qu'à leur volonté. Philippe de Mancini obéissait encore moins, si c'est possible, et ils s'encourageaient mutuellement à la révolte.

Les belles exilées faisaient de longues promenades pour se désennuyer, et n'y réussissaient guère. Marie écrivait au roi, qui lui répondait de moins en moins. Hortense pensait à Roger de Courtenay et recevait des billets amoureux de M. de la Porte; elle ne se donnait même pas la peine de les lire et ne lui accordait pas une ligne. Quand elles étaient d'accord, c'était entre elles un concert mélancolique qui finissait toujours par des larmes.

— Ah ! ma sœur, il m'oublie ! il ne m'aime plus ! disait Marie.

— Hélas ! il ne m'a jamais aimée, reprenait Hortense, et il me faudra épouser ce M. de la Porte qui m'aime trop.

— Je me mettrai dans un couvent !

— Je m'en irai en Italie supplier le pape de casser mes fiançailles.

— Ah ! si j'avais été reine, je vous aurais fait princesse, ma sœur, et M. de Courtenay vous aurait acceptée de ma main.

C'était chaque jour les mêmes litanies.

Un matin, elles étaient sorties par extraordinaire sans leur gouvernante, un peu malade. Marianne les avait conduites dans un joli vallon, où elle venait quelquefois boire du lait à une ferme. Elles laissèrent la petite fille à ses amusements et se promenèrent sous de grands arbres, qui formaient une avenue et qui conduisaient à une petite maison fort propre et fort bien située.

— Mignonne, dit Hortense, voyez donc ce logis entouré de fleurs. Il me plaît, j'aimerais à l'habiter avec *lui*; on doit être plus contente de cette médiocrité que des honneurs payés trop chers. Ne vous semble-t-il pas ?

Marie était trop ambitieuse pour partager cette opinion; elle admira le paysage, mais la médiocrité ne lui plaisait guère.

— Qui demeure là ? demanda-t-elle à une paysanne qui passait.

— Une dame étrangère; elle ne reçoit personne et elle sort du matin au soir : on dit qu'elle est sorcière bien sûre; elle ne parle qu'à sa servante, et sa servante ne demande que ce dont elle a besoin.

— Y a-t-il longtemps qu'elle habite le pays ?

— A peu près en même temps que vous, mademoiselle; elle a loué cette petite maison à une vieille dame du Brouage, et l'on ne sait ni d'où elle vient ni qui elle est.

— C'est bizarre, reprit Hortense.

— Allons près de cette maison, nous en verrons peut-être la maîtresse; si nous la rencontrons par hasard, nous pouvons faire connaissance : elle est peut-être aimable, elle nous désennuiera.

— Allons !

La paysanne hocha la tête.

— Vous n'entrerez point, mes belles demoiselles, on ne vous ouvrira seulement pas.

— C'est ce que nous verrons.

Elles gravirent la petite colline suivies du laquais. A mesure qu'elles approchaient de l'habitation, elles la trouvaient plus jolie. Tout était fermé, on n'apercevait pas un être vivant aux alentours; malgré la beauté du paysage, il prenait de cette solitude un air de tristesse qui gagna promptement les visiteuses.

— Ah! dit Marie, en croisant sa mante, il fait froid ici.

Hortense ordonna au laquais de les précéder et de frapper à la porte. Il obéit. Le coup de marteau retentit dans tout le logis, qui semblait vide, et rien ne répondit.

— Cette maison est déserte, mademoiselle, dit le laquais.

— Frappez encore, et plus fort, nous savons qu'elle est habitée.

Le laquais n'obtint pas plus de succès cette fois que l'autre.

— Je les forcerai bien à se montrer, continua Hortense; je m'en vais cueillir des fleurs de leur parterre, ils s'y opposeront peut-être et sortiront pour nous chasser.

Les deux sœurs et leur valet se mirent à l'œuvre; ils coupèrent roses et œillets, firent un dégât épouvantable. Personne ne les dérangea; ils saccagèrent le jardin et n'y laissèrent que ce qu'ils ne purent pas emporter, s'excitant mutuellement par le mépris qu'on semblait faire de leur vengeance. Ils s'en allèrent comme ils étaient venus.

— Si Dominique était ici, dit Marie, avant vingt-quatre heures nous saurions qui sont ces muets. Je ne l'ai jamais tant regretté qu'aujourd'hui.

— Quant à moi, je ne le regrette point. Dominique

me fait peur, il est méchant. Je préfère ne point connaître ces gens-ci et qu'il soit resté avec mon oncle.

— Hortense, c'est un homme précieux; si j'avais été reine, je l'aurais pris au cardinal.

— Grand bien vous fasse.

Il était l'heure de rentrer, il fallut cesser les recherches. Elles se promirent de revenir le lendemain et n'y manquèrent pas. On recommença la tentative; on fit plus : on appela la servante, que les voisins assurèrent n'être pas sortie ; on nomma mesdemoiselles de Mancini, espérant que ce nom ferait tomber les murailles comme les trompettes de Jéricho ; rien ne bougea.

— Ma sœur, dit Hortense, on se moque de nous. Si nous faisions venir le gouverneur de Brouage et que nous réclamions son autorité. Qui se cache-là ? ce sont des ennemis du roi peut-être, quelques huguenots, quelques frondeurs, qui sait? des voleurs ou des assassins. Cela fait trembler.

Elles rentrèrent à la ville, envoyèrent quérir le gouverneur, qui s'empressa d'obéir. Elles lui communiquèrent leur désir; il s'écria qu'elles avaient raison; que cette femme était suspecte et qu'il voulait l'interroger lui-même.

— Elle est arrivée en même temps que vous; elle se cache, elle court le pays. L'opinion la plus favorable qu'on puisse avoir, c'est qu'elle est chargée de vous espionner. J'y mettrai bon ordre.

— Son Éminence a tant d'ennemis ! ajouta Hortense d'un ton béat.

— Son Éminence n'a que des amis, mademoiselle, poursuivit madame de Venelle en manière de sentence.

Le gouverneur approuva de la tête, puis il sortit pour remplir la commission qu'il avait reçue. Il revint le même

soir, l'oreille basse, — « *honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.* »

— Mesdemoiselles, cette femme est certainement une sorcière. J'ai fait fouiller la maison; il n'y avait personne, pas de traces d'habitation, si ce n'est ceci. Qui donc l'avait prévenue ?

Et il leur tendit un papier ; Marie lut :

— « Il est inutile de me chercher davantage, je pars.
» Mes projets ne sont pas de ceux qu'on devine, et je ne
» suis pas de ceux que l'on surprend. Mesdemoiselles de
» Mancini me verront lorsqu'il en sera temps. Je ne cède
» pas à la force, et je ne m'incline pas devant la puissance. »

— Qu'est-ce que cela signifie ? se demanda Marie en repliant la lettre. Si elle venait de la part du roi !

— Si c'était Roger ! pensa Hortense.

— Son Éminence n'a pas confiance en moi, se dit madame de Venelle ; elle fait épier ses nièces, je m'en doutais.

Qui des trois avait raison ?

VII

UNE NOUVELLE INTRIGUE

La bonne madame de Venelle, malgré les soucis que lui donnait sa place, ne craignait rien tant que de la perdre. Elle redoubla donc d'attention et de surveillance, d'après les soupçons qu'elle avait conçus, à ce point de se relever la nuit pour voir ce qui se passait chez ses élèves. Madame de Mazarin nous apprend que, une fois entre autres, elle entra dans la chambre de Marie, qui dormait presque toujours la bouche ouverte; elle allait tâtonnant sans lumière afin d'être bien sûre que la jeune

fille n'avait point quitté son lit ; elle lui mit son doigt si profondément dans la gorge que celle-ci, réveillée en sursaut et ne sachant ce qui arrivait, la mordit jusqu'au sang. Elles poussèrent des cris épouvantables ; en un clin d'œil toute la maison fut sur pied, bientôt la vérité fut découverte et les promenades nocturnes de la gouvernante interrompues. Mesdemoiselles de Mancini, même Marianne, par esprit d'imitation, s'habituèrent à fermer leur porte au verrou.

L'obsession de madame de Venelle donnait aux plus âgées de ses pupilles un besoin de s'y soustraire qui pouvait devenir dangereux. Elles la laissaient seule au logis, et se promenaient sous les charmilles, où elles faisaient des conversations infinies. En dépit des apparences, Marie croyait à l'amour du roi et conservait de l'espoir. Elle s'attendait à le voir arriver chaque jour, si bien que, ayant aperçu dans le jardin un gentilhomme de la maison qui avait un peu sa tournure, elle courut à lui les bras ouverts, en s'écriant :

— Ah! mon pauvre sire ! vous voilà donc enfin.

Le gentilhomme se retourna tout étonné et mademoiselle de Mancini s'enfuit en pleurant.

Elle contait ses chagrins à Hortense, qui lui contait les siens ; elles s'excitaient à qui mieux mieux. Marie, si aveugle dans sa tendresse pour Louis XIV, était au contraire très-lucide dans les affaires de sa sœur. Elle lui répétait sans cesse que M. de Courtenay ne reviendrait plus, et que, si elle ne voulait pas épouser M. de la Porte, auquel elle gardait rancune parce qu'il l'avait refusée, Hortense devait faire vite un autre choix et prendre les devants à Brouage même, où madame de Venelle, malgré ses précautions, n'était pas difficile à tromper.

— Vous n'aurez jamais le prince, ma sœur, et parmi ceux qui nous entourent, il en est quelques-uns qui méritent qu'on les regarde. Vous ne pouvez rester sans amour et sans galants. J'en sais un digne de vous en tous points : on en fera un plus beau duc de Mazarin que cet écervelé de la Meilleraie; il est de meilleure maison, il a plus d'esprit, il est mieux fait, plus honnête homme en tout ; il vous aime à en perdre la tête. Vous l'avez remarqué, j'en suis sûre : c'est le chevalier de Caranti, le même que j'ai pris pour le roi, il y a huit jours. Une pareille méprise de ma part vous apprend tout ce qu'il peut être.

Hortense ne l'interrompit point : toute jeune et toute légère qu'elle fût, Roger avait fait sur elle une impression trop vive et trop profonde pour qu'elle se décourageât et pour qu'elle songeât à le remplacer. Elle se laissa donc tourmenter par sa sœur, sans lui donner aucune satisfaction; mais celle-ci embrouilla si bien les affaires par son zèle maladroit, que madame de Venelle crut à quelque chose de sérieux, que le gentilhomme s'exalta au point d'en perdre la tête et de commettre de graves imprudences ; le cardinal en fut instruit.

Le mariage du roi n'était point célébré encore ; la petite Marianne, à l'insu de ses sœurs, écrivait à son oncle en vers et en prose, pour le conjurer de les y faire venir, Hortense et elle ; il n'était pas juste de les en priver à cause de Marie. Au fond, le cardinal aimait ses nièces, il jouissait de leurs triomphes, à la condition qu'elles n'entraveraient ni ses projets ni ses prévisions. L'entêtement de Marie dans ses chimères le contrariait vivement : depuis que l'alliance avec l'Espagne était connue, depuis qu'on ne craignait plus une rivalité au-dessus de toutes les attaques, plusieurs partis s'étaient présentés

pour elle; les plus importants étaient le duc de Lorraine et le connétable Colonna.

En toute autre occurrence on n'aurait pu hésiter entre eux. Malgré sa haute naissance, le connétable n'était point de maison souveraine, et M. de Lorraine régnait sur un État indépendant. Des filles de France avaient été duchesses de Lorraine. Le prince aimait passionnément Marie; avant l'amour du roi, le sien avait éclaté. Il se montrait de nouveau plus violent, plus décidé à triompher des obstacles; mais Nancy était trop près de Paris, Anne d'Autriche craignait des feux mal éteints; elle connaissait mademoiselle de Mancini et le pouvoir qu'elle avait sur son fils; elle pria le cardinal d'envoyer la belle en Italie et de ne pas souffrir qu'elle restât à portée de la cour de France. Mazarin lui-même ne se souciait pas de la conserver; il redoutait aussi cette volonté tenace et cette intelligence cultivée qui eussent pu dominer le roi et le réduire, lui, au rôle de comparse.

Par ces considérations, le mariage avec le connétable fut décidé, ainsi que le retour d'Hortense et de Marianne; l'histoire du gentilhomme italien hâta l'exécution de ces projets, et, au moment où on y pensait le moins, Dominique arriva à Brouage chargé de ces négociations et des ordres de son maître.

Ce fut un coup de foudre pour les dames ; Hortense surtout trembla dès qu'elle vit paraître le chanteur. Il l'aimait et la haïssait tout à la fois. Marie espéra quelque message secret de *son pauvre sire*. Dominique mangeait volontiers à deux râteliers. Madame de Venelle seule n'eut aucune crainte, aucune espérance : elle avait fait son devoir, le cardinal était instruit de tout; que lui importait le reste ?

Dominique commença d'abord par apprendre les nou-

velles aux belles recluses. Il parla des fêtes projetées, et fit venir l'eau à la bouche d'Hortense et de Marianne. Marie rongeait son cœur; elle eut peine à retenir ses larmes; si son oncle l'avait voulu, ces fêtes eussent été pour elle!

— Quant à la cour, elle est grosse et belle, continua le musicien d'un air innocent, toutes les dames et bien des seigneurs y brillent tour à tour. Quelques-uns sont à guerroyer ailleurs; monsieur le duc de Beaufort en a beaucoup emmenés avec lui à cette expédition contre les pirates, dont il a eu le commandement, bien dû à sa naissance et à sa valeur.

— Tais-toi, interrompit Hortense rouge de colère; M. de Beaufort n'est qu'un prince du sang bâtard et un rebelle. Il a combattu le roi à la tête de la canaille, et il est le petit-fils de mademoiselle d'Estrées, la maîtresse de Henri IV.

Elle accentua ce mot *maîtresse* de façon à y déverser le mépris le plus hautain. Madame de Venelle lui imposa silence; elle ne se tint pas pour battue, et reprit avec plus de colère encore qu'elle pouvait bien châtier un insolent valet.

— Et sait-on ce qu'est devenu le prince de Courtenay? dit Marianne en véritable enfant terrible.

— Il court le pays avec mademoiselle Julia Milliani, répliqua l'autre, trop heureux d'avoir une pareille réponse à faire.

Hortense s'imposa une violence terrible; Marie évita de la regarder, et, pour rompre cette conversation, elle demanda brusquement à Dominique le but de son voyage; les lettres qu'il leur avait remises de la part de leur oncle ne s'expliquaient pas à cet égard et annonçaient seulement qu'il était chargé de ses ordres.

— Je viens chercher mademoiselle Hortense et made-

moiselle Marianne de la part de Son Éminence, mademoiselle.

— Et moi?

— Vous, mademoiselle, vous voudrez bien prendre connaissance de ceci.

Il lui présenta quelques papiers, auxquels pendaient les grands sceaux de plusieurs chancelleries. Marie les prit d'une main tremblante et y porta un regard voilé par ses larmes. A peine eut-elle lu quelques lignes qu'elle les jeta loin d'elle.

— Cela ne sera pas! s'écria-t-elle; je ne quitterai pas la cour de France, je n'épouserai pas le connétable Colonna, je ne m'en irai point en exil, et l'on me tuera plutôt que de m'y décider. Le cardinal me connaît cependant. Va lui dire que je refuse et que je refuserai toujours.

Dominique s'inclina de cet air insolent, ironique, qui le faisait haïr de ses égaux et mépriser de ses supérieurs.

— Vous pourrez méditer votre réponse à loisir, mademoiselle, car vous avez encore plusieurs mois à passer à Brouage. Mesdemoiselles vos sœurs viendront au mariage du roi, et vous, mademoiselle, vous resterez ici avec madame de Venelle, puisque telle est votre volonté.

— Est-ce donc à dire que je dois choisir entre cette petite ville et l'alliance de M. le connétable?

— Oui, mademoiselle.

— Dominique, prends garde! tu te hasardes trop; mon oncle n'est pas éternel, il viendra un jour où tu payeras cher cette témérité.

— Vous n'avez pas lu ce que je vous ai remis, mademoiselle, autrement vous verriez que je ne suis qu'un pauvre instrument forcé d'obéir quand le maître commande.

Et, ramassant une des lettres qui couraient par la chambre, il lui montra la signature de Mazarin, la priant de s'assurer par elle-même de ce qu'il lui annonçait. Elle lut en frémissant et entra dans des transports de colère, s'écriant que le roi n'était point instruit, et que certainement il ne souffrirait pas qu'elle fût ainsi tyrannisée.

— D'ailleurs, ajouta-t-elle, je le saurai bientôt par moi-même. Puisque mes sœurs vont à Fontarabie, *rien* ne me retiendra ici, ni grilles, ni verrous, ni gardes; je braverai tout et je les rejoindrai, dussé-je mendier mon pain sur la route. Je vous en préviens d'avance, et, si je ne puis parvenir à m'échapper, je me laisserai mourir de faim. On sait ce que vaut ma parole; je la donne devant Dieu, devant ma conscience et sur mon salut éternel. Maintenant décidez ce qu'il vous plaira.

Elle se leva, et, prenant la main d'Hortense, elle l'entraîna jusqu'à leur appartement, où elles se renfermèrent.

— Elle le fera comme elle le dit, poursuivit madame de Venelle consternée. Quel parti prendre ?

— Envoyer un courrier à Son Éminence et la consulter de nouveau, répondit Dominique, et c'est ce que je vais faire sur-le-champ. Je l'avais prévu, du reste; mademoiselle Marie n'est pas de celles que l'on dirige de loin; on a déja bien de la peine à la diriger de près.

Les deux jeunes filles pendant ce temps-là se désolaient; elles enfantaient mille projets dont le plus raisonnable était de s'échapper toutes les deux, de se déguiser et de s'en aller retrouver la cour. Marie se jetterait aux pieds de Louis XIV et lui redemanderait son cœur qu'on voulait lui ravir. Une fois redevenue favorite, elle ferait chercher Roger, ou plutôt elle marierait sa sœur à quelque prince charmant, digne d'elle, et Hortense oublierait

l'ingrat qui lui préférait l'âme damnée de Sa Faquinance.

— Je suis sûre qu'ils ont médité tout cela ensemble et que la Julia n'agit que d'après ses avis. Oh! que je le hais, cet homme! le bon Dieu ne nous en délivrera-t-il pas? Sans lui je serais reine.

Telle était la reconnaissance et la tendresse de ces enfants élevés par leur oncle et qui lui devaient tout.

L'avenir de ces deux femmes était dans leurs projets, dans leurs conversations de Brouage. Le germe de leurs aventures et de leurs fautes date de là. Jusqu'au retour du courrier, elles ne sortirent pas de leurs chambres, on y apportait leurs repas. Madame de Venelle perdit son temps à les prêcher; Dominique ne fut pas plus heureux; elles le firent chasser; en s'en allant il dit à Marie, avec son audace ordinaire :

— Mademoiselle, vous aurez beau faire et beau dire, il faut que vous épousiez le connétable, et vous y viendrez. Le sort le veut, rien ne peut vous y soustraire.

— Cela n'est pas, cela ne sera pas, misérable faquin!

— Mademoiselle, feu M. de Mancini, qui s'y connaissait, à ce qu'il paraît, l'a prédit, et Son Éminence pourrait vous en montrer la preuve. Vous retournerez en Italie, vous suivrez une étoile errante, et vous payerez cher vos grandeurs.

— Et moi, Dominique? s'écria Hortense en courant après lui, car il s'était déjà mis à l'abri de la colère de Marie.

— Vous, mademoiselle, répliqua-t-il en continuant son chemin et sans retourner la tête, vous épouserez M. de Mazarin, c'est bien assez.

Cette prédiction, dont elles avaient entendu vaguement parler et à laquelle elles ne croyaient guère, prit dès lors à leurs yeux une importance qu'elle n'avait pas

eue. Elles ne s'occupèrent plus d'autre chose, et Dominique fut rappelé, interrogé, sollicité ; il se tut obstinément, prétendant qu'il n'en savait pas davantage.

— Trois personnes pourraient vous dire la vérité, mesdemoiselles, ajouta-t-il : M. le cardinal, madame la comtesse de Soissons et mademoiselle Julia, qui a étudié avec monsieur votre père. Madame de Soissons a des diables à ses gages ; priez-la de vous les faire connaître, vous n'aurez alors plus rien à désirer.

La réponse de Mazarin arriva promptement : il renonçait à faire venir ses plus jeunes nièces, puisque l'aînée refusait d'obéir ; il les punissait ainsi toutes les trois. Elles resteraient à Brouage jusqu'à nouvel ordre ; le gouverneur était responsable de leur sûreté : il devait exercer une surveillance active, ne les laisser approcher par qui que ce fût. La maison suspecte où avait résidé quelque temps le personnage mystérieux, envolé si vite, devrait être surtout gardée d'une manière occulte, afin de le surprendre s'il y reparaissait ; le cardinal avait des raisons pour se défier particulièrement de cet individu, homme ou femme, ce qui n'était pas encore bien positif. Dominique repartirait sur-le-champ, et si mesdemoiselles de Mancini refusaient de se soumettre, elles en seraient punies avec la dernière rigueur. Le temps de l'indulgence était passé.

Ces nouvelles portèrent le trouble dans la petite colonie, excepté chez Marianne, qui riait de tout et se consolait en courant après les papillons. Ce fut une désolation, même pour madame de Venelle, qui s'ennuyait à Brouage. Le chevalier Caranti, signalé comme suspect, était menacé de perdre sa place dans la maison du cardinal ; son amour pour Hortense n'était plus un secret, il ne le dissimulait pas ; celle-ci s'en amusait sans l'ac-

cueillir. Dominique rassura Son Éminence, tout en prévenant le chevalier qu'il recevrait bientôt une nouvelle destination. Les chimères que Marie lui avait présentées se dissipèrent ; il comprit qu'on l'avait trompé, qu'Hortense ne l'aimerait point, qu'elle le regardait comme un jouet : aussi se livra-t-il au désespoir, en songeant surtout que bientôt il ne la verrait plus.

Marie de Mancini n'avait point le même caractère que sa sœur. Ses passions comme ses impressions étaient plus vives et plus profondes. Elle savait haïr ; elle rêvait la vengeance et cherchait à l'exécuter. Hortense criait, pleurait, mais sa légèreté dissipait tout ; elle changeait facilement de sentiments et n'eût pu faire aucun mal, même à ceux qui lui en souhaitaient. Elle s'occupait de Roger, surtout parce qu'il ne s'occupait pas d'elle ; les obstacles l'irritaient, ils devenaient un appât pour cette âme ardente et pleine de contradictions.

Marie avait plus aimé la couronne qu'elle n'aimait le roi ; le pouvoir était le but de ses vœux, elle en avait entrevu les charmes et ne se consolait pas d'y renoncer. Elle ne croyait pas à l'inconstance de son amant, qu'elle supposait opprimé comme elle, et comptait reprendre son empire, même lorsque le mariage les aurait séparés. Elle avait beaucoup lu, elle savait l'histoire, et citait souvent l'exemple de Henri II continuant à aimer Diane de Poitiers, une vieille femme ! même après avoir épousé la jeune et belle Catherine de Médicis !

Caranti était bien fait, de bonne naissance, il avait des manières engageantes et chevaleresques ; il montrait un dévouement sans bornes à la confidente de sa passion. Elle roulait dans sa tête un projet hardi, elle avait besoin d'un complice ; après quelques hésitations, elle le choisit.

Un matin, ils se promenaient ensemble sous les charmilles, témoins muets des soupirs et des regrets de ces héritières si enviées ; elle avait écarté Hortense, en l'envoyant avec madame de Venelle et Marianne à une collation que donnait le gouverneur, et dont elle s'était dispensée sous prétexte d'un mal de tête.

— Monsieur, fit-elle, j'ai dessein de vous parler franchement et de vous demander un service; quelque chose me dit que vous n'êtes point ingrat et que vous me le rendrez.

— Ordonnez, mademoiselle, j'obéis.

— Vous devez bientôt quitter Brouage ; le cardinal ne vous laissera pas près de nous, grâces aux niaiseries de madame de Venelle, qui n'a d'autre talent que de tout embrouiller.

— Hélas ! mademoiselle, je le sais.

— Voulez-vous, pour moi, abréger votre séjour dans cette citadelle et partir dès demain?

— Ah ! mademoiselle, vous me demandez plus que ma vie.

— Je vous demande un sacrifice de quelques jours, afin qu'il en résulte un grand bien pour tous, pour vous le premier. C'est votre meilleure, votre seule chance. Acceptez-la, croyez-moi.

— Dites, mademoiselle, que faut-il faire? répliqua-t-il avec un grand soupir.

— Il faut être brave, adroit ; il faut tromper les trompeurs et risquer... la prison, peut-être, pour obtenir Hortense et pour nous tirer d'ici.

— C'est encore trop peu, un si beau prix mérite plus que la vie.

— Vous partez demain, après avoir salué le gouverneur et notre duègne ; vous annoncez le projet de retour-

ner en Italie, où vous ferez plus facilement fortune qu'en France, maintenant que Son Éminence vous a retiré ses bontés. On trouvera cela très-opportun, et l'on vous louera de cette résolution.

— Ensuite ?

— Vous serez porteur de deux lettres, l'une pour mon frère Philippe, enfermé à Brissac comme nous à Brouage, parce qu'il ne cède pas plus que nous aux caprices sans nombre de Son Éminence. Vous parviendrez jusqu'à lui, vous organiserez ensemble un plan d'évasion, et, lorsqu'il sera délivré, vous vous dirigerez vers Saint-Jean-de-Luz. Il vous sera facile d'approcher du roi, il ne se cache point ; vous le joindrez soit à la promenade, soit à l'église, et vous lui remettrez ce paquet, en ayant soin de placer l'écriture au-dessus, pour qu'il la reconnaisse. Si vous êtes habile, nous sommes tous sauvés : si vous êtes maladroit, Dieu sait ce qu'il adviendra de vous. Votre sort et le nôtre sont entre vos mains.

— Ah ! mademoiselle, que me dites-vous là !

— La vérité. Je suis pour les partis pris et je hais les demi-mesures. Personne ne soupçonne ce que je vous confie ; on ne réussit à rien lorsqu'on ne peut garder son secret. Je m'en rapporte à votre honneur, même si les difficultés vous effrayent, et je suis sûre que vous ne m'en voudrez pas. Acceptez-vous ?

— J'accepte.

— Je compte sur vous ; voici les lettres. Nous ne nous reverrons plus ici probablement. Parlez dès ce soir à nos geôliers, et faites diligence. Vous pouvez tout espérer de ma sœur après une semblable preuve de dévouement. Quant à moi, attendez l'effet de ma reconnaissance.

Ils se séparèrent, et, le même soir, Caranti demanda

son congé, qu'on ne lui refusa point. Madame de Venelle y trouva le sujet d'une mercuriale.

— Voyez, mesdemoiselles, comme l'on peut compter sur les hommes ! en voilà un dont l'amour aurait mis le feu aux poudres de la citadelle et qui s'enfuit pour courir après la fortune. Que ceci vous serve de leçon et vous montre combien il faut se défier des belles paroles ; ce sont des tromperies et des chansons.

Hortense se sentit piquée, elle croyait à plus de constance, et puis c'était une occupation que de tourmenter ce pauvre homme. A la campagne on s'arrange de peu.

Il partit très-malheureux, le cœur plein d'espoir néanmoins. Les promesses de Marie lui montraient un ciel ouvert. L'amour d'Hortense, la protection du roi, la fortune, c'était tout à la fois. Les amoureux et les ambitieux se repaissent longtemps de fumées, ils en vivent, et lorsqu'elles se dissipent, il ne leur reste plus rien à mettre à la place.

Rien ne les dérangea de sa mission pendant les deux premiers jours. Il voyagea seul avec son laquais, ne s'arrêtant que dans des auberges isolées, où il ne devait rencontrer personne ni attirer l'attention. Sa mise plus que simple lui donnait l'apparence d'un gentilhomme campagnard allant à ses affaires. A sa troisième couchée, il arriva dans un petit village fort pauvre, et fut obligé de se contenter d'une hôtellerie fréquentée par des rouliers et des gens de bas étage ; elle ressemblait à un coupe-gorge, et son valet lui en fit l'observation.

En entrant dans l'unique salle, où se trouvaient déjà plusieurs buveurs, il aperçut à un coin de la cheminée un homme fort proprement vêtu, le chapeau rabattu sur les yeux ; il se cachait certainement, tournait le dos et ne parlait point. En face, à l'autre bout de la pièce, tout à

fait dans l'ombre, il devina deux plumets, les coudes appuyés sur la table, enveloppés de leurs manteaux et causant bas. Ces convives le frappèrent par le contraste qu'ils offraient avec les autres. Il s'en alla se mettre au milieu, de façon à tout voir, à tout entendre, et prit les mêmes précautions qu'eux pour déguiser son visage et sa tournure.

L'hôte lui apporta une sorte de brouet qu'il décora du nom de soupe, une bouteille de vin passable, un peu de viande, puis il le laissa libre de se livrer à ses pensées et à ses observations.

Le voyageur solitaire ne mangeait pas et ne faisait aucun mouvement. Lorsque Caranti eut terminé son repas et que l'hôte s'approcha pour enlever la table, le silencieux le tira par sa manche et lui adressa une question à voix si basse qu'on ne l'entendît pas.

— Ma foi ! monsieur, dit l'aubergiste, si vous voulez que je vous réponde, parlez plus haut, je suis un peu sourd.

Le voyageur murmura quelques mots; il demandait le chemin de Brouage, s'il était bien dans la bonne route, et quand il y arriverait.

Ce mot de Brouage interrompit la conversation des deux amis et fit lever la tête à l'Italien ; cet homme mystérieux devait se rattacher à mademoiselle de Mancini, et il avait intérêt à le connaître. Il avait remarqué également l'attention et le silence des causeurs.

— Observons, se dit-il, et, à présent que je suis prévenu, ils auront bien de la chance s'ils m'échappent.

L'hôtelier donna les renseignements demandés, en ajoutant qu'il ne fallait pas s'aventurer de nuit dans les chemins, mal fréquentée et dangereux, et qu'il engageait son hôte à rester chez lui jusqu'au jour; il serait au

moins sûr de n'éprouver aucun retardement. Lorsqu'il eut fini de parler, les deux curieux reprirent leur conversation, qui devint plus animée. Le chevalier cherchait le moyen de lier connaissance avec ces gens qui lui semblaient suspects, et pour commencer il approcha sa chaise du faiseur de questions. Celui-ci n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Il se décida donc à entamer le discours, en lui parlant de la route de Brouage, qu'il venait de faire, et en lui offrant ses services pour les renseignements dont il pourrait avoir besoin.

— Vous arrivez de Brouage, monsieur ! s'écria-t-il, avec une émotion qu'il ne put maîtriser. Alors vous pourrez me dire...

Il s'arrêta tout court. Caranti n'eut garde de le remettre en son chemin.

— Vous pourrez me dire... si les toiles se sont bien vendues au dernier marché.

Il y avait un secret sous roche, le chevalier n'en douta pas; son attention fut éveillée d'un autre côté par les plumets; ils se placèrent derrière la cheminée, toujours dans l'ombre, mais à portée de ne rien perdre.

— Monsieur, répondit-il, je ne m'occupe pas des toiles, bien que je sois marchand; ce n'est pas ma partie, je vends des chevaux et des armes, tout à votre service.

— Merci, je n'en use pas, répliqua le marchand de toiles avec embarras.

— Et vous, mes jeunes messieurs, reprit-il en se tournant vers les autres, vous m'avez l'air d'humeur à faire votre partie dans une joûte ou dans une bataille. Voulez-vous des armures de Milan, des pistolets, des sabres de bonne trempe ? Je suis du pays.

— Est-ce un défi ? demanda le plus grand des jeunes gens avec effronterie.

— Ce sera ce que vous voudrez, monsieur ; cependant, si j'en crois mes prévisions, nous avons mieux à faire que de nous battre entre nous.

— Quoi donc ?

— Approchez-vous de moi, comme si vous vouliez vous chauffer ; je vous dirai ce qu'il est important que vous sachiez.

Les gentilshommes se consultèrent un instant.

— Va donc, toi ! dit celui qui paraissait le maître ; c'est moins dangereux.

Le plus petit des manteaux s'avança en s'enveloppant davantage ; il s'accroupit auprès du feu ; on ne distinguait aucune forme et l'on ne voyait pas le bout de son nez.

— J'écoute, dit-il.

Le taciturne avança la tête.

— Vous allez à Brouage, dit Caranti.

Personne ne répondit.

— Vous vous défiez de moi, et c'est mal ; je vais vous le prouver. D'abord, prenez garde ici, ne vous endormez pas, ne sortez pas de cette salle, visitez bien vos armes et tenez-vous prêts : les gens de ce logis ont de mauvaises intentions.

— Ah bah ! répliqua celui des deux plumets qui ne se montrait pas, nous sommes quatre, et nous n'avons pas l'air de porter sur nous de grosses sommes.

Les deux autres restèrent muets.

— Je suis un homme pacifique, reprit Caranti, je préfère me mettre en garde d'avance que de me défendre après. Je veillerai donc. Vous êtes libres de mépriser mes avis, je les suivrai pour vous et pour moi. Quant à Brouage...

Il s'arrêta.

— Eh bien ! Brouage ? reprit après un instant l'impatient garçon.

— Eh bien ! Brouage n'est plus reconnaissable depuis que les nièces de Son Éminence y sont exilées. Le gouneur veut tout voir et tout savoir ; on n'y reçoit plus un étranger sans qu'il prouve son honnêteté et son indifférence pour ces belles. Elles sont gardées comme les trésors enchantés des contes de fées, et, ma foi ! si vous n'êtes pas bien en règle, ne vous y hasardez pas, il pourrait vous arriver malheur.

— Je n'ai pas affaire à Brouage, mais aux environs.

— Oh bien ! oui, les environs ! c'est encore pis. Sous prétexte qu'un esprit s'est caché dans une ferme, on n'admet plus que les naturels. C'est une tyrannie sans exemple ; chacun s'en plaint, et moi je déserte : il n'y a plus moyen de continuer son petit commerce avec de pareilles entraves, je reviendrai quand les Mancini n'y seront plus.

Même silence.

— Allons ! pensa le chevalier, je ne me trompais pas, ces compagnons en veulent à nos infantes. Si je pouvais seulement entrevoir un de leurs yeux, je saurais bientôt à quoi m'en tenir... Attendons.

Il prit la pincette et attisa le feu qui s'éteignait ; il fit du bruit, il chantonna entre ses dents, aucun ne bougea plus qu'une borne. Il commençait à s'impatienter, lorsque l'hôte s'avança vers lui d'un air obséquieux et lui demanda si, pour passer la soirée, il ne voulait pas boire une bouteille d'un certain vin de Gascogne, âgé de dix ans, dont il lui dirait des nouvelles. Le chevalier accepta, et s'adressant à ses voisins, il leur proposa d'être de la partie.

— Cela nous égayera un peu, messieurs, car nous

avons l'air aussi folâtres qu'un prêche de huguenots.

— Je ne boirai point le vin de cet homme, dit du fond de son balandras l'homme assis au coin de la cheminée ; il est peut-être empoisonné.

— Ou bien il renferme quelque drogue qui nous fera dormir vingt-quatre heures, et, pendant ce temps, on nous dépouillera, reprit le jeune plumet avec emphase. Vous nous avez communiqué vos soupçons, monsieur le trembleur.

— Faisons semblant, du moins ; d'ailleurs n'avons-nous pas soupé, vous et moi ? Nous sommes déjà sûrs de notre affaire, si elle doit être tentée. Je me risque.

On apporta le vin. Caranti demanda plusieurs verres, et les présenta à ses compagnons ; tous refusèrent.

— Je boirai donc seul ! A votre santé, messieurs, à la réussite de vos projets, à votre bon voyage !

On lui répondit par une inclinaison de tête, et ce fut tout.

— Aimable compagnie ! murmura-t-il entre ses dents.

Les autres buveurs faisaient rage ; ils chantaient, parlaient, criaient tous à la fois, c'était un sabbat à ne pas s'entendre. Ils ne s'occupaient guère des voyageurs, qui formaient avec eux un si étrange contraste. Tout à coup l'aubergiste parut effaré, faisant des gestes de détresse et recommandant le silence.

— Des soldats et un officier, dit-il.

On se tut comme par enchantement, et quelques-uns même tâchèrent de gagner la porte. De ce nombre étaient les deux plumets ; ils furent, comme les autres, obligés de revenir ; le bruit des mousquets frappant sur le pavé révéla la présence des soudards, et ils auraient semblé suspects en cherchant à leur échapper.

— Ah ! pensa Caranti, nous allons peut-être savoir quelque chose ; quant à moi, il s'agit de m'en bien tirer.

VIII

PLUSIEURS MESSAGES

Les soldats entrèrent avec l'assurance qu'ils avaient surtout en ce temps-là, où la force était tout. L'officier donna l'ordre de fermer la porte, y plaça une sentinelle, prit sur la table une lampe fumante qu'il promena autour de lui, et s'assit au milieu de la cheminée, dans laquelle l'hôtelier jeta une brassée de fagots qui illuminèrent toute la chambre. L'étranger solitaire s'était réfugié derrière un bahut; Caranti se tenait de son mieux à l'ombre, près de la huche; quant aux plumets, ils se cachaient au dernier rang des buveurs et ne paraissaient pas les moins inquiets de la bande. Il se faisait un grand silence.

— Oui-dà! dit l'officier, c'est ainsi que cela se passe. Nous semblons avoir dérangé bien des gens, et nous allons savoir qui nous avons ici.

L'hôte faisait une triste mine; il avait tellement l'apparence d'un coupable qu'on ne pouvait se dispenser de l'interroger. Il balbutia dès les premières réponses; l'officier le fit passer entre deux soldats et lui ordonna de se tenir tranquille jusqu'à ce qu'il pût s'occuper de lui. Son œil investigateur avait découvert le chevalier. Il l'appela, et celui-ci n'osa pas résister. Il commençait à craindre que son ambassade fût promptement terminée. Heureusement il avait cousu ses lettres dans la doublure de son pourpoint; à moins d'être prévenu, on n'irait pas les y chercher, et si on l'arrêtait, il trouverait peut-être bien un moment de solitude pour les détruire. Il se dé-

cida à ne point dissimuler son nom ni le motif apparent de son voyage.

— Ah ! vous étiez à Son Éminence et vous quittez son service ! reprit l'officier, qui s'appelait M. de Thémine, en caressant sa moustache : c'est bon à savoir. Vous allez en Italie ?

— Oui, monsieur.

— Et vous êtes seul ?

— Seul, avec mon laquais, que vous apercevez là-bas.

— Vous n'avez pas d'autres compagnons ?

— Aucun.

— Quel est donc cet homme enseveli dans son manteau, et quels sont ces jeunes muguets dont la plume voile si soigneusement le visage, les connaissez-vous ?

— Non, monsieur.

— Qu'on les fasse approcher.

Les soldats s'avancèrent pour exécuter cet ordre. L'habitant du bahut opposa une forte résistance et s'enveloppa davantage. Les deux jeunes gens mirent l'épée à la main, et déclarèrent qu'ils vendraient cher leur liberté ; un signe de M. de Thémine arrêta ses hommes.

— Bien ! bien ! dit-il avec beaucoup de calme ; voyons celui-ci d'abord, rien ne nous presse, nous avons le temps. Otez à ce quidam ce manteau et ce chapeau obstiné.

Le manteau et le chapeau tombèrent ; ils découvrirent un jeune gentilhomme, assez bien fait, fort honteux, très en colère, ce que son teint animé et son œil étincelant révélèrent lorsqu'il se vit pris ; il releva la tête.

— Ah ! monsieur de la Porte ! continua monsieur de Thémine avec le même calme. C'est donc vous ! Et pourquoi vous cacher ? je suis très-heureux de vous voir. Vous ne conspirez pas, je suppose, et le pavé du roi appar-

tient à tout le monde. Un siége pour monsieur de la Porte, et qu'on lui rende ce qu'on lui a pris.

— Puisque vous me connaissez maintenant, reprit le jeune comte avec hauteur, vous ne me retiendrez pas davantage, monsieur, et je serai libre de continuer ma route, je suppose ?

— Pas encore, monsieur le comte, pas encore. J'ai mission de savoir pourquoi les jeunes gentilshommes de vôtre âge quittent sans la permission paternelle le séjour qu'on leur a choisi : nous en causerons ensemble plus à loisir; il se trouve ici trop de témoins, vous ne vous souciez sans doute pas de leur confier vos affaires. Messieurs, ajouta-t-il, avancez de bonne grâce, la résistance est inutile; j'ai trente hommes bien armés, et chacun me prêtera main-forte pour l'exécution des ordres du roi.

Un petit colloque à voix basse suivit cette sommation; un des jeunes gens, le plus petit, se présenta, toujours sans relever son feutre, mais l'épée remise au fourreau.

— Monsieur, dit-il d'une voix basse, je me ferai con naître à vous seul, si vous le voulez bien; quant à mon compagnon, il a des raisons de la plus haute importance pour ne pas décliner son nom; et, sous ma caution, je l'espère, vous le laisserez passer.

— Comment donc! mon jeune cadet; lorsque vous m'aurez convaincu de cette caution merveilleuse, cela ne fera pas la moindre difficulté, je vous le jure.

Un bas officier, placé derrière l'inconnu, lui arracha prestement son chapeau. On vit alors un visage altier, pâle, charmant néanmoins, de longs cheveux noirs fins comme de la soie, un regard plein de flamme, une beauté accomplie enfin, qui pouvait être celle d'une femme très-

résolue, ou d'un très-jeune garçon. M. de Thémine salua plus profondément que la première fois.

— La caution est excellente, reprit-il en raillant; si bonne que M. Philippe ne me refusera pas l'honneur de le saluer en si gentille compagnie : et voyez jusqu'où va ma complaisance, je vous éviterai à l'un et à l'autre la peine de me confier vos affaires, je les connais aussi bien que vous.

A l'aspect de ce nouveau personnage, au nom de Philippe, M. de la Porte et Caranti ne purent retenir une exclamation.

— Cela vous étonne, messieurs? poursuivit l'imperturbable Thémine; cela m'étonne moins que vous, car depuis trois jours je suis ces voyageurs à la piste. Ce qui m'étonne d'avantage, c'est de vous trouver réunis dans ce cabaret borgne, dont la réputation ne flaire pas comme beaume. Je n'en puis deviner le motif et je veux m'en éclaircir. Qu'on emmène ces manants dans la grange à côté, et qu'on les y garde jusqu'à ce que les gens du roi les viennent prendre. Il s'agit de fraude et de vol, peut-être d'un peu plus encore, cela regarde les recors et non les soldats. J'ai d'autre gibier à chasser ici. Tenez surtout portes et fenêtres fermées, une sentinelle, le mousquet chargé, et *feu !* si quelqu'un tente de s'évader. Allez, maintenant.

La salle fut promptement évacuée ; il n'y resta bientôt plus que M. de Thémine, son lieutenant, un bas officier et les voyageurs suspects. Le bas officier leur offrit des siéges, qu'ils n'acceptèrent pas. Philippe Mancini se tenait dans son coin comme un enfant boudeur.

— Monsieur, recommença le chef avec un salut plein de grâce, M. le cardinal a été prévenu de votre fuite un quart d'heure après votre départ ; vous avez des con-

fidents peu sûrs, apparemment. On a su votre projet de délivrer mesdemoiselles Mancini de la captivité où elles *gémissent*, on a su votre association avec mademoiselle Milliani, mais on ignorait votre alliance avec M. de la Porte; elle nous explique bien des choses, je vous l'assure.

— Monsieur, je vous répondrai comme M. de la Porte : puisque vous me connaissez si bien, vous savez que je ne médite rien contre la sûreté du royaume, et vous ne me retiendrez pas davantage.

— Je vous prie de m'excuser, monsieur, c'est malgré moi. Non-seulement je suis forcé de vous retenir, mais encore de vous ramener à Brissac, dont vous êtes parti, lorsque je saurai toutefois ce que vous alliez faire et si vous aviez d'autres complices que ceux-ci.

— Monsieur, vous n'avez pas le droit de m'interroger.

— Hélas! monsieur, j'ai non-seulement celui-là, j'en ai encore un autre, dont vous allez être convaincu tout à l'heure, en prenant la peine de lire ceci. C'est le droit de vous conduire au Château-Trompette, à Bordeaux, si vous ne m'instruisez pas immédiatement de vos projets et de vos espérances. Son Éminence a tout confié à ma garde, elle m'a laissé libre, approuvant d'avance le parti que je prendrais. Vous dépendez entièrement de moi; je ne puis vous le dissimuler.

— S'il est ainsi, monsieur, prison pour prison, je préfère la plus digne et la plus sévère. Vous pouvez m'enfermer, je ne parlerai pas. L'Europe verra comment M. le cardinal Mazarin traite les enfants de sa sœur; elle nous jugera.

— C'est votre dernier mot, monsieur?

— Absolument, monsieur.

— Comme il vous plaira, nous partirons au lever du jour. On va vous dresser un lit dans le coin de cette pièce. Et vous, monsieur de la Porte, ne me demandez-vous pas quelque explication? Je n'ai point d'ordre contre vous, on ne vous attendait pas; je ne puis cependant prendre sur moi de vous laisser aller avant que Son Éminence et M. le maréchal de la Meilleraie aient appris votre voyage secret.

— Monsieur, j'allais voir ma fiancée; personne ne peut me blâmer de ce désir, répliqua M. de la Porte d'une façon impérieuse.

— On ne vous en blâme point, monsieur, on voudrait seulement savoir si mademoiselle de Mancini vous attend.

— Quant à ceci, je ne suis pas obligé de vous le dire.

Julia écoutait impatiemment cet interrogatoire, elle se défiait beaucoup de ceux qu'elle avait choisis pour instruments; la légèreté de l'un, la bizarrerie de l'autre, lui faisaient tout craindre: son projet ne pouvait réussir que par une surprise; découvert, il devenait pour elle un grand danger. La partie était perdue; elle qui comptait si bien dominer les événements, elle se voyait dominée par eux.

— Et vous, mademoiselle Milliani, reprit M. de Thémine en se tournant vers elle, daignerez-vous m'expliquer votre présence et la nécessité impérieuse qui vous amène ici sous ce déguisement.

— Ce que M. de Mancini veut taire ne peut être révélé par moi; amie de mesdemoiselles ses sœurs et la sienne, je me suis dévouée à leur service: j'obéis et je me dévoue, tel est mon rôle.

— A merveille! on ne saurait mieux agir; je n'ai rien

à répondre. Il doit se trouver quelque réduit où vous pourrez vous retirer. Maintenant que l'on sait qui vous êtes, vous ne devez pas rester en la compagnie de ces messieurs. J'aurai l'honneur de vous conduire demain à l'abbaye de la Croix, où nous avons été reçus ce matin. Elle est sur notre route; vous y attendrez en sûreté et en saintes occupations ce que M. le cardinal décidera de vous.

Julia était trop fière pour s'abaisser à une prière; elle suivit le bas officier, qui l'installa dans une espèce de chambre où se trouvait déjà la famille du cabaretier. Elle y fut enfermée, une sentinelle gardait la fenêtre; elle s'enveloppa dans son manteau et s'établit sur une chaise, sans s'occuper de ceux qui l'entouraient, dont les inquiétudes lui semblaient bien mesquines en comparaison de celles qu'elles nourrissait elle-même.

M. de Thémine ne s'occupa plus de ses prisonniers lorsqu'il leur eut fait donner les moyens de passer une nuit moins mauvaise qu'on ne l'eût supposé d'abord. Il se fit servir à souper, dégusta le vin de Gascogne, qui lui parut assez supportable, et chercha quelques instants de repos, après avoir pourvu aux besoins de sa troupe et à la sûreté de ceux qu'il avait arrêtés.

Aussitôt que l'aurore parut, il fut sur pied. Vieux soldat, habitué aux guerres et aux embuscades, il avait un de ces corps de fer qui s'accoutument à tout. Quelque matinal qu'il fût, Philippe de Mancini l'avait prévenu ; il l'attendait les yeux bien ouverts, appuyé encore sur son matelas ; le sommeil n'était pas venu, malgré ses efforts : ses résolutions s'étaient modifiées. Il connaissait l'indécision de son oncle à l'endroit de sa famille, l'idée du Château-Trompette ne lui souriait point ; il pouvait y demeurer longtemps, perdre les fêtes du mariage au retour

du roi à Paris, et tout cela par un entêtement dérisoire dont nul ne lui tiendrait compte, pas même celui dont il sauvegardait le secret. Il se décida donc à tout avouer.

Dominique n'avait menti qu'à moitié. Julia courait en effet le pays, mais non pas en compagnie de Roger, qu'elle avait vainement cherché partout et qu'elle crut d'accord avec Hortense, en dépit de ce qu'elle avait entendu. Elle se regardait comme émancipée, et, persuadée qu'on fait mieux ses affaires soi-même, elle se déguisa en cavalier, visita tous les lieux où le prince pouvait avoir cherché un refuge.

La Voisin consultée ne voulait pas aider cette femme contre le prince. Les difficultés augmentaient le courage de mademoiselle Milliani. Ne découvrant pas l'amant, elle s'en alla surveiller la maîtresse, et s'établit, ainsi que nous l'avons vu, dans la petite maison des champs, près Brouage ; peut-être irait-il rôder aux environs. On sait ce qui en advint. Elle fut repoussée avec perte et obligée de chercher un autre moyen. Tant qu'Hortense serait libre, elle n'aurait pas un instant de repos, en dépit des prédictions de M. de Mancini. Elle imagina donc une intervention nouvelle, et celle-ci devait réussir.

Philippe Mancini restait étranger aux intrigues de ses sœurs, qu'il aimait beaucoup néanmoins ; il vivait en dehors de sa famille avec de jeunes seigneurs de son âge, et s'écartait le plus possible de la cour et de son oncle. Il savait l'ambition de Marie et les fiançailles d'Hortense; disposé à toujours mal penser du cardinal, il cria beaucoup contre l'exil dont il les frappait tous, et ne s'inquiéta guère pourtant de la violence faite aux sentiments de mesdemoiselles de Mancini. Pour lui, l'ennui était le

8

seul, le véritable mal; elles s'ennuyaient à Brouage, il s'ennuyait à Brissac; il ne songeait qu'au moyen d'en sortir.

Julia le connaissait bien; elle bâtit son édifice sur cette connaissance. Elle parvint à le voir en dépit de la surveillance qui l'entourait; elle se donna comme envoyée par ses sœurs, qui se mouraient de chagrin; elles réclamaient son aide pour les arracher à leur prison. Hortense désirait en finir avec son mariage, afin de revenir à la cour et de s'y trouver pour les fêtes. Elle n'était pas folle de M. de la Porte, mais en l'épousant elle sortait d'esclavage, elle forçait la main de son oncle, et trouvait original de se faire enlever par un homme qu'elle n'aimait pas et qu'on lui imposait pour époux. Elle avait prévenu M. de la Porte; il se trouverait à un jour fixé près de Brouage; elle comptait sur son frère pour l'aider. On ne se défierait pas de lui, et il la conduirait près de l'impatient amoureux; ils partiraient ensemble, ils s'uniraient devant le premier prêtre venu, et, une fois la bénédiction donnée, ils devenaient le duc et la duchesse de Mazarin, ils s'en allaient directement à Saint-Jean-de-Luz; on leur pardonnait, ils prenaient leur rang, et Hortense n'avait plus de prison ni d'ennuis à craindre.

Cette fable était assez bien ourdie pour tromper Philippe; le caractère d'Hortense lui en garantissait la vérité. Julia ne demandait qu'une heure pour emmener la jeune fille et la jeter dans les bras de M. de la Porte en l'abusant. Marie, plus disposée qu'elle encore à rompre sa chaîne, serait pour eux le meilleur auxiliaire; elle l'entraînerait. Elle saurait en faire un tel scandale, montrer si hautement cette désobéissance, que le mariage de sa rivale avec un autre devînt impossible. Il ne lui en fallait pas davantage; Hortense croirait venir retrouver son

frère, et ce serait M. de la Porte. Julia se chargeait de crier assez haut pour qu'on n'entendît pas ses réclamations.

L'étourderie de Philippe mit à néant ce projet si bien combiné. Il écrivit au comte de Guiche, son ami une fanfaronnade sur son départ dont il ne dévoila pas le motif, tout en annonçant qu'il se rendait à Brouage; il raillait les précautions de Sa Faquinance et se déclarait libre malgré elle. La lettre tomba entre les mains de la maréchale de Gramont; elle n'hésita pas à la remettre au cardinal, et Philippe, qui se vantait de recommencer la Fronde, avec Hortense et Marie pour héroïnes, se vit arrêter dans son essor. On envoya M. de Thémine à sa poursuite; ses châteaux de révolte s'écroulèrent, et il fallut rentrer dans l'obéissance.

Les réflexions de la nuit lui montrèrent qu'il ne gagnerait rien à l'obstination et qu'il obtiendrait sa grâce avec le repentir, son oncle n'était impitoyable que contre l'entêtement. Il avoua donc toute l'histoire à M. de Thémine. Confus et humilié de se soumettre, Philippe en pleurait de rage. Il allait retourner à Brissac; peut-être lui serait-il tenu compte de sa bonne volonté, et peut-être ne le laisserait-on pas longtemps à se morfondre loin des amusements de la cour. Il ne cacha pas à M. de Thémine que c'était son seul but, et que l'idée d'avoir blessé son oncle ne le touchait guère.

Le vieux militaire se décida à emmener avec lui toutes ses prises, sauf Julia, qu'il déposa au couvent de la Croix. Elle le chargea d'une lettre pour le ministre, où elle réclamait impérieusement sa liberté, ajoutant que, si on la lui refusait, elle saurait bien la prendre : ce qu'elle ne manqua pas de faire, sans même attendre la réponse de son protecteur; la surveillance des reli-

gieuses ne l'empêcha pas de descendre la nuit par la fenêtre, au risque de se rompre le cou.

On avait négligé de lui ôter ses habits d'homme, en les lui faisant quitter ; elle les remit très-effrontément, découpa ses draps et s'en fit une échelle; elle se cacha si bien qu'on ne la découvrit point : mais nous saurons la retrouver, quand il en sera temps.

M. de Thémine ne relâcha pas Caranti ; il voulut être sûr qu'il n'avait point trempé dans le complot, et trouva plus prudent de le ramener à son maître, qui déciderait de son sort. M. de la Porte n'obtint pas plus de faveur. La troupe se divisa en deux : le lieutenant se chargea de Philippe, dont on était plus sûr, et M. de Thémine se dirigea à marches forcées vers Saint-Jean-de-Luz.

Le cardinal voulait être obéi, non-seulement strictement, mais promptement. Il reçut son envoyé avec bienveillance, lorsqu'il apprit le succès de sa mission. Le chevalier, sévèrement interrogé par le ministre lui-même, ne se laissa pas deviner par le plus astucieux des hommes. Il jura qu'il retournerait en Italie, puisqu'il avait eu le malheur de lui déplaire, et tourna si bien son esprit que le cardinal lui pardonna et lui rendit sa protection.

— Je vous donnerai un emploi qui vous conviendra, ajouta-il; l'amour n'est pas un crime, et la raison peut en triompher. Attendez mes ordres.

— C'est égal, se dit Caranti en quittant Son Éminence, je ne m'y fie point. Je le connais mieux qu'il ne croit ; cette bonté peut cacher un piége, et j'y veillerai de près : à Italien Italien et demi. Le signor Dominique ne sera pas plus fin que moi si on me l'adresse.

M. de la Porte fut accueilli par un sourire un peu moqueur. Le cardinal le félicita de son impatience ; il l'en-

gagea à la modérer, tout en lui promettant d'y mettre un terme prochain. Le maréchal de la Meilleraie voulut le renvoyer dans une de ses terres, mais Son Éminence décida qu'il assisterait au mariage du roi, qu'on célébrerait quelques jours après.

Pendant ce temps, Marie comptait les heures et les minutes. Lorsque le temps voulu fut passé pour avoir des nouvelles de Caranti, elle ne dissimula plus ses craintes et ses inquiétudes; elle avoua tout à sa sœur, dont les émotions ne furent pas moins vives; elles restaient les jours et presque toutes les nuits à attendre, elles s'épuisaient en conjectures. Elles parcouraient la ville et les environs, épiant tous les visages. Rien ne paraissait.

La fièvre de l'incertitude et de l'ennui les avait si fort saisies, qu'Hortense alla jusqu'à s'écrier, dans un moment de désespoir :

— Oh ! pour sortir d'ici, j'épouserais sur-le-champ M. de la Porte.

Imprudentes paroles ! Marianne, par malice ou par innocence, les répéta à madame de Soissons dans une de ses lettres, et plus tard elles portèrent leur fruit.

Un matin, mesdemoiselles de Mancini sortaient de la messe, où elles allaient par désœuvrement, car elles étaient loin d'être dévotes; un pauvre leur tendit son chapaux en nasillant une chanson de l'époque :

Regardez-moi bien,
Je suis votre vieux reître, etc.

Elles s'étaient souvent moquées d'un laquais allemand de madame de Venelle, qui défigurait ce refrain en brossant les mantes de sa maîtresse. Marie ouvrit l'oreille, et, en jetant l'aumône dans le chapeau du pauvre, elle l'examina jusqu'au fond de l'âme.

— Vous savez là une belle complainte, lui dit-elle; y a-t-il beaucoup de couplets ?

— Beaucoup, ma belle demoiselle; et si vous désirez les apprendre, je m'en vais vous les donner par écrit, je n'en finirais pas à vous les répéter.

— Donne, donne vite, répliqua-t-elle en regardant la gouvernante, arrêtée par un autre quémandeur.

Le mendiant tira de sa poche un papier fort propre et le mit dans la main de Marie; puis il ajouta :

— Lisez-le attentivement, vous y découvrirez des beautés inconnues.

Mademoiselle de Mancini ne douta plus; elle glissa le paquet dans sa poche, donna une pièce d'or au mendiant, qui fit le geste de la porter à ses lèvres, et rejoignit Hortense, à laquelle elle dit très-bas :

— Hâtons-nous de rentrer, je crois que j'ai des nouvelles.

Les deux sœurs s'enfermèrent. Marie développa le billet en tremblant; elle y trouva ces mots :

« Quand et où pourra-t-on voir en secret mesdemoi-
» selle de Mancini pour leur remettre des lettres de leurs
» amis les plus chers ? »

— Le roi ! s'écria Marie.

— Roger ! murmura Hortense.

— Il faut les avoir aujourd'hui même.

— Comment ? nous sommes si bien surveillées !

Marie réfléchit un instant, puis elle écrivit sur une feuille de ses tablettes.

« Passez à la nuit près des murs du jardin, du côté du
» quinconce ; liez les dépêches à une pierre ; on sera là
» pour les recevoir. »

— Et qui les recevra ?

— Je m'en charge. Occupez madame de Venelle et

Marianne, faites-vous quereller par elles de façon à ce qu'elles m'oublient; je vous réponds du reste. Le mendiant doit rôder par ici, il attend une réponse, et, dussé-je aller aux vêpres, il l'aura.

Marie ne se trompait point; une heure après, le messager passa sous les fenêtres criant son *Reître* à tue-tête; les tablettes d'ivoire tombèrent à ses pieds, il les ramassa et continua sa route.

La tâche d'Hortense n'était pas difficile : la gouvernante tenait toujours quelques reproches ou quelques sermons en réserve. Hortense la provoqua, ainsi que sa jeune sœur, en les raillant : elle les excita, elle les fit s'acharner après elle. Pendant ce temps, Marie s'échappa sans être aperçue; elle revint un quart d'heure après; son visage était triste, elle mordait ses lèvres pour ne pas pleurer : elle se jeta au beau milieu de la dispute, sans savoir de quoi il était question, et, saisissant Hortense par le bras, elle l'entraîna jusque chez elle, en criant qu'on ne pouvait vivre ainsi et qu'elle allait se plaindre au cardinal. Marianne essaya de les suivre; elles lui lancèrent la porte au nez et s'enfermèrent au verrou.

— Eh bien? demanda Hortense avec anxiété.

— Ah! ma belle, je suis oubliée, trahie, abandonnée!

— Et Roger?

— Il s'agit bien de ce prince de comédie! Le roi! le roi! il ne m'aime plus! Il n'a pas voulu recevoir ma lettre; il a menacé de prévenir mon oncle. Il est amoureux de l'infante; elle doit être sa femme depuis deux jours. Lisez, lisez! vous comprendrez ce que je souffre, et vous verrez aussi ce que l'on vous réserve.

Hortense s'empara du billet; il était de Caranti. Malgré les obstales, il envoyait son laquais déguisé en mendiant pour rendre compte à Marie de ce dont elle l'avait

chargé. Il avait fait remettre la missive au roi par un valet de garde-robe qu'il connaissait. Le roi la prit d'abord, mais il la rendit sans la lire, en défendant qu'on en reçût de nouvelles, parce qu'il avait juré sur le Christ à la reine et au cardinal qu'ils ne s'écriraient plus. Il consentait à se taire pour celle-là; s'il en venait d'autres, il serait obligé d'avouer cette tentative, afin qu'on y mît ordre. Tout était fini entre lui et mademoiselle de Mancini; il souhaitait la voir bien mariée, et, s'il y pouvait contribuer, il le ferait de bon cœur.

Le chevalier racontait ensuite l'aventure de l'auberge et ses suites : il s'excusait de n'avoir rien communiqué à Philippe, qui certainement les aurait trahies. Il finissait sa lettre par ces mots :

« J'ai fait ce qui a dépendu de moi. On m'observe de » près; comme j'en suis instruit, on ne me prendra pas. » Vous pouvez compter sur mon dévouement à la vie, à » la mort. Votre sort est fixé à toutes deux. Vous épou» serez M. le connétable, et la belle Hortense sera du» chesse de Mazarin dès que la cour aura repris son sé» jour au Louvre.

» Pour obéir à vos ordres, je me suis informé de » M. le prince de Courtenay; on est à peu près sûr qu'il » a suivi M. de Beaufort comme volontaire, sous un nom » supposé.

» Tenez-vous pour averties : vous ne resterez pas » longtemps à Brouage maintenant, mais de plus grandes » épreuves vous attendent après; au moins, comme moi, » vous serez prévenues, et vous serez sur vos gardes. »

Elles relurent dix fois cette lettre, espérant y découvrir un nouveau sens qui les consolerait : elles ne firent que se confirmer dans la certitude de leur malheur. Le laquais avait été longtemps en route, le roi devait être

marié depuis plus de quinze jours, elles attendaient à chaque instant l'ordre de ce départ qu'elles avaient tant désiré. Elles frémissaient à présent à l'idée de quitter Brouage; c'était le premier pas vers une union détestée. Marie déclara qu'elle n'obéirait point, et que, si elle voyait le roi, il lui reviendrait sans doute. Cette idée la consola un peu. En amour, on est toujours moins malheureux de près que de loin.

Hortense était fiancée; elle avait promis, on ne lui rendrait pas sa promesse; son sort était fixé; d'ailleurs qu'importait M. de la Porte ou un autre! elle ne reverrait plus Roger, il était à jamais perdu pour elle. Plus elle haïssait son prétendu, plus elle se décidait à l'accepter. Les jeunes têtes se créent de ces chimères-là.

Quant à madame de Venelle, elle ne savait à quel saint se vouer; elle fut poussée à bout au point d'écrire à Son Éminence qu'elle ne resterait pas davantage avec ses nièces si Marie demeurait auprès de ses sœurs. Selon elle, il fallait la mettre au couvent, et encore elle rebellerait les saintes filles.

Cette lettre, envoyée par un courrier qui eut ordre de faire diligence, se croisa avec un des gens du cardinal apportant à mademoiselles de Mancini l'invitation de se rendre à Fontainebleau à la fin de la semaine suivante; la cour y serait déjà. A cette nouvelle, Marianne courut à la porte de ses sœurs, où elle frappa de toutes ses forces en criant de sa petite voix :

— Ouvrez-moi, faites vos coffres, nous partons, nous partons demain.

Marie poussa un cri de joie involontaire.

— Je vais donc le revoir!

— Oh! dit Hortense en se laissant tomber sur un siége, presque évanouie, je vais donc me marier!

IX

PROJETS

Les préparatifs furent bientôt faits. Le lendemain, la caravane se mit en chemin et arriva au jour fixé, sans aucun incident de voyage que la tristesse toujours croissante de la future duchesse de Mazarin et l'impatience fiévreuse de Marie. Elles furent reçues dans la cour du château par Dominique et par une foule de seigneurs accourus à leur rencontre. M. de la Porte était des premiers, mais il se cacha; et comme Hortense ne le cherchait point, elle ne le vit pas. Le chevalier de Rohan lui présenta la main pour descendre de carrosse; elle la prit avec une distinction que chacun remarqua. Le cortége de courtisans escorta ces belles jusqu'à l'appartement de leur oncle déjà malade et alité. La reine-mère et madame de Soissons les y attendaient.

Anne d'Autriche reçut Marie avec hauteur et indifférence; elle se montra plus gracieuse pour Hortense, qu'elle daigna embrasser plusieurs fois. Le cardinal était fort changé, ses joues pâles se colorèrent faiblement, il était heureux de revoir ces enfants qu'il aimait. Marianne alla franchement se jeter à son cou; ses sœurs se tinrent sur la réserve, Mazarin fut obligé de leur dire :

— Eh bien ! vous ne m'embrassez pas? vous continuez votre révolte?

— Au moment du retour tout est oublié, dit la reine d'Angleterre, qui venait d'entrer et qui rêvait encore le mariage d'Hortense avec son fils, malgré les barrières élevées entre eux.

— Madame, ces petites filles sont incorrigibles, ajouta le ministre avec un demi-sourire; elles me donnent plus de peine que la Fronde défunte. Je veux cependant leur répéter, afin qu'elles n'espèrent pas de changement, que ma décision est bien prise, et qu'elles épouseront, l'une M. le connétable, et l'autre M. de la Porte. Celle-ci n'aura pas grande peine à m'obéir, d'après ses beaux projets.

Hortense ouvrait la bouche pour protester, son oncle ne lui en laissa pas le temps. Il ne se souciait pas d'une explication devant tout le monde; sa phrase avait servi à deux fins : elle instruisait la reine de l'inutilité de ses démarches. Il était possédé du désir de continuer son nom par sa nièce favorite, sans quoi il eût compris l'avantage et la gloire de la faire reine d'Angleterre.

Tout se préparait pour une restauration, Cromwell était mort, l'anarchie et la désunion régnaient parmi ses successeurs, les millions de Mazarin mis dans la balance l'auraient certainement fait pencher en faveur du prince exilé. Il fut assez aveugle pour ne pas le voir. Il se sentait fort malade, il ne voulait pas se créer des embarras et des intrigues; peut-être trouvait-il une certaine satisfaction de vanité à refuser le fils de Charles Ier, la fille de Henri IV sollicitant son alliance. Tant y a qu'il résista aux séductions, ce dont Hortense se serait bien passée.

Le soir même, mesdemoiselles de Mancini saluèrent le roi et la jeune reine. Celle-ci ignorait les antécédents de Marie; elle les accueillit comme les nièces du ministre, à qui elle devait son bonheur, car elle adorait Louis XIV, qui le lui rendait en ce moment-là. Il n'eut pas même un moment de trouble à l'aspect de son ancienne amoureuse; Marie ne fut pas aussi insensible :

elle pâlit beaucoup et manqua de se trouver mal en lui faisant la révérence.

— Je suis charmé de vous revoir, mesdemoiselles, leur dit-il collectivement; il y a eu de belles fêtes à mon mariage et nous vous avons bien regrettées. J'espère que vous vous amuserez à celles que je compte donner. N'est-ce pas que la reine est belle ?

Il avait déjà cet égoïsme féroce qui le domina toute sa vie et qui fit tant souffrir la pauvre La Vallière. Marianne fut la seule qui répondit; Marie suffoquait, et Hortense ressentait l'offense faite à sa sœur. Anne d'Autriche entendit ces paroles avec joie; mademoiselle de Mancini n'était plus à craindre désormais, son règne était fini. Malgré cette froideur du jeune roi, les courtisans entouraient les nièces de Mazarin, et on leur faisait partout comme des ovations.

C'étaient les idoles du jour; la faveur de leur oncle ne baissait pas; elle se fortifiait du grand acte qu'il avait accompli et du désintéressement apparent qu'il avait montré en refusant une alliance si haute. Le roi et les deux reines le comblaient d'égards et de soins, la cour se tenait dans sa chambre, auprès de son lit; jamais sujet n'avait exercé une domination si grande, pas même Richelieu, qui ne conduisait Louis XIII que par la peur.

Lorsque Marie fut seule avec sa sœur, après le supplice de cette journée, elle fondit en larmes.

— L'ingrat! l'ingrat! répétait-elle; pas même un regret! Oh! je me vengerai!

— Mariez-vous, ma sœur; prouvez-lui que vous n'êtes pas plus touchée que lui. Il le mérite bien.

— Ma sœur, comment trouvez-vous le jeune prince de Lorraine? Ne vous semble-t-il pas beau et tout à fait accompli?

— Je ne lui souhaiterais qu'un peu d'élégance, mais si vous deveniez sa femme, vous sauriez le décider à prendre plus de soins de sa personne.

— Et son oncle, Son Altesse Charles IV ?

— Celui-là est vieux et désagréable; il est fou, il est brutal; je sais qu'il règne, monsieur son neveu règnera après lui, et il n'y a que patience à avoir. A votre place, j'accepterais vite le prince, pour montrer à Sa Majesté que vous êtes pourvue. Vous seriez souveraine aussi bien que notre cousine Martinozzi, à Modène, et vous primeriez notre autre cousine, la princesse de Conti, et notre *chère* sœur, madame la comtesse de Soissons, qui voudrait vous voir bien loin, j'en suis sûre.

— Vous calomniez Olympe; elle m'a montré ce soir de l'amitié. J'ai promis que nous irions toutes deux demain à l'hôtel de Soissons; elle veut nous parler en secret, pour nous avertir.

— Olympe aime le roi, ma sœur, défiez-vous; vous me l'avez dit cent fois vous-même.

— Ma sœur, si madame de Soissons aime le roi, reprit Marie avec hauteur, cela regarde la reine, ce ne sont pas mes affaires. Ce qui me regarde, c'est de songer à un établissement, et, comme madame la comtesse a du crédit, elle m'aidera.

L'entretien n'alla pas plus loin ce soir-là. Le lendemain, de bonne heure, on remit un petit billet à Marie, sur lequel il y avait seulement écrit : « Le reître. »

Elle se rappela Caranti, qui avait si fidèlement rempli sa mission et qui les avait prévenues à ses risques et périls; il désirait la voir sans doute. Ce n'était pas chose facile, et, d'un autre côté, il pouvait être un agent précieux. Elle se promit d'y songer. L'essentiel, ce matin-là, était de se rendre à l'hôtel de Soissons, où elle ap-

prendrait sans doute bien des choses. La similitude de ses sentiments et de ceux d'Olympe les rapprochait. Elles avaient reçu le même traitement. L'âme fière et assez noble de Marie ne devinait pas la nature pleine de bassesse et de perfidie de madame de Soissons. Elle crut se consoler auprès d'elle, elle crut trouver la réplique à son dépit, à sa douleur. Olympe n'avait ni l'un ni l'autre.

L'orgueil et l'ambition la guidaient seulement; elle voulait l'amour du roi pour être la première et pour satisfaire sa vanité. Tout ce qui lui faisait obstacle lui devenait ennemi. Elle haïssait particulièrement Marie, que Louis avait plus aimée qu'elle et qui avait failli devenir sa maîtresse. Un intérêt commun les réunissait maintenant, mais de cet intérêt l'habile intrigante comptait faire sortir son propre triomphe et la ruine de sa sœur, lorsqu'elle n'aurait plus besoin de son aide.

Marie, aveuglée par sa passion, ne la devina pas; elle s'empressa de se rapprocher d'elle, et partit pour l'hôtel de Soissons aussitôt qu'elle fut habillée; elle entraîna Hortense, moins pressée et plus défiante. La première personne qu'elles aperçurent, ce fut Caranti, qui leur fit un salut plein d'humilité et de bonne grâce; Marie le lui rendit d'un air qui répondait à son billet; Hortense avec une indifférence marquée.

— Ce gentilhomme est vraiment très-bien fait, dit l'aînée des deux sœurs, il ressemble au roi, c'est certain, mais il a meilleure façon que lui.

— Prenez garde ! répliqua Hortense en souriant, si on savait cela on dirait que vous êtes piquée.

— Ne craignez rien ; je ne chasserai pas sur vos terres.

— Mes terres ! *cela !* mes terres ! ah ! ma sœur, *cela* n'est fait ni pour vous ni pour moi.

Madame de Venelle, qui survint, coupa la conversation. Marie lui déclara qu'elles passeraient la journée chez madame la comtesse, et qu'elles n'avaient besoin de personne pour les accompagner. Le cardinal permettait aux trois sœurs de se voir sans contrainte; il ne craignait pas que madame la comtesse détournât les autres de lui obéir; elle ne demandait qu'à les marier, pour se débarrasser de leur influence.

Elles furent reçues à bras ouverts. Olympe les introduisit dans son oratoire, sorte de petite retraite où nul ne pénétrait sans son ordre, pas même son mari. Elle avait été nommée surintendante de la maison de la reine, place créée exprès pour elle et qui exigeait une assiduité de tous les instants. Ce jour-là, afin d'être plus libre, elle s'était dite malade, en ajoutant qu'elle ne recevrait personne, ayant besoin d'un repos absolu. Cette précaution était indispensable, l'hôtel de Soissons étant une sorte de lieu public où chacun entrait comme il le voulait et à toute heure, pourvu qu'il fît partie de la cour de France.

— Eh bien! dit-elle, mes chères sœurs, le moment est venu de nous unir, ou nous sommes perdues. Le cardinal ne vivra pas six mois; on nous hait, on nous envie; le roi ne s'occupera guère de notre sort, et la reine-mère encore moins. Si nous ne nous formons pas de puissantes alliances, nous serons écrasées, je vous le prédis.

— Vous, ma sœur! qui pouvez tout ici, m'assure-t-on! répondit Hortense.

— Je ne pourrai rien après la mort de mon oncle; ma puissance, c'est la sienne. Le roi m'a délaissée pour mademoiselle d'Argencourt et pour Marie. Mademoiselle d'Argencourt est au couvent, où il la laisse; Marie est

oubliée comme moi, et c'est un titre auprès de lui pour être haïe. Le roi ne se souvient jamais, il dédaigne le passé ; le présent et l'avenir sont tout à ses yeux. Oh ! je le connais bien, allez !

— Et que faire alors ? demanda Marie.

— Vous marier, ma sœur, et vous marier de façon à n'avoir besoin ni de son appui, ni de sa mémoire.

— Avec qui me marier ?

— Les deux messieurs de Lorraine ont affiché hier leurs prétentions et leur rivalité.

— Le cardinal a d'autres projets.

— Il ne les aura plus, maintenant que le roi vous a marqué son indifférence. Il dépendra de vous d'être duchesse de Lorraine, et vous seriez folle d'hésiter.

Marie ne répondit pas ; l'assurance avec laquelle cette rivale détrônée lui parlait de sa propre chute lui en révélait l'étendue.

— Quant à vous, Hortense, si vous n'étiez pas une enfant, vous seriez reine d'Angleterre avant six mois ; mais je dis reine régnante à Londres, et possédant vos trois royaumes. Vous n'aurez jamais assez de volonté pour cela.

— Je ne le puis sans mon oncle, et mon oncle, vous le savez, a déclaré que cela ne serait point.

— Le cardinal veut avoir la main forcée, ma pauvre enfant. Consentez-y seulement, laissez-moi agir, faites ce que je vous dirai, et vous m'en remercierez bientôt.

— Allons donc ! interrompit Marie, c'est une extravagance ; vous ne réussirez pas ; ne mettez pas dans la tête de cette enfant des chimères de trône et de couronne ; elle nous donnera de nouveaux soucis, et voilà tout.

Madame de Soissons avait plusieurs motifs en dési-

rant faire de sa sœur la femme de Charles II. Le premier, de se débarrasser de sa beauté, qui la gênait à la cour de France; le second, de se créer un appui et un lieu de refuge, au cas où la faveur du roi viendrait à lui manquer; le troisième enfin, la vanité de placer sa sœur sur un des plus brillants trônes du monde, de pouvoir régner peut-être sous son nom. Enfin le mariage d'Hortense avec un duc de Mazarin, possesseur de l'immense fortune du ministre, l'offusquait. Elle essayait à lutter contre la toute-puissance du cardinal mourant, et elle espérait l'emporter en se servant de l'éloignement d'Hortense pour M. de la Porte.

— Quelque habile que vous soyez, Marie, reprit-elle en se pinçant les lèvres, suivant son habitude, vous ne pouvez deviner ce qui se passe loin de vous. Le roi d'Angleterre est très-épris d'Hortense ; la reine, sa mère, n'a pas d'autre désir que celui de les marier, et M. de Turenne s'est mis en tête que cette union s'accomplirait. Tous les trois sont d'accord pour un enlèvement ; il ne s'agit plus que de décider mademoiselle de Mancini, et c'est pourquoi je l'ai priée de venir ce matin.

— Un enlèvement! s'écria Hortense; mais je n'aime pas le roi d'Angleterre, et l'on ne se laisse enlever que par un homme qu'on aime.

— Il s'agit bien d'amour, en vérité! Il s'agit de la grandeur de notre maison, de notre avenir à toutes. Moi, femme d'un prince de Savoie et du sang de France ; ma sœur Laure ayant laissé deux garçons au duc de Mercœur, deux princes de Vendôme, petits-fils de Henri IV ; ma cousine, Marie Martinozzi, princesse de Conti ; mon autre cousine, Laure Martinozzi, duchesse de Modène; Hortense, reine d'Angleterre; Marie, duchesse de Lorraine, qui donc oserait s'attaquer à notre race?

Ne pousserait-elle pas des branches vigoureuses dans toute l'Europe? Marianne épouserait certainement aussi un prince de maison régnante, et quant à Philippe, le cardinal, forcé de renoncer à son projet et nous voyant toutes si hautement pourvues, en ferait un duc de Mazarin.

Hortense ne comprit guère cette héroïque nomenclature, sa pensée était toute au prince de Courtenay, qui eût pu la placer si haut avec lui; elle n'avait ni un désir ni un regret pour le trône qui lui était offert. Marie, plus ambitieuse, ouvrit les oreilles et fut un instant éblouie : elle pourrait lutter avec son infidèle; étant si bien soutenue, elle ne serait point une abandonnée, elle aurait contre lui appui et protection.

— Olympe a raison, dit-elle, il faut tenter cela. Vous y gagnerez au moins de perdre ce petit de la Porte, que vous ne pouvez souffrir, ni moi non plus.

— Non, non, répliqua Hortense rêveuse ; non, ne me parlez point de ces desseins. Je ne suis pas faite pour être reine; l'esclavage des cours me serait odieux, et puis...

— Et puis, vous avez dans la tête cette chimère du Courtenay, n'est-ce pas? un mendiant, un orgueilleux, qui vous a refusée, qui s'en est allé se faire arquebuser chez les Barbaresques. Un beau chevalier errant pour lui sacrifier un diadème!

— Ma sœur!

— Mon Dieu! l'on ne vous force point; mais ne venez pas vous plaindre ensuite. Vous disiez à Brouage que, pour vous délivrer de cette prison, vous épouseriez même le de la Porte; à présent, pour vous délivrer de lui que vous haïssez, vous refuseriez le roi de la Grande-Bretagne! La prison est donc plus odieuse qu'un mari donné de force?

Marie reprit sa litanie de son côté, Olympe recommença ensuite; pendant plus de deux heures Hortense fut obsédée par l'une et l'autre; elles finirent par lui arracher un consentement dont elle se repentait cinq minutes après. Madame la comtesse n'était pas disposée à le lui faire rendre.

— Vous allez voir dans quelques instants un jeune gentilhomme chargé des intérêts de Sa Majesté anglaise et qui doit lui porter la réalisation de ses vœux. Il va entendre de votre bouche les paroles tant souhaitées et partira ce soir même pour la Hollande. Avant quinze jours, il sera ici, chargé des instructions de Charles II; ce prince vous attendra sans doute au Havre ou à Dunkerque, avec quelque vaisseau, pour vous emmener dans sa retraite. De là, vous ferez la loi à Son Éminence; il ne lui restera plus qu'à se consoler et à vous envoyer de quoi reconquérir l'Angleterre. Tout est prêt, tout est mûr; puisque vous ne refusez plus, il n'y a point d'obstacles. Je vous recommande le négociateur, poursuivit Olympe en rougissant malgré elle: c'est le marquis de Vardes. Il se trouvera bien au fond de votre cassette quelque petit demi-million à lui offrir. Pensez à ce qu'il risque si notre cher oncle découvre son intervention : la Bastille, ou peut-être pis encore.

Marie et Hortense échangèrent un sourire; la liaison d'Olympe avec le beau courtisan commençait à faire du bruit. Elle s'en était servie d'abord pour donner de la jalousie au roi, et, comme elle n'avait pas réussi, elle le prenait au sérieux. Elle l'aimait autant qu'elle pouvait aimer; ce fut la seule passion réelle de sa vie.

Dans l'après-midi, on annonça de Vardes. C'était, avec le comte de Guiche, le chevalier de Rohan, et le comte de Puyguilhem, un des cavaliers les plus accomplis de

cette cour splendide où brillaient tant de jeunesse et d'espérances. Il se montra enchanté, fit mille protestations de dévouement, assura qu'il était prêt à partir, et que la reine Henriette, ainsi que le roi Charles, allaient en mourir de joie. Bien qu'il débutât à cette époque, le marquis de Vardes avait déjà l'astuce d'un courtisan émérite.

Il tenait à madame de Soissons à cause de son nom et de son importance, il l'aurait sacrifiée à la première puissance supérieure qui se serait offerte à lui, ainsi qu'il le fit plus tard. Il écouta très-respectueusement ses recommandations, et, au moment de prendre congé, il demanda à la comtesse, avec un demi-sourire, si les constellations étaient favorables à son voyage et si elle les avait consultées.

— Pas encore, répondit celle-ci. La Voisin doit m'attendre dans l'observatoire de la reine Catherine et de Côme Ruggieri; je vais y conduire mes sœurs et vous-même, si vous le désirez; nous saurons tout de suite à quoi nous en tenir.

— J'ai rencontré la Voisin dans la cour, reprit M. de Vardes; c'est une singulière femme; elle regarde les gens de façon à les déconcerter. Nous sommes de vieilles connaissances; j'ai été une de ses premières pratiques, le chevalier de Sainte-Croix m'a conduit à son antre; elle m'a fait de singulières prédictions. Cela ne la rend pas plus aimable; elle m'honore de son antipathie.

La mode des devins était à cette époque si généralement accréditée, que les hommes les plus sceptiques s'adressaient à eux. Ils essayaient d'en rire, pourtant ils y croyaient au fond. M. de Vardes feignit d'accepter comme une complaisance et comme une moquerie la consultation proposée, et n'en suivit pas moins les dames, aussi inquiet qu'elles-mêmes de ce que l'oracle allait annoncer.

L'hôtel de Soissons, on le sait, avait appartenu à Catherine de Médicis, qui le fit reconstruire presque en entier et qui y disposa ses fameux cabinets d'alchimie, dont Côme Ruggieri, son astrologue, avait la jouissance. Il était situé sur l'emplacement de la halle au blé; la colonne que l'on y voit encore leur servait pour étudier les astres. Olympe Mancini, très-croyante aux sciences occultes, avait rendu ces lieux célèbres à leur première destination; elle y faisait venir l'un après l'autre, les sorciers et sorcières dont elle entendait parler. Cette place appartenait sans partage à Catherine Deshayes, notre ancienne connaissance, dont la réputation avait fait d'immenses progrès. Elle savait maintenant les secrets de la cour et de la ville. Les faibles scrupules qu'elle conservait encore la dernière fois que nous l'avons vue s'étaient dissipés; elle courait à grands pas sur le chemin de la fortune. Sa liaison avec le chevalier de Sainte-Croix et madame de Brinvilliers, plus intime que jamais, la mettait à même de rendre à ses pratiques des services de tous les genres. Elle ne s'en faisait faute, et jusque-là, comme longtemps depuis, l'impunité l'encourageait de plus en plus.

Lorsque l'illustre compagnie entra dans la petite pièce où elle étudiait, tout était préparé pour la recevoir. Voisin fit signe à la comtesse de ne point la déranger dans un calcul important; le cœur d'Hortense battait bien fort. Après quelques minutes, la sibylle l'appela, et la regardant avec une fixité profonde, elle lui demanda sa main gauche, qu'elle examina aussi fort longuement. Quelque chose de semblable à la pitié et à l'intérêt se peignit sur sa physionomie; elle se rappela Roger, qu'elle avait aimé véritablement, elle se rappela ses bontés pour elle, l'amour qu'il portait à cette belle fille, à laquelle il avait

renoncé par un excès d'honneur qu'elle ne comprenait point. Ce mouvement, si rare chez elle à présent, lui fit du bien ; elle ne le combattit pas.

— Je voudrais entretenir cette jeune demoiselle un instant seule à seule, dit-elle.

C'était un ordre, tout le monde sortit. Hortense n'osait pas lever les yeux. Lorsqu'elles furent en tête-à-tête, la Voisin lui serra la main qu'elle tenait et reprit.

— Rassurez-vous, mademoiselle, et écoutez-moi. Je vous connais depuis longtemps, bien que je vous voie aujourd'hui pour la première fois. J'ai souvent consulté pour vous les esprits et je sais votre destinée. Vous êtes bien belle, trop belle pour votre bonheur ; vous aimez un homme qui vous aime aussi. Il est éloigné, il semble vous avoir oubliée, il n'en a que l'apparence. Vous le reverrez un jour et vous serez heureuse avec lui. Ayez patience jusque-là et ne vous inquiétez pas de ce qui arrivera. Laissez-vous vivre, suivez les événements sans nombre dont votre existence se remplira. Vous ne pouvez les empêcher, ni les surmonter même, il faudrait pour cela changer votre caractère et changer votre étoile, cela ne dépend pas de vous. Vous avez deux ennemis acharnés, un homme et une femme. Votre beauté et votre fortune vous les ont donnés. Vous en aurez d'autres dans votre propre famille. Défiez-vous de tous, et tâchez de dissimuler. Vous êtes née sous l'astre de l'amour, il dominera vos aventures jusqu'au dernier de vos moments ; vous ne l'empêcherez point, c'est en vain que vous vous y essayeriez, ainsi ne vous en tourmentez pas.

Hortense dévorait ces paroles, elles s'incrustaient dans son cœur et dans sa mémoire ; elle brûlait d'interroger la Voisin, le désir de savoir lui donna de la hardiesse.

— *Et lui*, interrompit-elle timidement, *lui*, où est-il?

Est-il à l'armée du duc de Beaufort, ne lui arrivera-t-il pas malheur ?

— Il est à l'armée de M. de Beaufort, en effet. Il en reviendra sain et sauf, couvert de gloire, mais sans avenir et sans richesses.

— M'aime-t-il encore ?

— Plus que jamais.

— Et... cette union dont on parle... ce voyage qui va s'accomplir... ces projets... cela réussira-t-il ?

— Qu'il vous suffise de savoir ce qui vous concerne, ma chère enfant. Vous vous marierez bientôt, vous aurez à surveiller votre entourage, car on vous tendra bien des pièges ; vous serez riche, adorée, une des premières dames du monde. Quant au reste, ne me le demandez pas ; plus tard... après votre mariage, nous nous reverrons ; tout ce que je pourrai pour vous sera fait, car je vous aime à cause de *lui*.

— Et vous me promettez qu'il m'aimera, que nous serons heureux...

— Je vous le promets.

— J'aurai de la patience, alors.

— Bien ! il vous en faudra, et du courage aussi. Maintenant, rappelez-les ; madame de Soissons n'aime pas à attendre ; observez-la toujours, madame de Soissons, mademoiselle ; ne vous fiez point à elle ; et, souvenez-vous-en, vous avez dans ceux qui vous ont approchée de plus près deux ennemis que rien n'apaisera et que je vous signale. Je vous le répète, parce que vous êtes capable de l'oublier. Ne me trahissez pas au moins, vous me rendriez impuissante à vous servir.

Madame de Soissons reparut suivie de Vardes et de Marie.

— Monsieur, dit la Voisin, vous pouvez partir.

— Mon voyage réussira ?

— Il vous réussira si vous savez vous y prendre, et vous le saurez. Ce voyage décidera certainement une alliance et une grande fortune pour la personne dont vous vous occupez. Mille intrigues se croisent pour l'empêcher ; mais il est écrit dans les astres, et il aura lieu. C'est là tout ce que je peux vous apprendre aujourd'hui ; je suis chargée d'une grande affaire et je n'ai guère de temps à disposer. Madame la comtesse voudra bien me permettre de retourner chez moi, où je suis attendue. Mademoiselle, souvenez-vous ! ajouta-t-elle en se retournant vers Hortense.

— Et moi, moi, Voisin, dit Marie, ne voulez-vous pas me donner un instant ?

— Vous, mademoiselle ! votre étoile est si voilée qu'il me faut attendre qu'elle s'éclaircisse.

— Ah ! fit Marie, frappée d'un triste pressentiment, cela est cruel.

— Bientôt... On m'attend.

Elle salua à la ronde et s'éclipsa si vite, par une petite porte cachée dans la tapisserie, qu'on n'eut pour ainsi dire pas le temps de la voir.

— Ah ! s'écria Vardes en riant, me voilà tranquille, je puis saluer la future reine d'Angleterre et me mettre en route bien lesté de présages.

— Le plus grand silence surtout, ajouta Olympe ; nous ne réussirons qu'à ce prix. Si mon oncle vous interroge ce soir, mesdemoiselles, taisez-vous ! Hortense, ne lui résistez pas, promettez tout, gagnez du temps, il n'en faut pas davantage. Retournez maintenant au palais Mazarin, n'inspirons point de méfiance et endormons les soupçons. Si j'ai quelques nouvelles, Dominique vous les transmettra.

— Dominique, dit Hortense, l'âme damnée du cardinal! Êtes-vous sûre de lui;

— J'en suis sûre, soyez tranquille.

— Et moi aussi j'en suis sûre, poursuivit Marie.

— Il faut donc s'en rapporter à vous, mes sœurs; quant à moi, je n'ai pas la même confiance.

Elles s'embrassèrent, suivant l'usage du temps, un grand nombre de fois et partirent. M. de Vardes resta avec madame la comtesse, qui lui devait ses dernières instructions. Elle se fit de nouveau excuser au cercle de la reine et ne reparut que le lendemain.

A dater de ce moment, la reine d'Angleterre combla Hortense de caresses et d'attentions. Elle ne lui dit pas un mot des projets formés, mais ses regards, ses gracieusetés, tout parlait pour elle. Un jour, auprès du lit du cardinal, elle s'adressa à la reine-mère.

— J'ai reçu d'excellentes nouvelles de mon fils; il a le plus grand espoir; il lui est arrivé un ambassadeur, qui l'a comblé de joie; il va être bientôt au comble de ses vœux.

— Ses sujets le rappellent donc? Je l'apprendrais avec bonheur, reprit Louis XIV.

— Oui, tout va bien.

Hortense comprit et rougit jusqu'aux yeux. Elle ne savait si elle devait être contente ou fâchée. La prédiction de la Voisin ne lui sortait pas de l'esprit. Elle reverrait Roger, ils s'aimeraient et seraient heureux, elle ne voulait penser qu'à cela. Madame de Soissons prit un air triomphant, et Marie dit tout bas à sa sœur :

— Vous allez être reine, et vous vous assoirez au-dessus de madame Anne, qui nous traite du haut de sa couronne; ceci me consolera.

— Hélas! cela me consolera-t-il, moi! pensa Hortense.

Le jour suivant, madame de Soissons vint de très-bonne heure au palais Mazarin; avant de voir le cardinal, elle passa chez ses sœurs et alla droit à l'appartement d'Hortense, à qui Dominique donnait une leçon de musique. Elle n'attendit pas qu'il fût sorti, et cria dès la porte à la future reine :

— Tenez-vous prête, c'est décidé, le marquis arrive, il y a une heure.

— Mon Dieu ! murmura la jeune fille, qui se sentit défaillir.

— Ne vous laissez pas dominer par votre émotion, ma mignonne, nous avons besoin de votre courage, l'entreprise est hardie, et...

— Nous en causerons tout à l'heure, interrompit Hortense; Dominique, ma leçon est terminée, tu peux passer chez Marianne, elle doit t'attendre.

Dominique sourit et ne bougea pas.

— Il sait tout ! ajouta madame la comtesse, en riant aussi, c'est lui qui a reçu les lettres du marquis, c'est lui qui doit vous conduire après-demain jusqu'au carrosse de la reine d'Angleterre, dans lequel vous partirez.

— Sans doute, madame, continua Dominique en fléchissant le genou, et que Votre Majesté veuille bien recevoir l'hommage de son très-humble serviteur.

Hortense cacha son visage avec sa main; elle pleurait sans savoir au juste si c'était de joie ou de douleur. Ce qu'elle entendait lui semblait un rêve, et, malgré la confiance de ses sœurs, un instinct secret lui soufflait de se défier de Dominique. Cet homme lui faisait peur.

Olympe lui expliqua les arrangements pris. Elle quitterait Paris le soir, après le souper du roi, où elle ne paraîtrait point; elle se dirait malade et s'enfermerait chez elle, ainsi qu'elle le faisait dans ses jours de bouderie.

Le carrosse de la reine d'Angleterre l'attendrait à la porte du palais; elle y monterait avec M. de Vardes; elle en trouverait un autre, attelé de chevaux de relais, sur la route de Saint-Denis; on en avait disposé jusqu'à Dunkerque, par des chemins de traverse, et là le roi l'attendrait dans un navire hollandais. Ils se marieraient à Anvers, de cette ville ils écriraient au cardinal, qui n'aurait plus qu'à se soumettre. Milady Arlington et deux seigneurs de la suite de la reine Henriette l'accompagneraient avec le marquis et la remettraient entre les mains de Charles II. Ce plan était immanquable; on ne se doutait de rien et aucun obstacle n'était possible.

Hortense écouta sans interrompre; lorsque madame de Soissons eut fini, elle lui répliqua seulement :

— Ma sœur, souvenez-vous que je n'aime pas le roi d'Angleterre.

— Vous l'aimerez! On aime toujours un roi; et si l'on n'aime pas le roi, l'on aime la couronne.

En dépit de ses efforts, mademoiselle de Mancini fut rêveuse pendant ces jours d'attente; le cardinal en fit l'observation; elle s'excusa sur une incommodité qui augmenta au point de la forcer à garder la chambre, où madame de Venelle même ne put pénétrer. Marie seule y fut admise; elle l'aida dans ses préparatifs; elle soutint son courage chancelant en lui montrant son mariage avec M. de la Porte comme la conséquence de son refus. Hortense pleurait à chaudes larmes, l'heure approchait, elle sonna enfin, et Dominique parut. Les deux sœurs se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Allez, allez! dit Marie, nous nous reverrons bientôt, et vous nous sauverez.

Ce fut un moment déchirant; Dominique entraîna la future reine cachée dans ses coiffes; il la fit passer par des

degrés intérieurs et des corridors étroits qu'elle ignorait, où ils ne rencontraient que des gens de service. Au moment où ils entrèrent dans le jardin, un homme enveloppé d'un manteau leur barra le passage; il prit le bras de mademoiselle de Mancini, et lui dit d'une voix sourde :

— Vous vous trompez, mademoiselle, ce n'est pas par là qu'il faut aller.

X

L'ONCLE ET LA NIÈCE

Hortense se laissa conduire sans oser résister, elle ne comprenait plus rien à son aventure ; un geste de l'inconnu avait écarté Dominique, elle se trouvait seule avec ce nouveau-venu. Il ne lâchait pas sa main et la conduisait dans l'obscurité, en homme à qui les êtres sont familiers et qui sait bien qu'il ne se trompera pas. On remonta plusieurs degrés, enfin l'on arriva à une pièce éclairée seulement par une de ces petites lampes alors en usage dans les cabinets de service et qui ne ressemblaient point à nos belles lumières d'aujourd'hui.

L'homme ouvrit la porte, et mademoiselle de Mancini recula effrayée; elle était dans la chambre du cardinal, et il l'attendait seul dans son lit, l'air fort calme et fort tranquille, bien que sa pâleur fût plus cadavéreuse que la veille. En l'apercevant, il lui fit signe d'avancer jusqu'à lui, il lui souriait tristement; Hortense atterrée restait debout à la même place, il lui semblait que le palais lui tombait sur la tête.

— Venez donc, mademoiselle de Mancini, venez donc

prendre de ma main votre couronne; aura-t-elle moins de prix parce que je vous l'aurai donnée?

La jeune fille approcha à pas lents, la porte se referma; elle se trouva absolument seule avec le ministre, ne soupçonnant pas le dénoûment de cette scène, et se demandant ce qu'elle allait répondre.

— Asseyez-vous, Hortense, et écoutez-moi.

Elle obéit machinalement. Le cardinal toucha un gros rouleau de papiers, posé sur une table à côté de lui, il les examina, puis il les posa de nouveau. Cette attente habilement calculée redoubla les angoisses de la jeune fille; elle eût voulu interroger son oncle pour y mettre un terme, elle n'osait pas. Il reprit sans la regarder :

— Vos plans sont mal conçus, mademoiselle; vous ne savez pas conspirer, vous choisissez des confidents qui vous trahissent et vous employez des moyens usés; il n'est pas besoin d'avoir mon âge et mon expérience pour déjouer de pareilles sornettes. Le roi d'Angleterre n'est point amoureux de vous, et la preuve, c'est qu'il a près de lui une jolie Espagnole dont il est fou, et qu'il ne comptait point abandonner en vous épousant.

Hortense fit un mouvement qu'elle ne put retenir.

— Cela vous étonne et vous ne me croyez pas. Je vous en montrerai les preuves. Ce n'est pas tout, en même temps qu'il vous faisait enlever, on sollicitait de sa part la main de deux princesses, l'une en Portugal, l'autre en Italie. Si une de ces unions avait été acceptée, peut-être eussiez-vous trouvé une réception un peu énigmatique. Le roi Charles II est de précaution. Il voudrait mon argent pour racheter son trône, et moi je ne compte pas le lui offrir. Ma fortune s'est faite en France, elle ne sortira pas de France; d'ailleurs, vous n'êtes point pour être reine, il y a en vous trop de l'Italienne pour que

vous pussiez jouer avec honneur ce rôle en Angleterre, surtout avec un prince tel que le Stuart. Vous seriez malheureuse et je ne le veux pas, vous seriez déplacée et je ne le souffrirai point.

Mazarin se tut subitement, une vive douleur lui coupa la parole; Hortense était tout à ses pensées et à ses craintes.

— Renoncez donc à vos espérances chimériques, reprit le malade lorsqu'il se sentit la force de parler. Vous êtes fiancée volontairement; pendant votre séjour à Brouage, vous avez plusieurs fois manifesté le désir de voir votre union se réaliser; de mauvais conseils vous ont entraînée, et sans ma vigilance vous étiez perdue peut-être. Je suis fort malade, ma nièce, je n'ai pas longtemps à vivre; il faut que j'aie réglé votre sort avant de mourir. Voici mon testament. Voici la donation que je fais de tous mes biens au duc et à la duchesse de Mazarin, moins quelques legs particuliers que vous respecterez, je n'en doute pas. M. de la Meilleraie est déjà grand maître de l'artillerie, il aura les gouvernements d'Alsace, de Bretagne et de Vincennes; vos revenus monteront à plus de deux millions en dehors de ceux de ces places. Je vous laisse ce palais et les immenses richesses qu'il renferme, mes tableaux, mes statues, mes objets d'art, mes pierreries. Vous serez plus riche qu'une reine, plus riche que Mademoiselle, la plus riche princesse de l'Europe; je vous fais un sort que l'univers entier vous enviera.

— Mon oncle...

— Je sais que vous n'avez pour moi ni amitié, ni reconnaissance. Vous et vos sœurs, vous êtes des ingrates, votre frère est extravagant. Dieu me punit en vous. Excepté ceux qui sont partis pour le ciel, pas un, dans

ma famille, ne mérite le bien que je lui fais. Il m'a repris ce qu'il y avait de bon, la duchesse de Mercœur et votre frère aîné.

Hortense savait qu'il ne se trompait pas, et leurs sentiments pour leur bienfaiteur n'étaient que de la rancune. Néanmoins elle essaya de défendre sa liberté.

— Monseigneur, dit-elle, avez-vous réfléchi à l'union que vous souhaitez conclure. M. de la Porte est-il capable de soutenir le rang que vous lui imposez? M. le maréchal est venu l'autre jour, je le sais, vous supplier de lui épargner ce fardeau; il a la tête faible, il n'a jamais été initié aux affaires du gouvernement, et...

— M. de la Porte est votre fait, mademoiselle; il saura diriger sa fortune, il ne mangera pas vos biens, il a des goûts simples, il vous aime passionnément; vous serez heureuse, vous dis-je, c'est ce qui vous convient.

— Mais, monsieur, mes sœurs et mes cousines ont épousé des princes, elles sont de grandes dames, et moi...

— Et vous, vous serez la duchesse de Mazarin, mademoiselle; ce nom est plus illustre que celui de tous les princes.

— Cependant, mon oncle, M. de la Porte ne sort pas de grande souche, à ce qu'on assure.

— Chansons!

— Son grand-père était avocat, son aïeul était apothicaire : leur nom de la Porte leur vient de ce qu'un de leurs ancêtres était portier.

— Vous croyez ce qui me désoblige, mademoiselle; vous connaissez pourtant les méchancetés et les calomnies de cette mauvaise race de frondeurs. Le maréchal est mon ami; il m'a toujours soutenu, même dans mes moments difficiles; ne pouvant attaquer son mérite, ils ont attaqué sa naissance.

— Monseigneur, si cela n'était point, on n'oserait pas le dire si haut.

— Et n'a-t-on pas imprimé, chanté par tous les carrefours, que mon père, l'époux d'une Ursini, était un pêcheur sicilien ? Vous verrez plus tard et par votre expérience le cas qu'on doit faire des propos.

Hortense, battue sur tous les points, ne trouvait plus de refuge ; elle tenta le dernier moyen.

— Monseigneur, je n'aime pas M. de la Porte ; je ne l'aimerai jamais.

— Vous n'aimiez pas le roi d'Angleterre ; vous l'avez répété plusieurs fois à votre sœur et à vos complices ; vous l'épousiez pourtant.

— Ah ! c'est autre chose.

— A Brouage, vous appeliez M. de la Porte de tous vos vœux.

— J'étais en prison.

— Vous vous y ferez, Hortense ; un jeune mari, très-bien fait, passionné de vos charmes, une fortune immense, votre beauté, votre esprit, que vous faut-il de plus ? Vous seriez aussi ingrate envers la Providence qu'envers moi si vous vous plaigniez.

Mademoiselle de Mancini ne pouvait cependant retenir ses larmes, elles coulaient une à une sur son visage et roulaient comme des perles. Le cardinal, épris de la beauté, en véritable artiste, la regardait avec admiration. Cette douleur le toucha : il n'était pas méchant et il aimait sa famille.

— Ma pauvre Hortense, vous êtes une enfant, et vous serez bien malheureuse si vous ne savez pas mieux commander à vos entraînements. Consolez-vous et voyez le meilleur côté des choses.

Hortense pleurait plus fort, elle comprenait l'effet de ses larmes, et elle espérait un peu.

— Dans quinze jours, continua le ministre, vous serez mariée : il faut ce temps pour préparer vos habits ; je veux qu'ils soient des plus magnifiques et que la cour déploie en cette occasion toutes ses splendeurs. Je vous donnerai une partie de mes joyaux ; je vous logerai dans l'appartement d'honneur ; vous aurez des équipages commandés pour le roi et que son épargne ne peut payer ; on vous les montrera dès demain, ils défileront dans la cour.

Ces séductions glissèrent sur le cœur de mademoiselle de Mancini ; accoutumée à la magnificence, elle ne se laissait point éblouir par ces promesses ; elle ne remercia même pas.

Le ministre garda encore quelques instants le silence. Hortense remarqua l'embarras de son oncle.

— Mon enfant, dit-il enfin, j'ai quelque chose à vous demander, et je compte que vous ne me refuserez pas.

— Ah ! monseigneur, vous êtes le maître et vous me e prouvez bien.

— Vous me bénirez plus tard si vous me maudissez aujourd'hui. Je vous donne tout, je viens de vous le dire, excepté quelques legs. Il en est un que je ne puis compléter qu'avec vous. Le secret qu'il cache ne doit être jamais révélé.

— Je suis discrète, mon oncle.

— Vous le serez d'autant plus que vous ne saurez pas la vérité. Il s'agit de Julia Milliani, il s'agit de Dominique.

— Ah ! répliqua Hortense, vos deux indispensables.

— Si vous avez quelque respect pour ma mémoire, ménagez Dominique, protégez-le, faites-lui remettre soigneusement la somme que je lui laisse, et s'il vient réclamer davantage ne le refusez pas.

— Il est déjà gorgé de vos bienfaits.

— Il sait trop de choses, mon enfant, murmura-t-il; il peut inventer des calomnies et leur donner un air de réalité; je ne serai plus là pour me défendre et je ne veux pas être accusé de meurtre, entendez-vous?

— Mon oncle!

— Ah! mademoiselle, vous ignorez ce qu'il en coûte pour monter au faîte lorsqu'on est né dans la foule; vous ignorez avec quels matériaux s'élèvent une fortune et une puissance telles que les miennes. Puissiez-vous ne jamais l'apprendre!

Une douleur plus vive que les autres contracta ses traits. Hortense était sérieuse et ne répondait pas.

— Quant à Julia...

Il s'arrêta encore, l'effort semblait au-dessus de ses forces.

— Julia a été élevée près de vous, mon oncle, c'est votre protégée, votre pupille, vous nous avez ordonné de la traiter en amie, et tout à coup, sans que rien de notre part ait motivé sa conduite, elle est devenue d'une insolence insupportable, elle a montré des prétentions que vous n'autorisiez point, sans doute, et vous savez enfin comment elle a couronné l'œuvre. Il faut donc vous dire, à mon grand regret, que je ne puis, que je ne veux plus accueillir chez moi mademoiselle Milliani; elle m'a fait trop de mal, je ne lui pardonnerai jamais.

Mazarin rougit légèrement.

— Quoi! pas même si je vous le demande à mon lit de mort?

— Ne m'y obligez pas, monseigneur, je vous en conjure. N'est-ce pas assez de m'imposer un mari que je déteste, sans encore me forcer à recevoir cette...

— Au moins ferez-vous ce que je vais vous prescrire, j'espère. Voici une lettre et un paquet qui doivent lui

être remis; ils lui appartiennent, et personne, je dis *personne*, surtout vos sœurs, surtout Dominique, ne doit savoir que vous êtes chargée de ce soin. Je vous donne mon grand cabinet de laque, voùs en trouverez le plan dans le premier tiroir. Ces deux objets seront placés par vous dans le secret le plus mystérieux de ce meuble. Lorsque Julia reviendra, vous les lui remettrez à elle-même, à elle seule. Julia aussi veut être ménagée; elle est capable de grands emportements; elle a de grandes facultés.

— Pour le mal.

— Peut-être; et, pour le bien, il ne s'agit que de la diriger. J'ai eu tort de la pousser à bout: c'est encore pour vous que je l'ai fait. Qu'elle ne manque jamais de rien; elle a le droit d'être secourue et protégée par tout ce qui tient au nom de Mazarin. Cet entretien est probablement le dernier et le seul que nous aurons sans témoins avant que Dieu m'appelle à lui; il a déjà duré trop longtemps au gré de votre impatience et à la mesure de mes forces. Il fallait cependant vous prévenir. A présent, rentrez chez vous. Vos complices savent que le coup est manqué; ils n'iront pas vous y chercher ce soir. Avertissez Marie qu'elle prenne garde à elle et qu'elle se hâte d'accepter un protecteur; les dispositions ne sont pas amicales ici à son égard; lorsque je n'y serai plus, elle pourrait s'en apercevoir. J'ai fait pour vous tous plus que le possible, et pas un de vous ne me regrettera. Cette pensée ne m'est plus amère, j'y suis accoutumé, mais votre ingratitude ne vous portera pas bonheur.

Il chercha sous son chevet la clef de son cabinet de laque, la retint un instant dans sa main, et la donna avec un grand soupir à mademoiselle de Mancini.

— Ouvrez la petite porte, déposez la lettre et le paquet, continua-t-il; prenez le plan, emportez-le pour l'étudier. Demain le meuble sera dans la chambre à coucher d'honneur, avec ce qu'il renferme; tout est à vous. Hélas ! c'est déjà quelque chose qu'il me faut quitter !

Hortense balbutia un remercîment, elle avait hâte de partir. Ces confidences tronquées ne la satisfaisaient pas, et le nom seul de Julia la mettait hors d'elle-même. Sans la prophétie de la Voisin, sans sa recommandation d'accepter les événements et de se laisser faire, elle se fût révoltée contre une union qui la séparait de Roger et qui lui semblait odieuse.

Mademoiselle de Mancini eut cent fois un refus formel sur les lèvres; elle pensa qu'on saurait la contraindre, elle se représenta la lutte qu'elle devait soutenir, les violences dont son oncle était capable lorsqu'on dérangeait ses projets, elle se rappela l'exil de Brouage et ne se sentit pas la force de combattre ; elle préféra s'abandonner au hasard, croire aux félicités promises sans s'inquiéter des moyens qui l'y conduiraient. Cette espèce d'insouciance, difficile à admettre aujourd'hui, était alors une chose naturelle. On avait dans les hautes classes tant d'exemples de bonheurs illicites que l'imagination pouvait facilement en admettre un de plus.

Mazárin, fatigué de cette entrevue, pour lui si pleine d'émotions, congédia de nouveau sa nièce, en lui recommandant de se montrer le lendemain à la messe de la reine.

— Vous êtes tous des modèles d'impiété; si l'on n'a pu parvenir à vous donner la foi en la religion que vous servez, au moins faites semblant, et ne scandalisez personne

Ces paroles, devenues historiques et répétées si souvent par le ministre à sa famille, ne furent pas plus entendues cette fois que les autres. Hortense parut à la messe parce qu'elle ne put faire autrement; mais elle s'y montra si distraite qu'eût mieux valu n'y pas venir. Madame de Venelle observa qu'elle tenait ses heures à l'envers. Ses yeux cherchaient souvent ceux de la reine d'Angleterre, dont la mine était piteuse; elle avait beaucoup pleuré. Le roi et la reine-mère ne tournèrent pas une seule fois leurs regards vers elle ni vers mesdemoiselles de Mancini. La jeune reine seule fut envers madame de Soissons comme à l'ordinaire. Lorsqu'on sortit de la chapelle, Marie et sa sœur voulurent rentrer au palais Mazarin; leur gouvernante leur dit qu'elles suivraient Leurs Majestés et paraîtraient à la toilette d'Anne d'Autriche.

— Votre mariage doit y être déclaré, mademoiselle, ajouta la bonne dame, et, Dieu merci ! je n'aurai bientôt plus à répondre de vous. Votre équipée d'hier passe le reste; si Son Éminence n'eût pas été si malade, je crois qu'elle m'aurait tuée.

Hortense pâlit; Marie essaya de répondre. Madame de Soissons, qui passait, vint à elles, désespérée.

— Prenez votre parti, dit-elle à sa sœur, ils ont décidé que vous seriez la femme de cet imbécile, et vous n'y pouvez résister maintenant. Il est encore le maître, bien qu'il soit mourant, et cet enfant sans énergie le craint comme s'il devait vivre. Ah! quel fantôme de roi lui et la reine-mère nous ont préparé!

Il fallut suivre le flot de la cour. Les nièces du ministre reçurent les mêmes hommages qu'à l'ordinaire. On devinait quelque chose de nouveau; les courtisans flairent de si loin! Lorsqu'elles entrèrent, Anne d'Autriche était

déjà à sa toilette; la jeune reine, la reine d'Angleterre, étaient assises à la tête du cercle; le roi se tenait debout près de sa mère, et la foule des courtisans remplissait la chambre. Quand mesdemoiselles de Mancini parurent, la reine-mère prit l'air agréable, le roi fit un pas au-devant d'elles. Marie marchait la première, sa révérence fut contrainte; aucun des augustes personnages ne lui adressa la parole. Hortense espéra qu'il en serait de même pour elle et se disposait à la suivre.

— Un instant, mademoiselle, dit Anne d'Autriche : le roi m'autorise à vous annoncer que, pour montrer à M. le cardinal l'état qu'il fait de tous ses désirs, il a signé ce matin les lettres qui érigent pour vous et votre mari la terre de Chilly en duché. Vous êtes donc dès aujourd'hui duchesse de Mazarin, et vous pouvez vous asseoir.

La voix de la reine démentait ses paroles; elle était sèche et cassante; le désir d'être agréable à Mazarin lui inspirait cette bonne grâce envers Hortense. Elle n'aimait ni elle ni ses sœurs; elle savait leurs sentiments pour leur oncle, et elle les blâmait fort. Mademoiselle de Mancini le comprenait. Son émotion fut très-vive; son sort était désormais fixé. Elle accepta le tabouret qu'on lui apporta et ne fit d'autre remercîment qu'une révérence plus profonde,

— D'aujourd'hui en quinze, ajouta le roi, mademoiselle de Mancini, ou plutôt madame la duchesse de Mazarin, épousera M. de la Porte, grand maître de l'artillerie. Son Éminence ne pourra malheureusement assister à ce mariage, auquel toute la cour se rendra. Nous désirons donner une nouvelle preuve de notre affection pour celui qui a pris soin de notre État pendant tant d'années, et nous voulons honorer sa famille comme celle qui nous est la plus chère après la nôtre.

M. de la Porte, qui brillait au premier rang, prit un air de béatitude; le maréchal de la Meilleraie remercia le roi en termes chaleureux; madame de Soissons eût dû en faire autant, au nom de son oncle et de ses sœurs: la contrariété qu'elle éprouvait était si vive qu'elle ne put s'y résoudre; quant à Hortense, la cour vit des larmes rouler dans ses yeux.

Le cardinal se fit transporter ce jour-là au Louvre: il était ainsi plus près de Leurs Majestés et le dérangement était moins grand. La vraie raison était la douleur qu'il éprouvait d'avoir autour de lui des chefs-d'œuvre qu'il allait abandonner avec la vie. Cette douleur, sans cesse renaissante, le tenait autant que sa maladie. Il espéra s'en distraire en perdant ces objets de vue. M. de Brienne, son secrétaire, l'avait surpris une fois se faisant traîner par Dominique dans la galerie, admirant ses tableaux et ses statues, s'arrêtant devant chacun d'eux, et disant d'un air désespéré :

— Il faut donc quitter cela!

Puis, passant successivement à d'autres, il ajoutait :

— Et cela ! et cela !

Il en pleurait; cet homme était véritablement artiste; ce qu'il regrettait en mourant, ce n'était ni sa richesse ni sa puissance, c'était l'art.

Le cabinet chinois fut porté dans la chambre destinée à Hortense. Le lendemain il lui en arriva un autre de la part de son fiancé. Celui-là n'était pas en laque, mais en marqueterie. Lorsqu'on le déposa sur une table, auprès de la belle fiancée, son frère et ses deux sœurs étaient chez elle. Ils essayaient de la distraire par mille folies. Elle riait de tout son cœur et oubliait le mariage. Le présent de M. de la Porte glaça le sourire sur ses lèvres.

— C'est donc vrai! dit-elle.

— Oui, reprit Philippe, c'est vrai, et il faut que vous vous en consoliez. Voyons donc ce qu'il y a dans ce joli cabinet ; si ce sont des dragées, j'en veux ma part.

— Regardez-y ; quant à moi, cela m'est égal.

— Vous êtes dégoûtée, ma belle ; quand on a trop, cela est toujours ainsi.

Philippe et ses sœurs cachaient mal l'envie qui les dévorait ; cette immense fortune dont on les privait en faveur d'Hortense et d'un étranger, miroitait à leurs regards. Le jeune homme prit la clef, ouvrit le coffre, et resta stupéfait devant un boisseau d'or qui le remplissait en entier ; il y avait dix mille pistoles, c'est-à-dire cent mille francs.

— Mon Dieu ! s'écria M. de Mancini, voyez donc quelles dragées.

— Celles-là, comme d'autres, sont à vous, Philippe ; à vous, Marianne ; à vous, Marie ; ne vous en faites pas faute, prenez, prenez !

Ils plongèrent leurs mains dans ce tas de pièces brillantes, et bourrèrent leurs poches en riant, en chantant, en dansant ; ils en jetèrent sur le tapis et jouèrent au petit palet. Marianne s'approcha de la fenêtre et vit dans la cour un peuple de livrée.

— Ah ! dit-elle, qu'il serait amusant de les faire battre en leur envoyant quelques-unes de ces petites médailles jaunes !

Cette idée sembla charmante à cette folle compagnie ; ils se mirent sur le balcon et lancèrent à toute volée une poignée de pistoles. Les laquais étonnés regardèrent d'abord sans oser y toucher ; la présence de leurs maîtres les intimidait.

— C'est pour vous, mes braves gens, ne vous gênez pas ; buvez à la santé de madame la duchesse de Mazarin.

Ils ne se le firent pas répéter et se ruèrent sur les pistoles. Ce jeu amusa les Mancini ; ils redoublèrent. Deux ou trois cents louis y passèrent ; madame de Mazarin nous le raconte dans ses *Mémoires*. Plusieurs hommes furent presque étouffés ; il fallut les hoquetons du cardinal pour remettre l'ordre. Il ne fut bruit, à la cour, que de cette prodigalité. Les anciens frondeurs en riaient sous cape.

— C'est bien, disaient-ils ; les écus que cet illustrissime faquin nous a volés seront restitués au peuple par ses héritiers ; ils nous vengeront.

De bonnes âmes s'empressèrent de prévenir le malade, avec de grandes plaintes et force condoléances. Il eut une crise terrible, fit venir les coupables et les tança vertement. Sa colère fut grande, on crut qu'elle l'emporterait. Les Mancini ne s'en émurent point. Le trésor resta en commun et ne fut pas plus ménagé. Chacun y puisa à son tour, si bien qu'on l'épuisa en une semaine. Hortense, ayant acheté une garniture de point de Venise merveilleuse, chercha de quoi payer le marchand ; elle ne trouva plus rien.

— Ah ! s'écria-t-elle au milieu d'un éclat de rire, les oiseaux sont dénichés.

Ce furent les moindres dépenses néanmoins. Hortense et ses sœurs se promenaient par la ville du matin au soi dévalisant les boutiques. Les appartements étaient littéralement encombrés d'étoffes, de joyaux, de parures de toutes sortes. Très-sûres que leur oncle ne viendrait pas y voir, les jeunes filles s'accordaient des fantaisies ruineuses. Ce que la duchesse de Mazarin accapara en linge et en dentelles ne peut se raconter. Les tailleurs et les lingères qui confectionnèrent la toilette de noces ne quittèrent pas le travail pendant deux semaines : on

les enferma dans un appartement du palais, ils n'eurent pas la permission d'en sortir.

La cour allait et venait du Louvre à Saint-Germain. Le roi et la reine-mère ne passaient pas deux jours sans voir le cardinal, dont les souffrances étaient horribles. Ses nièces le délaissaient; elles étaient trop occupées de leurs préparatifs. La fiancée se consolait presque en contemplant les magnificences qui l'attendaient, elle était impatiente de mettre sa robe de noces, et l'essayait à chaque instant.

Enfin le moment arriva. Dès le matin, la duchesse se fit éveiller, pour avoir plus de temps devant elle; sa douleur avait pris le dessus sur ses distractions, elle pleura abondamment. Marie eut beaucoup de peine à la consoler. Elle répétait sans cesse :

— C'est le malheur de ma vie!

— Ma sœur, ma sœur! répliquait Marianne, on ne peut pas être malheureuse avec un habit comme celui-là.

Cet habit, en effet, était digne des fées. Qu'on s'imagine un brocart d'argent, brodé de perles fines et reprisé de chatons de diamants. La jupe de dessus était en point de Venise aussi fin que de la toile d'araignée. On voyait le dessous à travers. Le corsage se tenait droit comme une cuirasse à force de brillants. La coiffure de la mariée resplendissait; malgré sa pâleur elle était si belle ainsi qu'il y eut un cri d'admiration lorsqu'elle parut. Madame de Soissons l'attendait avec Philippe dans la salle du dais, au palais Mazarin; ils devaient la conduire au Louvre, où le mariage se célébrait. Ils montèrent tous en carrosse; une grande foule de peuple les accompagna, poussant des cris de joie. La beauté d'Hortense fut célébrée sur les mille tons de l'enthousiasme.

En arrivant au Louvre, avant de voir Leurs Majestés, tous les Mancini se rendirent dans la chambre de leur oncle, où ne se trouvaient que Colbert et Dominique. Celui-ci, triste et content à la fois, dévorait des yeux sa belle idole. Elle allait appartenir à un autre, mais cet autre elle le haïssait; et puisqu'il ne pouvait l'obtenir, au moins ne connaîtrait-elle point les délices d'un amour partagé. Colbert dirigeait les biens de son patron, et, dans cette importante circonstance, sa présence était indispensable. Mazarin souffrait beaucoup; il fit bonne contenance pourtant et adressa à ses nièces quelques paroles pleines d'affection, où son mécontentement éclatait malgré lui. Il fit entrer ensuite le maréchal de la Meilleraie et son fils et leur remit la belle duchesse.

— Je vous donne ce que j'ai de plus précieux au monde, messieurs, ma nièce chérie et les biens que je dois à la munificence de Sa Majesté. Remplacez-moi, faites mieux que moi, et souvenez-vous que l'épargne est le fondement et la conservation des fortunes.

Le maréchal de Gramont arriva de la part du roi; il emmena les mariés et leur suite à la chapelle. La bénédiction nuptiale leur fut donnée par l'évêque de Fréjus, dont les négociations avaient préparé leur union, et qui avait reçu pour ses soins un pot-de-vin de deux cent mille livres. La cour assista à cette cérémonie.

Dans un coin obscur, derrière un pilier, une femme, vêtue de noir, enveloppée de coiffes impénétrables, se tenait cachée. Elle ne fit pas un mouvement tant que dura la messe; mais lorsque la foule s'écoula et que chacun courut vers le nouveau Louvre pour voir le cortége traverser les appartements, elle quitta sa place et se retira du côté opposé, marchant à pas lents,

ensevelie dans ses pensées. Elle gagna la cour des cuisines et un escalier dérobé qui conduisait aux appartements du cardinal, sans hésiter, sans demander son chemin, et sans parler à aucun de ceux qu'elle rencontra sur sa route.

XI

LA MORT D'UN GRAND

Après la cérémonie, le duc et la duchesse de Mazarin retournèrent dans la chambre de leur oncle. Ils le trouvèrent si mal qu'ils se retirèrent promptement; à peine eut-il la force de leur parler. On inscrivit cependant les mots qu'il balbutia :

— Vous êtes riches, vous devez être heureux.

Les larmes que la jeune épousée retenait à grand'peine lui répondirent.

Les courtisans firent encore une remarque plus importante peut-être. Le roi s'approcha de Marie de Mancini et lui dit d'un air fort dégagé :

— Eh bien! mademoiselle, voilà un bon exemple, ne le suivrez-vous pas bientôt?

— Il en est d'autres que j'aurais dû suivre plus tôt encore, répliqua-t-elle sans se troubler.

Le moment de retourner au palais Mazarin arriva. Madame de Soissons prévint sa sœur qu'elle allait la reconduire chez elle.

— Mon Dieu! dit Hortense, déjà!

Cette réponse courut, on la regarda comme de mauvais augure pour monsieur le duc. Il était si charmé, si

ravi qu'il en perdait le sens. Il n'entendait rien, il ne voyait rien ; il faisait mille gaucheries. Son père dut le rappeler plusieurs fois à son rôle. Lorsqu'il offrit la main à madame de Venelle, qui accompagnait son élève, il lui prit la gauche au lieu de la droite. Marianne ne manqua pas de le faire remarquer, et s'en alla pouffant de rire.

— Ah ! dit le maréchal de Gramont, un mari dont on se moque le jour de ses noces est un homme perdu.

Ces présages réunis firent tirer un horoscope peu flatteur pour la nouvelle union. On en causa toute la soirée. Madame de Châtillon disait d'un air câlin à la reine d'Angleterre :

— Ah ! madame, monseigneur le cardinal et sa famille seront punis par où ils ont péché ; il fallait un autre choix.

Le cercle se sépara de bonne heure au Louvre, le cardinal s'informa plusieurs fois de ce qui se passait. Malgré son désir il n'avait pu recevoir la cour dans son appartement ce soir-là ; ses souffrances étaient trop vives ; personne n'était resté près de lui, excepté Dominique ; il avait renvoyé Brienne. Une lampe à lueur sépulcrale éclairait seule la chambre. Mazarin souffrait horriblement, il se contraignait pour se plaindre, même devant ce confident de toute sa vie.

— Monseigneur, reprenait celui-ci, votre visage est altéré ; vous devez éprouver de grands maux, bien que vous n'en disiez rien.

— Je n'ai pas longtemps à vivre ; mon zèle pour le service du roi, les fatigues du gouvernement m'ont tué. Je ne suis pas vieux cependant, et j'aurais voulu durer encore : j'ai tant de choses à accomplir ! Maintenant qu'on ne met plus d'obstacles à mes commandements, je pour-

rais montrer ce que je vaux; mais Dieu n'y consent pas.

— Vous ne mourrez point, monseigneur.

— Je mourrai, Dominique, et c'est tant pis pour toi. Que feras-tu, quand je ne serai plus là, avec la haine que mes nièces te portent ?

— Monseigneur, ne vous mettez point en peine, le roi m'honore toujours de ses bontés, et mon logement est retenu à l'hôtel de Soissons.

— Ah ! poursuivit amèrement le malade, tu es un homme de précaution.

Il se fit un long silence, après lequel le ministre ordonna à Dominique de se retirer.

— Comment, monseigneur, vous laisser seul en l'état où vous êtes ? Si ma présence vous déplaît j'appellerai Bernouin, j'appellerai le médecin de garde. Ils sont là, dans votre cabinet.

— Va les rejoindre et laisse-moi. Je veux dormir, je veux penser, j'ai besoin de solitude. Je frapperai si j'ai envie que vous rentriez; autrement qu'on ne me dérange point.

Dominique plaça près de son maître la potion ordonnée pour la nuit et se retira sans répliquer. L'affection ne le retenait point, il accomplissait une corvée, c'était son expression.

— Et, ajoutait-il, j'aimerais mieux travailler quinze jours à la terre que de veiller ce *Pantalon* jouant la comédie, même avec la mort.

Mazarin, resté seul, poussa un grand soupir

— Ah ! murmura-t-il, je vais donc pouvoir souffrir à mon aise !

Il ne retint plus ses plaintes, et si ses ennemis l'avaient vu en cet instant, ils en auraient eu pitié. Tout ce que

la douleur physique et la douleur morale ont de plus aigu se peignait sur sa physionomie.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! de pareilles tortures, et pour arriver à la mort ! pour quitter la puissance, les honneurs, les richesses ! pour laisser à de sots héritiers les trésors de l'art que j'adorais, que j'ai eu tant de peine à réunir ! C'est une grande punition ; il faudrait la prendre en esprit de pénitence, et je ne puis pas, je ne puis pas !

Il essaya de prier ; les fantômes de son passé tournaient autour de son lit et reportaient malgré lui ses pensées vers des regrets déchirants ; il ferma les yeux pour ne pas les voir, et les vit encore. En ce moment la portière de son oratoire se souleva doucement, une main blanche et fine la retint, un visage pâle se montra, à peine éclairé par la lampe ; on eût dit d'un de ces fantômes qu'il évoquait tout à l'heure, car on n'entendait pas le moindre bruit ; l'apparition ne marchait pas, elle glissait. Elle s'avança jusqu'à la balustrade dorée, entra dans l'alcôve, monta sur l'estrade et resta debout au pied du lit, à demi cachée par le rideau. Le silence régnait toujours, un long gémissement du malade l'interrompit.

— Ah ! balbutia-t-il, avoir donné tant de millions et être seul à ma dernière heure ! n'avoir pas un ami véritable pour me fermer les yeux !

— Vous vous trompez, Julio Mazarini, vous n'êtes pas seul, répliqua une voix brisée.

Ses paupières s'ouvrirent, sa pupille se dilata comme dans un horrible cauchemar ; il voyait devant lui une femme maigre, blême, enveloppée dans une mante noire, dont les regards ardents le transperçaient comme deux épées ; il fit un geste pour la repousser.

— Carmen ! s'écria-t-il.

— Non pas Carmen, monseigneur, ce n'est pas Carmen, bien que vos remords l'évoquent. C'est Julia, sa fille, *la vôtre!* C'est elle qui vient, à cette heure suprême, vous demander compte de sa jeunesse vouée par vous à la servitude et au malheur.

Le cardinal poussa un soupir déchirant : il essaya de se retourner.

— Laissez-moi mourir en paix ! dit-il.

— Non, car il ne serait pas juste que votre mort fût douce, quand la mort de ma mère, quand ma vie ont été si cruelles. Je vous dirai tout et vous m'entendrez ; je vous pardonnerai peut-être si vous réparez vos infamies et si vous consentez à ce que je désire, autrement je vous suivrai comme un spectre vengeur, vous me verrez jusqu'à votre dernier soupir, et le dernier mot qui frappera votre oreille sera le nom de votre victime.

— Que voulez-vous, Julia? hâtez-vous de me l'apprendre ; mes moments sont comptés, répliqua le mourant, brisé par l'émotion.

— Monseigneur, je suis votre fille.

— Hélas !

— Vous avez arraché ma mère à son pays, à sa famille, à son père ; vous avez rempli ses jours d'amertume, vous l'avez condamnée aux larmes, vous l'avez délaissée lorsqu'elle avait quitté sa belle Espagne, renoncé à un brillant avenir pour vous suivre. Et quand elle gêna votre ambition, quand votre promesse de la nommer votre femme devant les hommes, ainsi qu'elle l'était devant Dieu, devint un obstacle aux destinées que vous rêviez, vous avez tué cette douce créature qui vous aimait tant, vous avez fait votre fille orpheline, monseigneur !

— Moi ! s'écria Mazarin, en retrouvant une éner-

gie factice pour se défendre d'un crime, moi! jamais!

— Ma mère est morte empoisonnée, Éminence, elle me l'a écrit; j'ai cette lettre, ce testament tracé par elle; l'ami qui le reçut de sa main me l'a remis à ma vingt-cinquième année, ainsi qu'il en avait l'ordre. Ce témoiguage qui s'élève contre vous est irrécusable, c'est celui du seul être qui vous ait véritablement aimé en ce monde.

— Julia, moi aussi je vais mourir, je vais retrouver votre mère; je vous jure sur sa mémoire, sur mon salut éternel, sur la justice de Dieu qui m'attend, je vous jure que je suis innocent de ce meurtre abominable.

— Dominique a versé le poison par votre ordre.

— Dominique a tout fait à mon insu. Il a deviné ma fortune, et la sienne s'attachait à cette espérance. Carmen, que j'aimais encore, lui semblait un empêchement à cet avenir qu'il rêvait pour lui et pour moi, il a sacrifié Carmen.

— Ma mère a écrit que votre main dirigeait celle de ce monstre; je sais par cœur les termes dont elle se sert, je les ai tant répétés! Ma mère n'a pas menti, vous êtes son meurtrier.

Une rougeur d'indignation monta aux joues de cet homme qui défaillait, il retrouva un éclair de force.

— Je prends Dieu à témoin de mon innocence, Julia. Dominique a laissé croire à sa victime qu'il agissait par mon ordre, et, lorsque le crime fut accompli, lorsqu'il me l'annonça lui-même, il eut l'audace d'ajouter que j'étais en son pouvoir, que nous ne pouvions plus nous séparer, et que, si jamais je le chassais, il se proclamerait l'auteur de ce meurtre accompli avec ma participation et dans mon intérêt. J'ai subi vingt ans sa présence en le haïssant.

— Je voudrais vous croire, mais le puis-je? Ne m'avez-vous pas sacrifiée comme ma mère? ne m'avez-vous pas placée près de vous et de vos orgueilleuses parentes comme une subalterne? ai-je trouvé en vous les soins, la tendresse d'un père? ma vie n'a-t-elle pas été vouée par vous à la douleur et aux humiliations?

— Ah! que je souffre! exclama le ministre, que cette scène anéantissait.

— Oui, vous souffrez! Mais ma mère et moi nous avons souffert aussi!

— Enfin que voulez-vous, qu'exigez-vous, pour me laisser finir tranquillement mon supplice?

— Je veux mon nom, je veux mon héritage, je veux que justice me soit rendue.

— Ah! fit-il, avec désespoir.

— Je veux chasser les étrangères qui m'ont foulée à leurs pieds, je veux reprendre ma place, je veux que l'avenir rachète le passé. Je n'ai jamais eu de famille, vous ne m'avez point aimée; mon cœur, repoussé de tous les côtés, s'est donné à un seul amour, et rien ne saurait l'en arracher. Il faut que cet amour me rende heureuse enfin. Le prince de Courtenay acceptera de moi la fortune et la puissance, parce que je ne lui imposerai pas l'humiliante condition d'échanger le nom de ses pères contre celui d'un parvenu.

— Le prince de Courtenay ne vous aime pas.

— Il n'aime personne, et il m'aimera. S'il eût aimé votre Hortense, il n'eût pas renoncé à elle ainsi; non, il n'aime que la gloire, et la gloire je la lui donnerai. Fière de lui appartenir, fière d'être son marchepied, je mettrai mon orgueil à m'oublier pour lui, à l'élever plus haut encore. Reconnaissez-moi pour votre fille, traitez-moi comme votre fille, et je saurai ensuite diriger ma vie.

— Vous ignorez donc ce qui s'est passé aujourd'hui même?

— Je n'ignore rien, j'ai tout vu. Cachée dans la foule, j'ai assisté à ce mariage que j'appelais de tous mes vœux puisqu'il sépare Hortense de celui que j'aime. Mais j'ai eu peine à contenir mes transports; dix fois j'ai failli me jeter au milieu de cette fête et leur crier : « Arrêtez ! c'est à moi qu'appartiennent ces biens et ces honneurs ! » On m'aurait traitée de folle, on m'aurait empêchée de vous voir et tout était perdu. Ah ! que ne suis-je arrivée plus tôt ! Pourquoi la maladie m'a-t-elle retenue en chemin ? Je dévorais l'espace, le temps, et mes forces me trahissaient. Vous étiez si pressé de consommer ma ruine !

— J'ai pensé à vous, Julia.

— Vous m'avez jeté par grâce un morceau de pain, comme à une mendiante. Vous avez cru que je m'en contenterais. J'aime mieux mourir !

— Vous ne voulez donc pas comprendre à quoi m'oblige le caractère dont je suis revêtu? vous me méconnaissez, Julia, et vous me jugez mal. Je vous aimais !

Mademoiselle Milliani fit un signe d'incrédulité.

— Je vous aimais et je vous aime. J'ai largement pourvu à votre sort; bien des marquises envieraient la dot que je vous donne.

— Ce n'est pas une dot qu'il me faut, c'est une fortune, c'est le moyen d'offrir un trône au descendant des rois, c'est l'avenir d'un héros que je dois créer.

Mazarin sourit faiblement.

— L'amour vous égare, mon enfant, reprit Mazarin; ce que vous me demandez est impossible, mes biens ne m'appartiennent plus. J'ai quitté ma maison pour n'y plus rentrer, j'ai dit adieu à mes richesses, à mes trésors,

à mes chefs-d'œuvre, j'ai tout donné ; le roi lui-même ne pourrait défaire ce qui a été fait.

— Il le faut cependant, monseigneur. Vous allez prononcer des paroles graves, vous allez changer plus d'une destinée : Ou je serai votre fille, ou je serai le mauvais génie de votre race ; ou j'aiderai à sa prospérité par tous les moyens possibles, ou je les emploirai à sa destruction. Si je ne vis pas pour le bonheur, je vivrai pour la vengeance; il faut un but à mon âme et aux facultés que vous m'avez transmises. J'ai votre activité et votre ambition ; j'ai peut-être votre génie, mais j'ai assurément plus de courage et d'énergie que vous. Si j'avais été Mazarin, la Fronde n'aurait pas eu lieu et Anne d'Autriche serait encore mon esclave.

— Mon Dieu! ne me laissera-t-elle pas mourir en repos!

— Non, jusqu'à ce que vous ayez prononcé un mot, une déclaration ; monsieur Colbert veille assurément, monsieur de Brienne n'est pas loin, monsieur de Lyonne peut être appelé; dictez vos volontés, dites que vous vous repentez d'une injustice, et que votre conscience vous oblige à avouer la vérité. Demain, le roi approuvera tout. Il n'aime ni vous ni les vôtres, depuis qu'il a cessé d'être amoureux de vos nièces, vous le savez bien.

— Je sais que vous me torturez. Laissez-moi réfléchir, au moins, laissez-moi chercher les moyens... Je suis épuisé, incapable d'une pensée; attendez à demain...

— Demain, la Bastille ou le Châtelet vous aurait délivré de moi. Non, ce moment ne se retrouvera plus ; les chemins qui se sont ouverts alors qu'on ne me soupçonnait point, me seront fermés désormais. Je ne sortirai d'ici que pour habiter l'appartement d'honneur du palais

Mazarin, ou pour commencer mon œuvre ténébreuse. J'attends.

Un moment de silence se fit. Mazarin connaissait cette nature indomptable, rien ne pouvait le délivrer d'elle. Il essaya cependant, et avança la main vers le timbre placé près de lui. Elle l'arrêta.

— Vous vous rappelez, monseigneur, que la reine doit être instruite de tout, ainsi que le roi et les grands de l'État. S'il m'arrive quelque accident, mes précautions sont prises.

— Alors que pouvez-vous craindre? vous êtes plus puissante que moi.

— La mort est plus puissante que nous deux, monseigneur; demain vous serez mort peut-être, ajouta-t-elle avec une froide cruauté.

Le ministre trembla; il crut entendre prononcer son arrêt.

— Lâche! murmura Julia; il a peur de la mort; il ne joue plus la comédie, maintenant.

Il y eut encore un instant de silence; après quoi :

— Voulez-vous? dit-elle.

— Je ne puis... je ne puis...

— C'est... votre dernier mot?

— Pitié, Julia! au nom de votre mère, qui m'aimait tant, ne me forcez pas à déshonorer sa mémoire, à déshonorer sa vie par l'aveu d'une faute cachée, oubliée de tous!

— Il ose invoquer le nom de ma mère!

— Elle ne m'eût pas refusé, elle!

— Ma mère était un ange, et moi je suis votre fille; votre sang maudit coule dans mes veines avec le sien; j'ai puisé à cette source impure ce que j'ai de passions mauvaises. Je suis plus votre fille que la sienne.

Le cardinal fermait les yeux ; sa respiration haletante révélait ses douleurs. Julia n'en fut point touchée. Elle continua de le harceler, jusqu'à ce qu'il prononçàt contre elle une malédiction qu'il ne put retenir.

— Non, non, mille fois non ! s'écria-t-il. Si je vis seulement jusqu'à demain, je vous ôterai même ce que je vous avais donné.

Le visage de mademoiselle Milliani était terrible à voir : ses yeux étincelaient dans l'ombre comme ceux d'une louve.

— Ah ! vous m'abandonnez ! vous me volez ce qui m'appartient ! vous souhaitez d'être à demain pour achever votre ouvrage de ruine envers moi ! Soyez donc maudit par votre enfant ; maudit par moi, au nom de ma mère ! maudit par moi, au nom du peuple de France, pressuré, dépouillé, et qui, à votre lit de mort, emprunte la voix de votre fille pour vous crier : Anathème ! maudit par vos parents, par les ingrats que vous avez faits. Vous n'aviez pas un ami, vous ne laissez pas un regret ! Vos créatures même attendent avec impatience le moment qui les délivrera de vous. Votre maîtresse, cette reine que vous avez égarée, vous méprise aujourd'hui, et son fils vous méprise bien plus qu'elle encore. Dieu ne vous pardonnera pas, car je ne vous pardonne pas, lmoi ! Vous serez damné, vous serez maudit encore dans 'autre vie. Le ciel est juste, il nous rend ce que nous faisons souffrir aux autres. Maintenant, adieu ! vous allez mourir, et près de votre lit de mort je jure une haine implacable à tous ceux qui vous appartiennent, je jure de me venger de vous sur eux !

A ces mots, elle saisit d'une main ferme une draperie du lit, approcha la lampe et y mit le feu. Lorsqu'elle vit briller la flamme, elle se précipita vers la

porte par laquelle elle était entrée, et disparut. En un instant, la chambre, entourée de tentures légères, s'enflamma. L'issue qu'elle n'avait point refermée, et qui ouvrait sur la galerie des Rois, donna passage à l'air et activa l'incendie. Le cardinal, évanoui, ne pouvait appeler; mais Bernouin, attaché à son maître et attentif à son sommeil, entendit quelque bruit. Il se décida à entrer, malgré l'ordre apporté par Dominique, et poussa un grand cri à l'aspect de ces flammes qui embrasaient déjà les rideaux et les portières. Il appela, se précipita vers le malade, le prit dans ses bras et l'emporta dans la pièce à côté, où il le déposa sur son propre lit. Son immobilité était telle que Bernouin le crut mort.

Les médecins accoururent, déclarèrent qu'il vivait encore, mais que la moindre émotion le tuerait. On prépara à la hâte un appartement voisin, on l'y transporta; mais, malgré tous les soins qu'on lui prodigua, il ne reprit ses sens que plusieurs heures après.

Pendant ce temps, l'incendie gagnait du terrain. On crut que le Louvre brûlerait tout entier. La reine-mère, au comble de la frayeur, envoya à Saint-Germain-l'Auxerrois chercher le saint-sacrement. Mademoiselle assure sérieusement, dans ses Mémoires, que le feu s'éteignit aussitôt qu'il parut.

Après avoir repris tout à fait ses sens, le cardinal n'eut plus qu'une pensée, celle de se faire transporter à Vincennes. La scène de la nuit l'avait si vivement impressionné, qu'il croyait toujours entendre ces malédictions et voir cette belle fille, semblable à une Euménide, la torche à la main, incendiant ses draperies.

Le bois de Vincennes était une de ses retraites favorites. La distance n'était pas longue; on espéra qu'il

supporterait le transport en litière, et, après avoir prévenu le roi et la reine-mère, on ne s'occupa plus que du voyage. Le cardinal se trouvait mieux dès qu'il eut quitté le château; il donna les ordres les plus sévères pour qu'on ne laissât entrer dans sa nouvelle résidence que des personnes connues, que des femmes appartenant à la cour. On devait surveiller tout le monde, les femmes surtout. Personne ne s'expliqua cette recommandation si pressante. Dominique et Bernouin en reçurent de plus positives : Mazarin ne voulait pas rester seul un instant, même pendant son sommeil, les menaces de Julia le glaçaient de terreur. Cette âme sans énergie, dont la finesse et la dissimulation avaient été les seules armes, se sentait faiblir devant la mort et devant les reproches de sa fille. Il fit appeler son confesseur, M. Joli, curé de Saint-Nicolas-des-Champs, le pria de le suivre à Vincennes et de ne le plus quitter.

— Je ne vous retiendrai pas longtemps, mon père, ajouta-t-il, les émotions de cette nuit m'ont tué.

M. et madame de Mazarin apprirent à leur réveil le malheur de la nuit et le départ de leur oncle. La jeune duchesse témoigna de la mauvaise humeur à l'idée de le suivre et d'assister à son agonie. Son mari, ivre de bonheur et de joie, n'avait pas la faculté de penser à autre chose.

— Envoyons un gentilhomme à Son Éminence pour savoir de ses nouvelles et lui demander si elle désire nous voir. Le cardinal a besoin de repos après une telle secousse.

— Comme il vous plaira, madame, répliqua le duc, trop occupé à la regarder pour l'entendre.

Un gentilhomme se présenta, c'était Caranti, parvenu à rentrer dans la maison de madame de Mazarin, par

ses protections subalternes. Hortense rougit en le reconnaissant.

Il fit une profonde révérence, et attendit les ordres de sa maîtresse, ému et tremblant. Elle les lui donna d'une voix assurée :

— Vous êtes à moi, monsieur, mais j'ai plus de domestiques que je n'ai besoin d'en avoir ; en attendant quelque vacance, je vous donne à ma sœur Marie ; vous lui servirez d'écuyer.

Ces paroles mirent la joie au cœur de l'amoureux ; il voulut y voir une distinction, un encouragement ; c'était une mesure de prudence et de sûreté. Elle ne voulait pas chasser un homme qui s'était dévoué pour elle ; si jeune, on n'est pas ingrate ; mais elle était bien aise de s'en défaire ; ses admirations la gênaient.

Le ministre fit dire aux jeunes époux de ne venir que le lendemain. Cependant les fêtes préparées n'eurent pas lieu ; on ordonna les prières des quarante heures dans les églises de Paris, ce qu'on ne faisait d'ordinaire que pour le roi et la reine. Leurs Majestés accoururent de Saint-Germain ; le lit du cardinal fut entouré de ce que la cour renfermait de plus illustre ; sa famille se trouva donc obligée d'y paraître. Le roi et la reine-mère versèrent quelques larmes lorsque celui qui les avait servis si longtemps leur fit ses adieux. Quant aux Mancini, leurs yeux ne se mouillèrent même pas.

Mazarin montra de grands sentiments de piété ; son courage lui était revenu. Il se tenait dans sa chaise, rasé, fardé, vêtu d'une simarre rouge ; il semblait railler la mort qu'il craignait tant la veille. Ce fut sa dernière comédie. Il donna au roi ses gros diamants, à la condition qu'on les appellerait *les douze mazarins* et qu'ils resteraient à la couronne. Il donna à la reine-mère un superbe bril-

lant; un bouquet de pierreries à la jeune reine; à Monsieur, des émeraudes d'une prodigieuse grosseur. M. le Prince et M. de Turenne, ses anciens ennemis et maintenant la gloire de la France, eurent chacun une bague de grand prix.

Il pria ensuite ces augustes personnes de recevoir ses adieux et de vouloir bien ne plus le visiter, car il en avait fini avec ce monde. Le spectacle de la mort est peu agréable, pour les grands surtout. Le roi et les reines ne se firent point répéter cette prière et sortirent après quelques compliments, suivis de toute la cour. Mazarin resta seul avec sa famille et ses domestiques. Sa parole était assurée, son regard brillait de fièvre, il jetait sa dernière étincelle. On le regardait avec étonnement; il rassura ses gens sur leur avenir et les renvoya, excepté Colbert, Dominique et Bernouin, puis, se tournant vers ses nièces et son neveu.

— J'ai tout fait pour vous, leur dit-il, je vous laisse des états princiers; vous n'en serez pas moins ingrats, je le sais, et je ne m'en soucie guère maintenant; je vois les choses de plus haut. Vous pouvez vous retirer, nous ne nous reverrons plus. Chacun a le droit en France de maudire ma mémoire peut-être, mais pour vous elle devrait être sacrée; vous profitez de ce que j'ai fait, tâchez de ne pas dissiper trop vite les biens que je vous laisse et qui m'ont coûté tant de peine à acquérir. Adieu! — Hortense, et vous, monsieur de Mazarin, demeurez quelques instants encore.

Les autres sortirent, ne prenant même pas le soin de se composer un visage hypocrite. Le duc et la duchesse de Mazarin s'approchèrent.

— Monsieur, continua le cardinal, je vous ai donné une des plus belles femmes de l'Europe, avec cinquante

millions de dot ; je ne vous demande qu'une chose en retour : portez mon nom le plus haut possible, tâchez qu'il ne soit pas déshonoré; surtout soignez et conservez ma galerie, mes tableaux, mes statues et mes objets d'art. Je n'ai rien plus aimé au monde, et, si vous ne les gardez pas avec le respect dû à ma dernière et suprême volonté, je sortirai du tombeau pour vous en faire le reproche.

— Soyez tranquille, monseigneur, répliqua le jeune époux, nous obéirons.

— Hortense, vous devriez me regretter quelquefois et m'adresser une bonne pensée ; je vous laisse très-heureuse, je l'espère...

— Votre Éminence ne peut pas en douter, répondit le duc.

— Je doute de tout, monsieur, car je vais mourir... Je m'affaiblis... Rentrez chez vous; vous n'avez ni assez de force ni assez d'affection pour me fermer les yeux. Ce n'est plus moi qui suis riche, à cette heure, c'est vous.

Le regard du mourant les accompagna jusqu'à la porte.

— Ah ! murmura-t-il, personne ne m'a aimé !

Il ne restait plus dans la chambre que M. Joli, le confesseur, Colbert, Bernouin, Dominique et deux pages. Mazarin ferma les yeux et se recueillit, le curé lui parlait de Dieu, du détachement des choses de ce monde.

Un profond silence régnait dans la chambre. On n'entendait que les paroles du prêtre et la respiration pressée du malade.

— Monsieur Colbert, dit-il, n'oubliez pas mes instructions.

— Tout sera fait, monseigneur.

— J'ai soif; qu'on me donne un peu d'eau de grenade.

Un des pages s'empressa de verser la tisane demandée; il s'approcha du lit en entrant dans la ruelle, et présenta

au mourant un gobelet d'argent. Les yeux de Mazarin se portèrent sur ce jeune homme : ils devinrent démesurément grands; il fit un geste pour repousser la tasse, et une émotion terrible le dominait.

— Non, non... je ne veux pas... de sa main... c'est du poison !

Sa tête retomba, mais son regard fixe ne quitta pas le visage pâle du page, debout auprès de lui, semblable à la statue de la Vengeance.

Dominique seul comprenait ce drame, et l'expression de sa physionomie révélait ses impressions.

— Jusqu'à la mort, elle l'avait bien dit. Ah ! Julia ! Julia !... Sainte Vierge, recevez mon âme !

Ce fut son dernier mot.

XII

UNE ANCIENNE CONNAISSANCE

Pendant l'agonie de Mazarin à Vincennes, mesdemoiselles de Mancini étaient réunies avec Philippe dans la chambre de madame de Mazarin, à Paris. Ils attendaient la confirmation d'une nouvelle dont ils ne doutaient plus. Le duc, assis à côté de sa femme, répétait :

— Il doit être mort, le malheureux !

— Il faut bien qu'il ait son tour comme les autres, répliqua Hortense.

Le duc de Nevers (on donnait ce titre à Philippe depuis la veille) était collé aux vitre avec Marianne; ils regardaient ce qui se passait dans la cour. Tout à coup ils s'élancèrent vers la porte en criant :

— Un courrier ! un courrier ! c'est fini !

Le gentilhomme montait déjà l'escalier.

— Ce gentilhomme est à moi, reprit Marie, c'est le fidèle Caranti; mes ordres sont exécutés, on peut compter sur son exactitude.

Philippe et Marianne rentrèrent.

— Dieu merci ! il est crevé !... s'écria le neveu en s'adressant à Marie.

L'histoire nous a conservé ces odieuses paroles, madame de Mazarin elle-même les consigne dans ses Mémoires.

— Le ciel en soit loué ! répondit la maîtresse délaissée de Louis XIV.

Elle ne pouvait oublier que, si son oncle l'avait voulu, elle eût été à cette heure reine de France.

Aucun d'eux ne pardonnait au cardinal ce qu'il avait fait pour Hortense, et la reconnaissance de celle-ci ne le dédommageait guère.

— Il nous a tous rendus malheureux ! reprit la petite Marianne.

— Oh ! oui, répétèrent-ils en chœur; maintenant, on ne nous tourmentera plus.

Le seul témoin étranger de cette scène était Caranti, debout à la porte, en attendant qu'on l'interrogeât. Ses yeux ne se portaient plus sur la duchesse avec le même empressement. Nul ne le remarqua, une seule personne exceptée.

— Je ne recevrai jamais une nouvelle avec plus de plaisir, continua Philippe. Tout ce qui m'ennuie, c'est qu'on ne dansera pas de longtemps. Le roi est terrible sur l'étiquette, il n'est cependant pas plus fâché que nous.

— Eh bien ! qu'allons-nous faire à présent ? demanda Marie.

— Nous allons nous habiller de deuil, faire prévenir madame la comtesse et attendre les compliments.

Madame de Mazarin se fit parer pour rester sur son lit; elle se prétendit malade; elle n'était qu'excédée de son entourage, de son mari surtout.

— Mon Dieu! dit-elle, quel supplice! il faudra peut-être avoir l'air désolé.

— La reine-mère pleurnichera, c'est certain. Au fond, elle est bien délivrée de son vieil amant, et nous n'aurons pas longtemps à nous contraindre.

En prononçant ces mots, le duc de Nevers se dirigea vers la porte; il aperçut Caranti.

— Marie, continua-t-il, avez-vous besoin de monsieur?

— Non, pas en ce moment.

— Il pourrait alors nous obliger en se rendant à l'hôtel de Soissons, n'est-ce pas?

— Sans doute.

Marie s'approcha du jeune homme, lui adressa quelques mots et le congédia.

— Tiens, reprit Marianne, l'enfant terrible, vous avez donné à Marie ce gentilhomme qui ressemble au roi, bien qu'il soit plus beau. Aussi, voyez comme elle le traite! Je l'avais déjà remarqué.

La qualité du défunt et son nom, dont ils héritaient, obligeaient M. et madame de Mazarin à porter le deuil de père. Les tapissiers tendirent de noir la galerie où toute la cour ne devait pas tarder à se rendre. On décida enfin Hortense à se lever et à repartir pour le Louvre, où Leurs Majestés venaient d'arriver. Elles sentaient déjà la joie d'être libres et délivrées du joug qui pesait sur elles. La reine-mère elle-même était depuis longtemps lasse des exigences et des boutades de son ministre. Le roi

ordonna que la cour prît le deuil et que le corps du cardinal fût exposé dans une chapelle ardente, comme celui d'une tête couronnée. Les médecins en firent l'autopsie ; on lui trouva une petite pierre dans le cœur.

— Ah ! s'écria Marie, je ne m'étonne pas s'il était si dur !

La famille Mancini s'en alla en chœur saluer le roi, les reines et la reine d'Angleterre. La comtesse de Soissons refusa ensuite de recevoir les visites au palais Mazarin ; elle prétendit au contraire que, comme femme d'un prince du sang, ses sœurs devaient lui en faire une particulière. Le roi, qui commençait à revenir chez elle, le régla ainsi. Il fallut se soumettre.

Elles trouvèrent madame la comtesse dans sa chambre du dais, où elle les admit en cérémonie, avec force révérences et compliments dont personne ne pensait un mot. Marie aperçut la première, derrière sa sœur, un visage connu et presque oublié.

— Ah ! dit-elle tout bas à Hortense, voici la Milliani ; elle vient comme les corbeaux, à la dépouille. Elle sera fort surprise : il n'y a pas grand'chose pour elle, je crois.

— C'est ce qui vous trompe ; le cardinal aimait beaucoup cette fille. J'ai un mystérieux pli à lui remettre ; il doit renfermer une fortune, ou je me trompe fort.

Lorsque les formalités de l'étiquette furent remplies, madame de Soissons congédia les étrangers. On resta en famille. Julia et Dominique étaient seuls présents. Mademoiselle Milliani s'avança aussitôt vers Hortense de l'air le plus aimable et le plus attendri.

— Madame la duchesse, dit-elle, je n'ai pas osé me présenter devant vous, mais, sous les auspices de madame la comtesse et au nom de celui que nous regrettons tous je viens vous demander vos bontés.

Philippe partit d'un éclat de rire, que ses sœurs répétèrent.

— Oui, nous le regrettons tous également, ajouta-t-il. Vous aussi, ma belle demoiselle, vous ne l'aimiez pas plus que nous, et il ne vous laisse que les yeux pour pleurer.

— Monsieur le duc, reprit Julia en faisant une grande révérence ; je n'accepterai rien et je n'ai besoin de rien. Madame la comtesse a daigné m'offrir un asile à l'hôtel de Soissons ; elle pourvoit abondamment à mes besoins, elle remplacera pour moi mon cher protecteur, et mon dévouement à sa noble maison succède à celui dont j'aurais été heureuse de lui donner des preuves, s'il me l'avait permis. J'espère que vous ne m'épargnerez pas.

— J'ai pourtant une lettre à vous remettre, mademoiselle, et des papiers de valeur ; je suppose que vous voudrez bien venir les chercher, reprit la duchesse, oubliant le secret promis à son oncle.

— Madame la duchesse, je ne veux rien de vous que votre amitié.

— Mademoiselle, interrompit M. de Mazarin d'un air sentencieux, vous n'êtes pas libre de refuser le legs de feu M. le cardinal, et madame la duchesse n'est pas libre de le conserver. La somme vous sera remise, vous en userez ensuite à votre fantaisie, mais je n'en garderai pas un sou, ni pour moi ni pour madame de Mazarin.

Philippe et Marie répondirent par des quolibets. Les plaisanteries furent si déplacées et la gaieté si étrange, que Dominique, accoutumé à son franc-parler avec Mazarin, ne put s'empêcher de le dire.

— Vous vengez tous les Français de la dureté que M. le cardinal, votre oncle, a eue pour eux, par celle que vous avez pour lui.

Madame de Motteville a enregistré cette leçon, qui se répéta et fut généralement approuvée. Philippe s'élança sur le musicien, levant une petite baguette de majordome qu'il trouva à sa portée.

— Drôle !... je te chasserai pour ton insolence ;

— Monseigneur, répliqua Dominique en pliant le dos, pardonnez-moi ; c'est mon attachement pour mon défunt maître... cela ne m'arrivera plus.

Les cérémonies de l'inhumation furent splendides. Le roi et toute la cour y assistèrent, la famille y parut avec des pleureuses et des crêpes, mais pas une larme ne fut versée, et le soir, comme on continuait à parler du cardinal, la reine-mère fut la première à répondre qu'il n'y fallait plus songer ; que le roi pourrait être malade de ce chagrin, et qu'il avait maintenant tout autre chose à faire que d'écouter des paroles inutiles.

A dater de ce moment, il n'en fut pas plus question que des neiges du dernier hiver.

Julia vint le lendemain, selon l'ordre de la duchesse, pour chercher la lettre annoncée. Elle la reçut avec une déférence et une componction édifiantes. Après avoir pris lecture de ce dernier adieu d'un mourant, qu'elle ne montra point à Hortense, elle ouvrit le paquet, et en tira un codicille adressé par le cardinal à son héritière, et qui enjoignait à celle-ci de lui faire remettre cinq cent mille livres, toujours à l'insu de ses sœurs et de son frère surtout. Julia rendit cet acte à la duchesse.

— Madame, lui dit-elle, prenez ceci et disposez-en. Je vous l'ai déjà dit, je ne veux rien de la famille de mon bienfaiteur, rien que son affection en échange de ma reconnaissance.

La jeune femme la regarda d'un air surpris.

— Ceci est à vous, Julia, et on vous comptera votre dot.

— Gardez-la moi, madame, je vous en supplie ; je ne me marierai jamais. Que ceci reste entre nous, comme le désire feu M. le cardinal, et, croyez-le bien, vous n'avez pas de meilleure amie que moi.

Elle baisa la main d'Hortense, les larmes aux yeux. Celle-ci se sentit émue, puis elle oublia bientôt, comme on oubliait tout au palais Mazarin.

Le duc et la duchesse vivaient dans leur splendide maison, où demeuraient aussi Marie et sa plus jeune sœur. Cette maison était partagée en deux ; par l'ordre du cardinal, M. de Nevers avait la plus petite moitié, un passage intérieur communiquait de l'un à l'autre logis, et Philippe venait souvent chez Hortense, dont la beauté faisait l'admiration de la France entière.

Il était fort question du mariage de Marie avec le duc de Lorraine, qui la pressait d'y consentir. Le roi et la reine-mère surtout y mettaient des obstacles ; celui-ci désirait son éloignement et protégeait le connétable, que mademoiselle de Mancini sembla d'abord repousser. Tout à coup elle changea d'opinion, et entrant un beau matin dans la chambre de sa sœur, elle lui déclara qu'elle acceptait les vœux du prince Colonna, et qu'elle allait partir pour l'Italie.

— Miséricorde ! s'écria Hortense, qui peut vous décider à un tel voyage ? Qui peut vous faire préférer un état secondaire à la position de duchesse régnante, dans un joli petit pays si voisin de la France, où vous pourrez venir à votre caprice ?

— Le duc de Lorraine me déplaît.

— Aimez-vous donc M. le connétable ?

— Non, assurément, mais il me déplaît moins que l'autre.

— Ma sœur, vous ne me dites pas la vérité, vous avez

quelque raison cachée. Ce n'est ni M. de Lorraine ni M. le connétable qui vous décident. Expliquez-vous je vous en prie ; je ne vous trahirai point et je vous servirai, si je puis.

— Il n'y a rien de caché dans tout ceci, ma sœur. J'ai des dégoûts à la cour ; le roi me regarde à peine : il est tout à madame la comtesse, dont la hauteur n'a plus de bornes : elle me traite en abandonnée, et si vous aviez le temps de vous occuper de moi, vous comprendriez que je ne le puis souffrir.

Hortense soupira.

— Ah ! ma sœur, prenez garde ! vous voyez ce que c'est que d'être mal mariée, vous voyez ce que je souffre déjà. Vous avez raison, je ne m'occupe que de mes douleurs. A mon âge, avec tant de richesses, être traitée ainsi ! Que je vous serve d'exemple ! M. de Lorraine vous adore, il est bon et généreux. D'ailleurs une princesse régnante est trop en vue ; son mari ne peut la renfermer et la maltraiter comme le fait M. de Mazarin ; au lieu que le connétable.....

— Il n'importe, ma sœur, je suis décidée et je l'épouserai.

— Marie, vous avez une autre confidente que moi. Vous vous êtes laissé séduire par cette méchante fille, Julia, l'espion de la comtesse. Vous croyez en elle et elle vous perdra. Je ne puis me rendre compte de ce que j'éprouve, mais cette créature me fait peur.

— Vous la jugez mal, Hortense ; elle nous est dévouée.

Marie, cette fille me hait. Elle ne peut oublier M. de Courtenay, ni la préférence qu'il m'a donnée sur elle. Cette fille est l'ennemie de notre maison en général et en particulier. Elle vous a tous séduits néanmoins,

jusqu'à M. de Mazarin, par son beau désintéressement. Dominique et elle sont nos mauvais génies. Je gage que vous l'employez, qu'il vous conseille ce mariage, et qu'il vous suivra peut-être.

— Quant à cela, non : il ne quittera pas Paris; vous savez bien qu'il vous aime.

Hortense éclata de rire.

— M. de Mazarin lui a rendu son logement ici. Il n'est pas jaloux ; j'en suis étonnée. Cet homme est fou ! Ah ! Marie, quelle différence si j'avais épousé M. de Courtenay !

— Le roi disait hier que M. de Courtenay allait se faire chevalier de Malte, et qu'il avait la promesse d'être grand-maître.

— Ah ! murmura la duchesse étouffant un soupir, nous ne le reverrons donc plus !

A deux jours de là, madame de Mazarin était couchée sur une chaise longue, où la retenait plus encore l'ennui que la souffrance. Marie et Marianne étaient auprès d'elle, ainsi que quelques-unes de ses femmes. Julia se tenait à l'écart, observant et ne parlant point; M. de Nevers entra, étourdi et gai à l'ordinaire.

— Ah ! duchesse, dit-il en riant, il arrive de singulières choses dans votre palais, dont vous ne vous doutez peut-être pas.

— Tout peut arriver ici sans que je m'en doute, mon frère ; on ne me consulte guère, vous le savez. Je n'ai pas le droit de chasser un laquais ; mais on me prend les miens, on les met dehors et on les remplace ; ce sont des jeux de tous les jours.

— C'est justement de cela qu'il s'agit. N'aviez-vous pas un gentilhomme italien, fort bien fait, ma foi ! qui ressemble au roi à s'y méprendre ?

— Oui, Caranti, qui était à mon oncle et que j'ai donné à Marie.

— Je ne l'ai plus depuis longtemps, interrompit vivement celle-ci ; M. de Mazarin n'a pas voulu souffrir qu'il demeurât au palais. Il prétend qu'on manque de respect au roi lorsqu'on lui ressemble et qu'on est plus beau que lui. Pour ne pas autoriser cette irrévérence, il l'a mis à la porte.

— Eh bien ! cela lui a porté bonheur. D'abord il a fait un héritage de je ne sais quel oncle, camérier du saint-père, qui lui laisse un titre et de grands biens, à la condition qu'il viendra les manger à Rome.

— Ah ! ah ! fit la duchesse, dont le regard se porta involontairement sur Marie.

— Ce n'est pas tout, M. le connétable l'a nommé majordome de sa maison, son premier écuyer, son homme de confiance, son âme damnée. Il va faire la pluie et le beau temps au palais Colonna, et Marie aura près d'elle un serviteur auquel elle pourra parler de la cour de France.

Mademoiselle de Mancini ne put s'empêcher de rougir ; Hortense ne la perdait pas de vue ; cependant son regard se porta un instant sur Julia, qui s'était rapprochée du groupe principal ; elle vit sur ses traits une expression de triomphe qui la glaça.

— Ma sœur a fait quelque imprudence, pensa-t-elle, et cette fille en est la complice, la cause peut-être.

Marie sentit qu'il fallait répondre ; elle tâcha de le faire avec indifférence, et prétendit avoir entendu parler en l'air de ce choix par M. le connétable.

— Je ne sais qui lui a recommandé ce gentilhomme ; ce n'est pas moi assurément.

— C'est moi, répliqua Julia avec fermeté. Je l'ai vu

chez feu Son Éminence. M. le connétable veut bien avoir en moi quelque confiance, et j'en suis très-heureuse : il ne pouvait faire un meilleur choix.

Ces paroles ne frappèrent que madame de Mazarin; Philippe et Marianne pensaient déjà à autre chose.

— Qui de vous, mesdames, veut connaître son avenir?

— Moi! moi! crièrent-elles toutes en même temps.

— Il y a une merveilleuse sorcière dont on parle de tous côtés. Je vous conduirai chez elle.

— Hélas! répliqua madame de Mazarin, moi je ne puis sortir, et pourtant...

— Pauvre prisonnière! nous aviserons au moyen de vous en dédommager, et quand ce ne serait que pour berner M. votre mari, vous la verrez, je vous en réponds.

— Où cela?

— Je ne sais encore; je trouverai bien.

— Elle ne peut entrer ici!

— Je vous dis que vous verrez la Voisin, ma chère duchesse, et que vous saurez par elle ce qui vous attend.

— Ah! la Voisin! elle m'a trompée, et je sais maintenant mon avenir aussi bien qu'elle.

Julia ne perdit pas un mot de cette conversation; peu de temps après, et sans affectation, elle annonça qu'elle se retirerait de bonne heure; on l'attendait à l'hôtel de Soissons, où le roi devait venir; elle était devenue l'amie indispensable de madame la comtesse, comme celle de Marie. Excepté madame de Mazarin, qui se souvenait de leur rivalité d'autrefois, elle avait conquis la famille entière; on ne chercha pas à la retenir; elle avait mis ses protectrices sur le pied d'une liberté très-grande, on ne la gênait en rien. Le désintéressement qu'elle avait montré en refusant le legs du cardinal leur prouva qu'elle n'était pas guidée par l'intérêt.

Elle occupait donc une de ces positions dont il est presque impossible d'être renversé.

Il était neuf heures du soir lorsqu'elle quitta furtivement l'hôtel de Soissons, déguisée en cavalier, enveloppée dans son manteau, et suivie d'un laquais attaché par madame de Soissons à son service particulier. Il n'était pas sans danger alors de sortir aussi tard; on s'exposait à être volé, insulté et peut-être pis. Julia n'était pas fille à s'épouvanter. Son laquais et elle étaient bien armés, la nuit n'était pas très-profonde, et l'on rencontrait encore quelques passants attardés. Elle se dirigea vers le rempart, le traversa et arriva chez la Voisin. Le laquais, accoutumé à ses allures mystérieuses, s'assit à la porte et se disposa à dormir. Elle monta les trois étages, frappa d'une façon particulière. La devineresse lui ouvrit elle-même : à cette heure, elle était seule et ne recevait que ses pratiques favorisées.

En la reconnaissant, la Voisin fit un mouvement d'impatience.

— Ah ! lui dit-elle, je ne puis vous garder longtemps : j'attends une personne qui ne veut être aperçue de qui que ce soit.

— Il faut pourtant que je vous prévienne. Vous allez être demandée par une grande dame, et vous ne pouvez aller à cette entrevue sans renseignements.

— Je n'irai pas; je ne sors pas de chez moi : on pourrait me faire un mauvais parti.

— Vous serez grassement payée, et vous n'en douterez pas quand vous saurez qu'il s'agit du palais Mazarin.

Malgré son empire sur elle-même, la sorcière ne put atténuer l'éclair que lança son œil.

Julia expliqua comment Hortense était presque gardée

à vue, comment on aurait bien de la peine à l'introduire, et la promesse faite néanmoins par le duc de Nevers.

— Il trouvera le moyen de vous la faire voir, n'en doutez pas; et maintenant, Voisin, vous m'avez juré de me servir; voici le moment de tenir votre parole. On a foi en vous; on écoute vos prédictions; elles pourront être d'un grand poids dans l'avenir de cette femme que je hais : vous les ferez en conséquence.

— Voulez-vous donc la mort de la duchesse?

— Sa mort? non, elle ne souffrirait pas assez; je veux sa perte, je veux sa ruine et son déshonneur. Elle m'a enlevé mes biens, je les lui enlèverai à mon tour. Elle m'a pris le cœur de celui que j'aimais, je lui prendrai son bonheur en échange. Vous m'aiderez, n'est-ce pas?

— Oui, répondit la Voisin rêveuse.

— Tenez-vous donc prête, vous entendrez bientôt parler d'eux; Philippe n'est pas homme à ajourner un désir. Tout marche à merveille pour moi, j'ai suivi vos conseils, et je suis l'oracle des deux maisons. Hortense seule me déteste; elle sent par elle-même que je n'ai rien oublié et que cette race détestée périra par moi.

La prophétesse profita de cette exaltation pour arracher à mademoiselle Milliani quelques renseignements et quelques aveux qu'elle n'aurait probablement pas obtenus dans un autre moment. On entendit du bruit sur les degrés. Catherine Voisin rougit; elle prit Julia par la main, lui fit lestement traverser sa chambre, la conduisit à l'escalier dérobé, et lui dit très-vite et très-bas :

— Soyez tranquille, j'irai au palais Mazarin, et j'y ferai ce qu'il y faudra faire.

Puis elle ferma la porte et s'éloigna comme une

personne inquiète et pressée. Julia descendit quelques marches; un soupçon instinctif l'arrêta.

— Je ne sais pourquoi, j'ai le pressentiment qu'il se passe chez cette femme quelque événement qui me touche. Une voix impérieuse me crie de ne pas m'éloigner. Si j'écoutais!

Elle remonta sans faire de bruit et colla son oreille à la porte. Aucun son ne parvint jusqu'à elle. Le vent soufflait à travers les ais mal joints; la nuit était sombre, sans lune, le ciel couvert; un manteau de tristesse semblait étendu sur la nature. Après un instant, elle crut distinguer deux voix et les miaulements plaintifs d'un chat qui leur répondaient.

— Il y a là un mystère d'iniquité, continua-t-elle, et je ne puis rien savoir?

L'idée lui vint de se tapir dans le renfoncement de la porte, en bas; les deux escaliers aboutissaient à un petit corridor éclairé par une lampe fumeuse; les personnes qui devaient sortir passeraient nécessairement en cet endroit. Cachée dans l'ombre, elle les verrait et pourrait les reconnaître. Elle descendit donc à tâtons, prit place et attendit.

Après une demi-heure, qui lui parut un siècle, Julia vit l'ombre d'un homme s'avancer dans le passage obscur où elle s'était tapie. Elle reconnut le duc de Nevers, suivi de deux gentilshommes de sa maison. Ils ne se cachaient nullement et riaient aux éclats.

— Il y a du gibier là-haut, dit Philippe. Ce valet, bâti en Hercule, qui se tient près de la porte d'entrée, attend quelque dame de la cour. Nous tâcherons que la Voisin nous la fasse voir.

Ils montèrent l'escalier en trébuchant à chaque pas et en maudissant la sorcière. Le tapage ne cessa pas même

quand ils arrivèrent à l'antre. Julia les entendit frapper, crier, frapper encore, appeler la Voisin à haute voix, ce qui, dans une maison honnête, eût glacé d'effroi les habitants; mais ceux qui vivaient dans ce bouge en avaient l'habitude, ils ne se réveillèrent seulement pas.

Les jeunes fous redescendirent, non sans avoir essayé de jeter la porte en dedans; heureusement elle était solide; ils n'y voyaient pas et ils n'avaient aucun instrument pour mener à bonne fin leur entreprise. Ils s'en allèrent donc en murmurant, en maugréant, en traitant Catherine Deshayes de femelle du diable. Philippe ajouta même qu'il la ferait brûler en place de Grève, pour lui apprendre à laisser des gentilshommes sur l'escalier, après une si longue course. Comme ils sortaient, ils aperçurent de nouveau le laquais de Julia, debout près de la porte, et les écoutant.

— Tu es à la Voisin ? demanda Nevers.

— Non, monsieur.

— Le nom de ta maîtresse, alors ?

— Je ne le sais pas ; mais je ne le dirais pas quand je le saurais.

— Maraud ! je te ferai mourir sous le bâton.

— A votre aise, monsieur ! Pourtant cela ne vous rapportera pas grand'chose ; vous devriez plutôt courir après la Voisin, puisque vous désirez la voir ; elle vient de sortir au moment où vous êtes entrés, suivie d'un gentilhomme que je n'ai pas reconnu.

— En es-tu certain ?

— Oui, monseigneur. Elle a passé à droite, elle ne peut pas être loin ; le gentilhomme qu'elle accompagne marche avec peine. Je le crois malade ou blessé.

— Cent coups si tu nous trompes et vingt pistoles si tu nous mets dans le bon chemin. Tu vas nous servir de guide.

— Et ma maîtresse, monsieur ?

— Ta maîtresse se passera de toi. Elle n'est certainement pas seule là-haut. On la reconduira.

Moitié de gré, moitié de force, Philippe fit marcher le grison devant lui, dans la direction qu'il avait indiquée. Mademoiselle Milliani attendit quelques instants avant de se décider à le suivre. S'il disait vrai, la Voisin était sortie. N'était-ce pas une ruse ? Le valet n'avait-il pas cherché à les éloigner afin d'assurer sa retraite et de se garer des coups de bâton ? Si elle parlait alors, elle ne saurait rien. Dans cette incertitude, elle remonta l'escalier, écouta de nouveau : toute espèce de bruit avait cessé. Elle se décida à suivre les traces de M. de Nevers, ne fût-ce que pour retrouver son laquais. Elle ne les entendait plus que dans le lointain ; mais elle ne pouvait se tromper de route : le valet avait indiqué le rempart. A peine eut-elle fait quelques pas qu'elle s'arrêta. Les cris redoublaient : seulement ils avaient changé de nature ; elle prêta l'oreille et distingua parfaitement comme un cliquetis d'épées ; le duc de Nevers et ses amis étaient tombés dans un guet-apens. Sa première pensée fut pour le grison, qu'ils en accuseraient peut-être ; son embarras était grand. Elle allait se trouver seule, à cette heure, bien loin de l'hôtel de Soissons ! son domestique serait assassiné peut-être, prisonnier pour le moins ; il pouvait parler, et ses plans étaient détruits.

Elle entendit bientôt courir dans la direction où elle marchait, et se réfugia derrière la porte d'une allée entr'ouverte, quelque bouge certainement ; elle n'y pensa pas et avança un peu la tête pour tâcher de reconnaître qui allait passer. Elle fut tirée d'inquiétude ; c'était son fidèle serviteur, hors d'haleine. Parvenu à se

tirer de la bagarre, il revenait la chercher. Elle l'appela, il reconnut sa voix. En quelques secondes il la mit au fait : la Voisin était sortie, ainsi qu'il l'avait dit ; elle se dirigeait vers la rue des Tournelles avec le gentilhomme blessé. Ils les auraient certainement rattrapés si une bande de tirelaines ne se fût jetée sur eux et ne les eût forcés à se défendre. Quant à lui, il s'était enfui pour la retrouver, et il la conjurait de se retirer le plus tôt possible, les environs n'étant sûrs pour eux en aucune façon.

Ils rentrèrent cependant sans fâcheuse rencontre. Julia quitta promptement ses vêtements d'emprunt et descendit dans la galerie, où nul ne remarqua son entrée. Le roi et les reines, pour être agréables à sa protectrice, l'accueillirent gracieusement. Ce soir-là, le roi lui parla, assez longuement même, et il n'était pas prodigue de cette faveur.

Philippe Mancini arriva en racontant son aventure, et comment un de ses gentilshommes avait été blessé.

— Ma foi ! ajouta-t-il, sans le guet, qui, pour la première fois, est arrivé à propos, nous y passions tous ; on nous eût dépouillés et tués probablement. Si jamais je rattrape le scélérat qui nous a conduits là ! ...

En disant ces mots, il regarda un des gens de madame la comtesse, chargé d'une tasse d'hydromel que buvait chaque soir l'ancienne gouvernante de mesdemoiselles de Mancini.

— Ah ! palsembleu ! c'est lui-même ! s'écria-t-il ; le voilà ! c'est ce coquin ! je le reconnaîtrais entre mille.

Tout le monde éclata de rire.

— Mon frère, reprit Olympe, vous êtes si rempli de votre sujet, que cela vous donne la berlue. L'honnête Champagne est au service de mademoiselle Milliani ; il

ne sort qu'avec elle et madame de Venelle, lorsqu'elle vient par hasard ici. Or, mademoiselle Milliani n'a point quitté l'hôtel ce soir, je vous en réponds ; l'innocence de Champagne est donc très-facile à prouver.

— Hum ! répliqua le duc en secouant la tête, c'est alors une de ces ressemblances qui ne se conçoivent pas. As-tu un frère jumeau ?

Champagne s'était éclipsé ; il n'entendit point. Marie prétendit que, la Voisin étant sorcière, avait donné à son accolyte le visage de Champagne pour égarer plus sûrement Nevers.

Julia eut un cruel battement de cœur. Déjà très-fortement impressionnée par les événements qui s'étaient succédé ce soir-là, elle eut beaucoup de peine à cacher sa préoccupation. Madame de Soissons la chercha plusieurs fois : elle semblait inquiète.

Des intrigues de toutes sortes s'ourdissaient à la cour en ce moment. Monsieur s'était marié avec la ravissante Henriette d'Angleterre, et déjà cette union était pleine d'orages. Madame de Soissons voyait pâlir sa faveur ; elle était supplantée par Madame, dont le roi s'occupait beaucoup. Sa liaison avec Louis XIV n'avait pas dépassé les bornes d'une galanterie tendre, et il la quittait. Ce mépris la mettait au désespoir, non pas qu'elle aimât le monarque, mais elle voulait régner avec lui, et l'ambition la dominait bien plus que l'amour.

Ce soir-là, avant de rentrer chez elle, madame de Soissons pria Julia de l'accompagner le lendemain chez la Voisin. Elle voulait à tout prix un philtre qui l'a fit aimer du roi, qui la fît triompher de ses rivales.

— Nous irons ensemble chez la Voisin, répondit Julia.

Elle lui raconta ce qu'elle avait entendu, et lui donna la clef des aventures de Philippe. Cette circonstance d'un

gentilhomme blessé, d'une conjuration probable, frappa la comtesse comme elle avait frappé Julia.

— Qui cela peut-il être? Il faut le savoir; nous devons tout savoir à la cour, si nous voulons la dominer. J'enverrai Dominique; il découvrira ce qu'on nous cache, si demain nous n'obtenons pas de Catherine un aveu complet.

Le lendemain, M. de Mazarin allait passer la journée au château de Chilly, le fief de son duché. Hortense était seule; mais les précautions étaient prises pour qu'elle ne sortît pas et pour que nul n'approchât d'elle, excepté son frère et ses sœurs. Philippe la trouva étendue et dolente à son ordinaire; il n'y avait dans la chambre que Marianne et une dame de compagnie choisie par M. de Mazarin; elles jouaient à l'hombre, sans bruit, croyant que la duchesse dormait. M. de Nevers s'approcha d'elle et lui dit tout bas :

— Restez absolument seule ici ce soir; à dix heures je viendrai vous chercher, et je vous conduirai où la Voisin vous attendra. Ne craignez rien, vous ne serez vue de personne.

XIII

UN MARI

Madame de Mazarin était fort impatiente de recevoir la devineresse qui lui avait annoncé de si beaux jours et qui l'avait si cruellement trompée. A l'heure indiquée par Philippe, elle renvoya Marianne et sa suivante, annonçant qu'elle voulait dormir et qu'il ne fallait pas la

déranger jusqu'à ce qu'elle appelât. On la laissa seule, elle ferma sa porte au verrou et attendit. Il existait dans ce vaste palais des passages connus du cardinal et de ses familiers. Il en avait révélé le secret à sa nièce et à Philippe, leur recommandant de ne le point divulguer; à un moment donné cela pouvait être utile. Hortense et son frère n'en parlèrent ni à leurs sœurs, ni à M. de Mazarin. Malheureusement, Julia et Dominique y avaient passé bien des fois; jusque-là, soit qu'ils les eussent oubliés, soit qu'ils n'eussent pas jugé convenable de paraître instruits, ils n'avaient pas trahi la confiance de leur maître.

A dix heures, M. de Nevers entra par cette issue cachée; il fit signe à la duchesse de le suivre et la conduisit dans une petite pièce reculée de l'appartement qu'il habitait; Catherine Deshayes s'y trouvait déjà. Elle se leva en apercevant Hortense, qui ne put retenir ses larmes dès qu'elle l'eut vue.

— Ah! Voisin, si je n'avais pas cru en vos paroles!

— Madame la duchesse, je ne mérite pas vos reproches; je me flatte de vous en convaincre avant de sortir d'ici; je prierai monseigneur de nous laisser quelques instants. Je savais que vous deviez venir à moi, j'ai fait pour vous un grand travail qui ne peut être divulgué qu'à vous seule. Vous en recevrez, je n'en doute pas, une grande consolation.

— Du mystère! répliqua Philippe en riant; je crains que tout cela finisse mal pour M. de Mazarin; aussi je ne m'en mêle pas. Il ne me convient point de l'attaquer; il me siérait mal de le défendre. Je reviendrai quand on m'appellera.

Aussitôt qu'il eut fermé la porte, la Voisin tira de sa poche un jeu de tarots et l'étala sur la table, en silence

Hortense tremblait et se taisait comme elle. La sorcière, dont le grand succès était dû surtout à la science d'observation qu'elle possédait, l'examinait sans en avoir l'air.

— Madame, lui dit-elle, votre étoile l'a emporté sur les influences qui vous protégent; vous avez épousé un homme que vous n'aimez pas et que vous n'aimerez jamais.

Madame de Mazarin secoua mélancoliquement la tête.

— Il en est beaucoup parmi vos pareilles qui sauraient corriger ce tort, et à qui cela deviendrait facile, avec un peu d'aide.

— Que voulez-vous dire, Voisin?

— Rien à vous, madame; je vous prie seulement de ne pas oublier ceci dans une circonstance qui se présentera bientôt peut-être. Lorsqu'un mari vous gêne, on s'en débarrasse, et il n'y paraît plus.

— Quelle horreur! s'écria la jeune femme; mieux vaut souffrir, mieux vaut mourir mille fois!

— Bien! bien! répliqua la Voisin, trop prudente pour s'avancer davantage et sachant ce qu'elle voulait savoir; je ne parle pas pour vous, madame, encore une fois. Malheureusement tout le monde ne vous ressemble pas. Vous porterez votre fardeau jusqu'à la fin, je n'en doute pas; il vous est bien permis cependant de tâcher d'en alléger le poids.

— Est-il donc un moyen?

— Peut-être.

— Et lequel!

— Vous aimez un beau seigneur absent depuis longtemps, n'est-il pas vrai?

— Hélas? je ne sais plus si j'aime, et surtout si je suis aimée, si je l'ai jamais été; je ne sais plus

s'il existe; je sais à peine si j'existe moi-même, tant ma vie est pâle et décolorée.

— Il existe, madame, et il vous aime toujours.

La duchesse ne put retenir un cri de joie.

— Il vous aime plus qu'il ne vous a jamais aimée; vous le verrez bientôt.

— Est-il possible, mon Dieu!

— Déjà, sans vous en douter, vous avez passé plusieurs heures à côté de lui.

— Où? comment?

— Il ne m'est pas permis de vous l'apprendre; je ne puis aborder certaines matières. L'esprit qui me dicte mes oracles s'arrête à la porte des églises; il n'y pénètre pas, et la prière fervente le met en fuite.

— Ah! il y a trois jours, je suis allée à vêpres à Saint-Séverin; je passais devant l'église; j'étais triste à mourir, et je demandais la mort, en effet. L'idée de Dieu m'est venue; elle ne me vient guère ordinairement: je suis entrée dans une chapelle solitaire; j'y suis restée à genoux plus d'une heure, et il me semble... en effet... qu'un homme s'est placé derrière moi. Cet homme je ne l'ai pas regardé; ce n'était point un seigneur, en apparence du moins, et jamais je n'aurais pu croire...

— Vous le reverrez, madame, et bientôt.

— Ah! Voisin, je ne veux pas... je ne dois pas...

— Vous ne devez pas avoir un ami, une consolation dans vos douleurs? vous ne pouvez pas, vous, la première héritière du monde, la plus belle femme de la cour de France, vous ne pouvez pas pleurer auprès d'un homme qui donnerait sa vie pour vous, dont le respect est aussi grand que la passion? Le soulagement accordé aux plus misérables vous serait donc refusé?

— S'il m'aimait comme tu le prétends, m'eût-il laissée appartenir à un autre? eût-il refusé ma main?

— Il a refusé un nom qu'il méprisait, madame; il n'a pas voulu renier ses ancêtres; il est digne d'estime et non de blâme, il est digne de pitié, puisqu'il a brisé son cœur pour obéir à la voix d'un honneur inflexible. Il vous adorait et il vous a perdue! Maintenant que vous souffrez à votre tour, vous pouvez compter sur lui.

— Non, non, répliqua-t-elle faiblement, je ne le verrai pas... je ne veux pas le voir. Cette amitié ne saurait être innocente entre nous. J'en ai d'autres moins dangereuses et qui me suffisent.

— Vous avez des amitiés, vous, madame! Ah! ne comptez pas sur l'amitié; ce sentiment n'est pas fait pour vous. N'y comptez dans aucune circonstance. L'amour seul dominera votre destinée. Des amitiés! où sont-elles? Dans votre famille? Vos sœurs vous haïssent et vous envient. L'une ne songe qu'au pouvoir et aux intrigues de la cour : cette sombre princesse ne s'arrêtera pas en route, et rien ne lui coûtera pour atteindre son but. L'autre, folle aventurière, abandonne un trône pour un caprice, et son étoile comme la vôtre est tout à l'amour.

— Ah! je m'en doutais! Caranti...

— Quant à votre frère! une bulle de savon! continua la devineresse, comme si elle n'eût pas été interrompue. Votre dernière sœur, une enfant! dont le cœur est assez vaste pour contenir tout juste l'amour d'elle-même. Quelques-uns...

— Et qui donc encore?

— Vous êtes entourée d'ennemis; mille piéges sont ouverts sous vos pas; si vous y tombez, vous êtes perdue; n'attendez aucun ménagement. On n'en aura pas

pour vous ; l'envie aiguisera ses dents sur votre bonheur. Vous n'aurez aucune protection à espérer. L'amour insensé de votre mari vous deviendra plus nuisible que la méchanceté avouée.

Madame de Mazarin ne put retenir ses larmes ; elle était en même temps effrayée et craintive ; elle attendait impatiemment des détails sur cet homme dont elle n'osait parler, qu'elle redoutait comme un danger et qu'elle appelait comme un sauveur. La Voisin était trop clairvoyante pour ne pas deviner cette impression, et pour ne pas l'augmenter par tous les moyens possibles.

— Et quel remède alors apporter à ce malheur ? Je n'en sais pas d'autres que la patience et la dévotion.

— Demain on danse un ballet chez Madame la comtesse et vous en serez, madame. Vous serez belle comme le jour, en costume de Flore ; des gens qui veulent vous perdre le feront remarquer au roi ; il s'occupera de vous plus que d'aucune personne de la cour. Ne faites point de fonds sur cette attention : elle n'aura pas de suite, elle ne conduira qu'à un redoublement de chagrin de la part de Monsieur le duc.

Hortense fit une moue méprisante. Louis XIV ne lui plaisait pas : elle n'était point femme à écouter un homme par ambition, comme ses sœurs. Le péril ne pouvait être là.

— Pendant le bal, un jeune seigneur, pour lequel vous avez quelque amitié, s'approchera de vous. Écoutez bien ce qu'il vous dira, car de là dépend votre avenir. Selon la réponse que vous lui ferez, vous serez heureuse, vous verrez combler vos vœux ou vous tomberez dans l'abîme du désespoir.

— Quel est ce jeune seigneur ? Ne le saurai-je point ?

— Vous le verrez demain.

— Serait-ce... ?

Elle n'osa achever et devint très-rouge.

— Vous le verrez, madame. N'oubliez rien de ce que je vous dis : défiez-vous de *tout*, excepté du gentilhomme qui vous parlera demain. Que pas un mot ne vous échappe. Des yeux ennemis, intéressés à vous nuire, vous observent. Lorsque vous aurez un secret, gardez-le bien surtout, ne vous laissez séduire par aucune promesse, par aucune preuve de dévouement hypocrite ; ne croyez à rien qu'à vous-même.

— Ah ! Voisin, je suis bien malheureuse !

— Madame, il dépend de vous de l'être moins.

— Je le serai donc toujours ?

— Une autre le serait beaucoup plus à votre place ; rassurez-vous, vous aurez de grands bonheurs, vous serez belle toute votre vie, toute votre vie on vous adorera.

— Je voudrais pourtant savoir qui je dois voir demain !

Philippe entr'ouvrit la porte.

— Ma sœur, hâtez-vous de rentrer, dit-il ; j'ai vu un page de monsieur de Mazarin : il ne peut être loin, et il faut qu'il vous retrouve.

La duchesse se leva vivement ; elle avait grand'peur de son mari.

— Je te reverrai, Voisin, dit-elle.

— Quand il vous plaira, madame, et je vous servirai avec le même zèle ; comptez-y.

Le duc entraîna sa sœur, il la reconduisit jusqu'à l'entrée de sa chambre et la quitta en lui promettant de revenir.

Elle avait à peine eu le temps de se remettre sur son lit de repos, que la voix de son mari se fit entendre.

— Elle doit être éveillée, disait-il.

Elle répondit à cet appel en tirant le verrou et reprit

son air languissant. Monsieur de Mazarin lui baisa la main, sans que son regard se détachât d'elle. Il semblait vouloir lire au fond de sa pensée.

— Madame, lui dit-il brusquement, je veux vous parler de choses sérieuses, et je vous prie de m'écouter sérieusement.

— Parlez, monsieur, répondit Hortense à son mari.

— D'abord, madame, nous allons quitter cette maison, dit M. de Mazarin.

— Est-il possible ? Et pourquoi, je vous prie ?

— Le roi m'ayant fait l'honneur de me nommer grand maître de l'artillerie, je dois habiter l'Arsenal ; ce serait mal reconnaître ses bontés que de sembler avoir du mépris pour le logement qu'il me donne. Ce n'est pas mon seul motif. Ce palais est plein d'objets qui offusquent mes regards. Ces tableaux, ces statues, offrent à mes yeux et aux vôtres des nudités choquantes. Je rougis pour tous les deux de nous voir au milieu de ces damnés payens et de ces déesses lubriques ; M. le cardinal expie en l'autre monde sa passion pour ces impiétés.

— Voilà qui n'est pas charitable, monsieur, ce me semble ; doutez-vous de la miséricorde de Dieu ?

— Vous parlez de Dieu très-légèrement, madame ; aussi ne suis-je pas étonné que vous fassiez des prières si courtes et des parties de jeu si longues. Vous courez avec vos gens et M. de Nevers, vous jouez à colin-maillard : cela ne convient pas ; on peut vous manquer de respect. Tout cela cessera de droit lorsque vous ne serez plus ici.

— Quoi ! le colin-maillard vous scandalise ?

— Et vos promenades au cours ! Ma conscience vous les interdit ; je ne souffrirai plus que vous vous exposiez à ces dangers ; je réponds de vous devant le Seigneur, il m'a confié votre salut, c'est à moi d'y veiller. La cour

n'est pas un pays où l'on puisse le faire, et, dès notre installation à l'Arsenal, nous partirons pour mon gouvernement d'Alsace.

— Mais, monsieur c'est une tyrannie! On ne vous a pas donné mes biens et ma personne pour me rendre la plus malheureuse créature du monde.

— Madame, le commerce de la cour est trop contagieux; quelques railleries que l'on fasse de moi, j'empêcherai que l'on ne vous gâte; je vous aime encore plus que ma propre réputation.

— C'est bien de l'honneur pour moi, monsieur! Ne sauriez-vous m'aimer autrement?

— Je vous aime de la bonne manière, madame, et, quand nous serons ensemble en paradis vous me remercierez de vous y avoir conduite.

— Monsieur, d'où vous viennent ces belles idées? vous ne les aviez point hier; qui donc avez-vous vu à Chilly qui ait pu vous les inspirer?

— Madame, je ne suis point allé à Chilly; je me suis arrêté en route chez le saint prieur des génovéfains de Bourg-la-Reine. Je lui ai soumis mes scrupules, et il les a résolus. Depuis long-temps je nourris ce règlement de vie pour vous et pour moi; un respect humain condamnable, et la crainte de vous déplaire m'avaient empêché de vous en faire part; la voix de mes remords assourdissait la grâce. J'ai été trouver ce saint homme; il m'a dit que j'étais coupable d'hésiter, il m'a commandé de vous arracher d'ici, de vous enlever à ces exemples, à ces images de perdition : j'obéirai, madame; je ne vous aimerais pas si je résistais.

— Mais, monsieur, le prieur des génovéfains est un fou, personne ne l'ignore.

— C'est un saint, un apôtre, un martyr. Il m'a donné

l'absolution et la communion ; j'ai juré, l'hostie sur les lèvres, de réformer tout céans, je n'y puis manquer. Une autre mission, plus auguste, m'est réservée; je n'y faillirai pas, quand le moment sera venu. Plus de bals, plus de comédie, plus de ces parures indécentes, qui donnent aux autres des pensées coupables et qui blessent ma jalousie légitime.

— Monsieur, vous êtes aussi insensé, que le prieur des génovéfains, répliqua la jeune femme indignée.

— Je suis insensé selon le monde, c'est possible, car le monde est insensé lui-même. Cependant je suis le maître ici et l'on m'obéira.

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— N'invoquez pas le nom de Dieu en vain, madame ; ne le prenez pas à témoin de vos hésitations et de votre impiété.

Il était insensé, en effet, le pauvre duc, et le plus dangereux mari qu'on pût trouver pour cette belle Hortense ; il devait la pousser à des extravagances qu'il regretterait cruellement.

— J'ai déjà envoyé vos excuses à Sa Majesté pour demain, madame ; vous n'irez pas chez madame la comtesse.

— Vous n'avez pas fait cela, monsieur ?

— Je l'ai fait, et je m'en félicite ; j'ai accompagné votre refus d'une lettre que le roi méditera, je l'espère, et qui lui montrera la vérité de sa voie ; il ne peut être l'élu du Seigneur, il passe ses jours et ses nuits à des divertissements frivoles. Il ne se couche que le matin ; c'est manquer à la loi du Tout-Puissant, qui a fait la nuit pour le repos ; on doit se coucher avec le soleil et se lever en même temps que lui.

Hortense avait souvent entendu ces préceptes sortir

des lèvres de son mari, mais jamais avec cette dureté et cette exaltation. La journée qu'il venait de passer auprès d'un autre fanatique, aussi passionné que lui et revêtu d'un caractère auguste, avait achevé de lui tourner la tête. L'idée lui vint qu'il pourrait devenir furieux; elle résolut de ne pas lui résister et d'attendre au lendemain pour détourner l'orage; d'ici là il s'apaiserait peut-être, ou bien elle trouverait un moyen d'éluder ces terribles règlements, dût-elle avoir recours au roi lui-même et se mettre sous sa protection. Elle tenait surtout à cette fête, si importante pour elle, et se promit d'y aller malgré tous les obstacles; elle avait pour ressource l'autorité du monarque, ou même le passage secret et l'assistance de son frère. Hortense laissa donc à M. de Mazarin le loisir de la prêcher; elle sembla le comprendre et se résigner à lui obéir.

Lorsqu'il la quitta il était ravi de sa soumission. Elle ne lui demanda pour toute grâce que d'attendre huit jours encore avant d'aller à l'Arsenal. Il le lui promit.

— Avant ce temps, pensa-t-elle, j'aurai fait parler au roi, ou je lui parlerai moi-même demain. Si la prophétie de la Voisin se réalise, j'en profiterai du moins pour mon propre compte, ne fût-ce qu'une soirée, cela suffira.

XIV

UN NOUVEL AMOUR

Le lendemain matin, le jour entrait à pleins rayons dans une vaste chambre à coucher où dormait dans un fauteuil, à moitié habillée, une femme d'une trentaine

d'années, dans tout l'éclat d'une beauté plutôt fine et distinguée que régulière. Le sommeil l'avait vaincue au milieu d'une occupation importante. A côté d'elle, plusieurs livres étaient ouverts, les feuilles éparses de plusieurs manuscrits jonchaient le parquet ; les fioles, les alambics en miniature, un petit fourneau étaient posés dans la cheminée, des poudres, des plantes séchées, tout donnait à cette pièce l'apparence d'une officine de pharmacie. Elle dormait péniblement, sa physionomie se contractait, ses membres, agités par des convulsions, se tordaient d'une façon douloureuse. Elle se réveilla en poussant un cri, regarda autour d'elle avec épouvante, comme si un fantôme devait lui apparaître.

— Ah ! murmura-t-elle en se frottant les yeux, ce n'était qu'un rêve, Dieu merci !

Ensuite elle se leva, interrogea la pendule, rajusta à la hâte sa coiffure, serra dans une armoire tout son attirail scientifique, foula son lit, passa un déshabillé, examina s'il ne restait pas de traces de son travail nocturne, et ouvrit une fenêtre donnant sur un splendide jardin, situé rue Saint-Louis au Marais. Elle aperçut dans une charmille un jeune homme et un autre personnage un peu plus âgé qui se promenaient. A leur vue elle devint très-pâle et mit la main sur son cœur ; ils ne pouvaient la voir encore et paraissaient très-occupés de leur conversation.

— Ensemble ! se dit-elle ; ah ! pourvu qu'il ne se doute de rien !

Elle resta quelques instants à les contempler avec un bonheur mêlé de profonde mélancolie, après quoi elle referma la croisée, prit un sifflet sur une table et en tira trois sons très-aigus. Une fille de chambre parut.

— Comment va mon père ? demanda-t-elle.

— Bien mal ce matin, madame ; il a passé une cruelle nuit depuis que vous l'avez quitté.

— Et mon frère ?

— Hélas! madame, plus mal encore. Le médecin est venu ; il sauvera M. d'Aubray, assure-t-il, mais, pour M. le chevalier, il ne laisse pas d'espérance.

— Pourquoi ne pas m'avoir éveillée pour sa visite ?

— Vous dormez si peu ! vous vous fatiguez tant, madame ! Nous avons pensé qu'il valait mieux vous laisser un instant de repos.

— Qu'on prépare mon carrosse : je vais à la messe, après avoir vu mon père et mon frère, toutefois ; Dieu seul peut me soutenir en cette affliction.

Elle essuya des larmes qui ne coulaient pas, et se rendit chez M. d'Aubray, son père qu'elle trouva dans un état de faiblesse extrême, et chez son frère qui ne la reconnut point. Elle l'examina en silence ; sa physionomie exprimait plutôt une attention profonde qu'une vive douleur. La soubrette l'avait suivie ; elle lui adressa plusieurs questions auxquelles la marquise de Brinvilliers ne répondit pas.

— Mon Dieu ! madame, ajouta-t-elle enfin, n'est ce pas que c'est une étrange maladie ?

— Bien étrange en effet ! Mon pauvre frère ! Je vais prier Dieu pour lui ; ne le quittez pas en mon absence ; je serai bientôt de retour. Si Catherine venait, qu'elle m'attende.

Elle descendit lentement les degrés, et, avant de monter dans son carrosse tout attelé, elle passa au jardin. Les hommes qui s'y promenaient s'avancèrent au-devant d'elle et la saluèrent avec les exagérations de politesse de ce temps-là.

— Mon père a eu une crise, dit elle ; je la crois favo-

rable. Quant à mon pauvre frère, il est perdu. Je suis abîmée de chagrin, et je vais prier Dieu; il éprouve cruellement notre maison depuis quelques années. Monsieur de Sainte-Croix, je vous recommande le prince. Ne le laissez pas sortir, je vous en prie. Nous ne savons pas encore comment il sera reçu à la cour, et le roi ne pardonne pas aux grands de son royaume de visiter personne avant lui.

— Madame, vous êtes trop bonne pour un pauvre proscrit.

— La marquise est bonne pour tout le monde, monsieur. Elle soigne monsieur son père et le chevalier comme une infirmière, elle va à l'église, elle comble les pauvres de bienfaits, son nom est béni de tous ceux qui la connaissent...

— Taisez-vous, taisez-vous, monsieur, interrompit la marquise en rougissant.

— Madame, vous êtes un ange, répondit l'effronté en lui baisant la main.

Elle la retira comme s'il l'eût blessée, fit un salut de la tête, et s'enfuit en baissant ses coiffes: elle avait honte d'elle-même.

Les jeunes gens reprirent leur promenade et leur conversation, dont les mérites de la marquise et leur affection pour elle firent tous les frais.

Elle rentra après une heure d'absence. Un respectable ecclésiastique l'attendait dans la salle basse. Dès qu'il entendit son carrosse, il s'approcha d'elle et lui demanda quelques instants d'entretien.

— Pardon, monsieur l'abbé, je suis bien occupée; j'ai des malades très-chers, et si cette conversation pouvait se remettre...

— Hélas! madame, cela est impossible. C'est justement de ces chers malades que je désire vous parler.

Votre âme est grande et forte, elle est préparée à tout ; vos sentiments religieux vous donneront le courage de supporter encore une nouvelle épreuve.

— Ah ! s'écria-t-elle en s'appuyant sur la muraille, mon pauvre frère n'est plus !

Le silence du prêtre fut sa seule réponse. La marquise était pâle comme un cadavre ; elle ne pouvait dominer cette impression, malgré son hypocrisie. Elle se remit néanmoins, et trouva le moyen de pleurer amèrement.

— Mon frère est mort ! c'est depuis cinq ans la troisième personne que le ciel enlève à notre famille. Il ne reste plus que mon père et moi ; et mon père... mon père chéri, est bien malade. N'ira-t-il pas bientôt rejoindre mon mari et mes frères dans la tombe ? Alors, je serai seule, seule...

— Seule avec vos amis, avec les heureux que vous aurez faits, madame ; seule avec la protection de Dieu, qui ne vous manquera pas. Une femme chrétienne supporte tout, dans l'espoir de l'autre vie, et quelle femme est plus chrétienne que vous ?

Les plaintes emphatiques de madame de Brinvilliers trompèrent comme toujours l'âme simple et bonne du curé. Il dirigeait sa conscience sacrilége, il croyait connaître ses vertus et sa piété, il ne soupçonnait pas les crimes dont elle était coupable.

Au moment où le curé de Saint-Louis allait la quitter, après avoir accompli sa mission, madame de Brinvilliers le pria de la suivre dans son oratoire ; elle avait un aveu à lui faire, elle avait besoin d'épancher son cœur dans un cœur honnête et généreux, et parmi ses confidents habituels il n'en existait pas un qui fût digne de l'entendre. Ils auraient ri d'elle et de sa passion, ils l'auraient raillée de ce qu'elle était si heureuse d'éprouver. Je ne

sais si on comprendra bien ce sentiment qui entraîne vers le beau un être perverti. Madame de Brinvilliers fut un monstre, et pourtant il est resté d'elle des traits de charité admirables; ses domestiques l'adoraient; peut-être sans le chevalier de Sainte-Croix et avec une bonne direction, eût-elle été une femme honorable et parfaite. Elle est morte en se repentant, et le peuple prétendait que c'était une sainte, il voulait avoir des cendres de son bûcher.

Lorsqu'elle fut seule avec le curé, elle se jeta à ses genoux et le supplia de l'écouter avec indulgence.

— Vous pouvez compter sur mon dévouement, ma fille, lui répondit-il, et cette indulgence que vous réclamez vous est acquise sans restriction. D'ailleurs, quelle faute avez-vous commise? Votre conscience timorée vous effraye, vous n'êtes pas de celles qui ont besoin d'être excusées.

— Mon père! mon père! je suis effrayée de ce que j'éprouve; un sentiment inconnu s'est glissé dans mon cœur. J'aime!... j'aime pour la première fois; j'aime un homme que je ne dois pas aimer, un homme qui ne m'aimera jamais!

— Ce n'est point un crime, ma fille, c'est un malheur, c'est une épreuve que Dieu vous envoie.

— C'est un crime, mon père; une créature telle que moi ne peut lever les yeux jusqu'à lui; s'il connaissait cet amour, s'il lisait dans mon cœur, il aurait horreur de moi et de ce qu'il m'inspire... Lui! si noble, si généreux, si grand!

Le prêtre la regarda avec surprise; il ne comprenait pas cet élan de justice et de repentir; elle s'en aperçut et revint à elle.

— Celui que j'aime, reprit-elle, est de grande nais-

sance; il y a trop loin de lui à moi; et quand je compare ce qu'il vaut avec le peu que je suis, j'ai honte de ne lui offrir qu'une si chétive affection.

— Si cet homme est libre, vous l'êtes; pourquoi une union entre vous est-elle impossible? Une vertu telle que la vôtre comble les distances. Après tout, il n'y a pas si loin d'un grand seigneur à la veuve d'un parlementaire, qu'il ne puisse vous élever jusqu'à lui.

— L'épouser! moi, l'épouser! pour qu'il meure aussi, pour que j'assiste à son agonie comme j'ai vu celle des trois victimes que j'ai perdues! Non cette maison porte malheur; tout ce qui me touche doit finir misérablement. Pensât-il à devenir mon mari, je n'y consentirais point.

— Que voulez-vous donc alors?

— Ce que je veux!... je veux vous dire que je l'aime, car je ne puis le dire qu'à Dieu et à vous, mon père. Je veux vous demander des forces, afin qu'il ne le sache jamais, afin que cet amour ne se trahisse pas, et que ceux qui m'entourent ne puissent en avoir le moindre soupçon. Il est un secret terrible, que je ne puis vous apprendre et qui se rattache à cet amour. Je ne le combattrai pas, car peut-être épurera-t-il ma vie; je me dévouerai pour celui que j'aime, c'est le seul bonheur que je souhaite, et je vous prierai de m'écouter lorsque mon cœur sera trop plein, lorsqu'il faudra qu'il s'épanche ou que je meure. Dieu ne me punira pas de cette passion qu'il m'envoie; je suis assez punie par les tortures que je ressens, et surtout je ne porterai pas malheur à celui que je voudrais faire heureux, même aux dépens de ma vie.

Le bon abbé écoutait cette confidence étrange, cette révélation imprévue d'une âme jusque-là si pure et si

placide. Il s'étonnait qu'elle eût sommeillé si longtemps, et ce réveil impétueux lui laissait tout craindre pour l'avenir. Il ne savait comment dominer cette nouvelle tempête. La réflexion seule pouvait l'éclairer. Plein de bonté et de mansuétude, il ne se sentait pas capable d'accuser une pauvre créature qui s'accusait elle-même et qui n'avait d'autre espoir que celui de souffrir sans se plaindre. Il la releva et lui adressa quelques paroles dont toute autre eût été émue, et qui glissèrent sur cette nature étrange.

Elle ne lui demandait que de l'écouter. Ses encouragements, ses consolations n'avaient pas d'écho chez elle; il la quitta croyant l'avoir calmée; cette âme était un livre fermé pour lui. Elle l'accompagna jusqu'à la porte de son appartement et se hâta de le congédier. La Voisin l'attendait. Elle allait parler encore de *lui* avec cette femme, non pas dans l'effusion de son sentiment, mais en s'occupant de ses intérêts, de son bonheur, de sa fortune.

— J'irai vous voir, mon père, dit-elle au curé en le saluant humblement, j'irai vous voir bientôt.

— Je reviendrai demain, ma fille, car vous avez besoin de moi.

— Oui demain; demain j'aurai besoin de vous, en effet. Que les pauvres prient pour moi, ajouta-t-elle en lui mettant dans la main une bourse; je n'ai pas assez de mes prières pour me consoler!

La Voisin, debout près de la porte, regardait l'abbé et la marquise d'un air ironique. Elle admirait la fausseté de l'une et la confiance de l'autre. Aussitôt que le curé eut disparu, elle s'approcha de madame de Brinvilliers.

— Eh bien? demanda celle-ci.

— Eh bien! la chose sera tentée ce soir. Mes batteries sont dressées; tout ira bien, si nos amoureux ne vous font pas défaut. Les amoureux de cette trempe-là sont si niais!

Madame de Brinvilliers essaya de rire.

— Vous êtes sublime, madame, avec cet apôtre; vous joueriez tout le clergé réuni, ce qui n'est pas une petite affaire. Ce pauvre M. Penautier est confit aussi dans votre douleur, il est sorti d'ici hier en pleurant; lui et le curé de Saint-Louis feront ensemble un beau duo quand ils se rencontreront.

La marquise ne l'écoutait pas.

— Crois-tu qu'elle l'aime? reprit-elle.

— Elle l'aime à sa manière, il n'en faut pas plus. Quant à l'autre, c'est une lionne, une tigresse; hier elle a été bien près de surprendre notre secret : tout eût été perdu.

— Oh! *l'autre!* s'écria la marquise, dont les yeux lançaient un éclair sanglant, l'autre!... qu'elle prenne garde!

— Je ne voudrais pas être à sa place, reprit la Voisin en riant. Vous aimez *trop* votre ancien camarade d'enfance, madame. Prenez-y garde à votre tour! Ce serait pour lui qu'il faudrait trembler. M. de Sainte-Croix.....

Madame de Brinvilliers eut un frisson; la Voisin flairait son secret, il fallait se hâter de détourner ses soupçons.

— Tu sais bien que je l'aime, Catherine, répliqua-t-elle en souriant, mais à ma façon aussi. Personne n'en mourra, sois tranquille.

Quelque indifférente qu'elle voulût paraître, Catherine était trop clairvoyante pour ne pas avoir à peu près deviné le mystère. Elle ne le montra point et se tint pour satisfaite. La conversation prit un autre tour; la

mort du chevalier et la maladie de M. d'Aubray fournissaient un vaste champ à leurs propos.

— Mourra-t-il, ce pauvre vieillard? demanda la Voisin prise d'une sorte de pitié.

— Il ne mourra pas encore, répondit la parricide avec un sang-froid épouvantable, et je le sauverai si je veux. La nouvelle composition est excellente.

— Ainsi, il en fait l'expérience ?

La marquise baissa la tête en signe d'affirmation.

On sait que cette misérable empoisonna et *désempoisonna* son père neuf fois avant de le tuer tout à fait ; elle l'a avoué.

Le prince de Courtenay fit demander si la *pauvre affligée* daignerait le recevoir, ainsi que M. de Sainte-Croix ; il se présenta en homme pénétré d'un malheur irréparable, et qui sent combien les consolations de l'amitié sont impuissantes en un pareil moment. Madame de Brinvilliers l'accueillit comme une affligée dont la religion adoucit la douleur. Elle joua une si belle comédie que M. de Sainte-Croix en fut lui-même la dupe ; il crut qu'elle avait des remords.

— Mon prince, continua-t-elle, j'ai d'excellentes nouvelles pour vous ; on danse ce soir le ballet, tout est convenu, préparé ; je ne vois pas d'obstacle à la réusite. Il en est ainsi dans la vie. Nous pleurons celui que nous avons perdu, et demain nous nous réjouirons, au milieu de nos larmes, du bonheur qui vous arrivera. N'est-il pas vrai, monsieur de Sainte-Croix ?

— Madame je me réjouis toujours du bonheur des autres, et je tâche de le partager, ajouta-t-il tout bas.

Madame de Mazarin s'éveilla ce même jour avec un plan formé, et bien résolue à ne pas manquer la fête du soir.

Elle fit enfermer tout ce qui aurait rappelé à son mari le costume de Flore, puis elle fit chercher Philippe. Il n'avait pu interrompre la veille l'entrevue solennelle des époux. Elle lui raconta ce qui s'était passé, elle l'envoya chez madame de Soissons et chez Madame, afin que ces deux princesses obtinssent du roi, par leurs efforts réunis, un ordre positif à M. de Mazarin de ne pas faire manquer le ballet par sa mauvaise humeur. Ce n'était pas chose difficile; Louis XIV tenait beaucoup à ses pantomimes et aux vers qui s'y débitaient; il avait avec madame de Mazarin une entrée des plus brillantes, où il se présentait en Zéphire, après avoir été Apollon avec Madame en muse, et Ganimède avec mademoiselle de Sévigné en nymphe.

M. de Nevers était donc à peu près sûr de réussir; tout alla mieux même qu'il ne le prévoyait; l'ordre était envoyé avant qu'il eût vu les princesses. Le roi s'était moqué des avertissements de M. de Mazarin; mais il avait froncé le sourcil en apprenant qu'on empiétait sur ses plaisirs, et que la folie de ce dévot intraitable osait s'attaquer à lui.

XV

UN BALLET A LA COUR

— Madame de Mazarin dansera, dit-il, dussé-je lui envoyer des hoquetons et mettre son mari à la Bastille jusqu'à demain matin. Plus tard, nous verrons si nous lui permettrons de l'emmener; mais pour ce soir elle nous appartient, et c'est prendre une étrange liberté que de contrecarrer ainsi mes projets.

Lorsque le gentilhomme envoyé par Sa Majesté se présenta, le duc et la duchesse étaient ensemble. Hortense, dolente et ennuyée, écoutait un nouveau sermon. Marianne et Marie se riaient, dans un coin, des lubies de leur beau-frère; Julia observait tout sans qu'on s'occupât d'elle. On annonça le message royal; la jeune femme se sentit rougir; elle se leva néanmoins, ainsi que le voulait l'usage.

— Monsieur, dit-il, Sa Majesté m'a commandé de vous ordonner de sa part de ne point troubler le plaisir qu'elle se promet ce soir, et de laisser venir Madame la duchesse à l'hôtel de Soissons, afin de remplir le rôle qui lui est destiné. Le roi vous autorise à n'y point paraître, si votre conscience est blessée de ce que vous devez y voir; mais, pour Madame de Mazarin, elle ne peut s'en dispenser à aucun prix.

— Même si elle est malade, monsieur?

— On l'y portera, dans ce cas; tout a été prévu.

— Même si elle est morte?

— Sa Majesté viendra lui donner de l'eau bénite.

Le sérieux avec lequel tout ceci fut prononcé fit éclater de rire mesdemoiselles de Mancini; Hortense avait bien de la peine à s'en empêcher. Le reste de la scène ne fut pas moins étrange.

— Monsieur, je me croyais le maître de ma femme.

— Monsieur, le roi étant votre maître, l'est également de tout ce qui vous appartient.

— Mais, monsieur, du moins il nous sera permis de nous retirer après le ballet.

— Monsieur, le roi en décidera.

— Je ne supposais pas... je ne savais pas...

— Le premier devoir d'un sujet est l'obéissance. D'ailleurs, Monsieur le duc, j'ai ordre de vous prévenir que,

au cas où Madame la duchesse ne se trouverait pas sur le théâtre à l'heure où elle doit y monter, le roi l'enverrait chercher par ses hoquetons, qui vous conduiraient en même temps à la Bastille.

Le gentilhomme se retira solennellement après cette menace, et M. de Mazarin dut l'accompagner avec la même cérémonie, en faisant contre fortune bon cœur. Il revint atterré, ne sachant ce qui dominait chez lui de la colère ou de l'humiliation.

— Traité comme un laquais ! répétait-il ; un duc et pair ! Ah ! l'élève de M. le cardinal ira loin !

— Eh bien ! monsieur, reprit Hortense fort empêchée de cacher sa joie, que dois-je faire ?

— A votre place, monsieur, reprit malignement Marianne sans lui laisser le temps de répondre, je partirais tout de suite pour un de mes gouvernements ; les hoquetons ne viendraient pas m'y trouver.

— Petite masque ! vous savez bien que c'est impossible. Je ne puis me rendre à mon gouvernement sans le congé de Sa Majesté. Nous sommes donc forcés de nous soumettre. Au moins, madame, vous n'irez point, comme ces femmes éhontées, ne cachant rien aux yeux des hommes de ce que leur mari seul doit apercevoir.

— Cependant, monsieur, je ne puis représenter Flore avec un béguin.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! et le roi n'a fait aucune attention à mes conseils ! Il se perd, il nous perd tous, il perd son royaume. Le saint prieur avait bien raison ; je tâcherai qu'il prêche un sermon à la cour ; sa voix sera peut-être mieux écoutée que la mienne. Allons, madame, puisqu'il le faut, n'oubliez pas de mettre toutes vos pierreries ; après la reine, personne n'en a d'aussi belles que vous ; il faut montrer ce que l'on est.

— Vanités mondaines, monsieur ! répliqua Marie.

— Juste connaissance de ses devoirs, mademoiselle ; les riches sont forcés d'user de leurs richesses. Et puis ces grands colliers, ces carcans, cachent la poitrine ; c'est toujours un péché de moins à commettre.

Tel était l'homme auquel était unie la plus belle, la plus folle, la plus aimable femme de la cour.

Julia écoutait tout et se taisait ; absorbée dans sa lecture, semblait-il, elle ne levait pas les yeux et ne se mêlait point d'une discussion de famille à laquelle elle voulait rester étrangère. Les extravagances de M. de Mazarin n'amenèrent pas même un sourire sur ses lèvres. Lorsqu'il passa près d'elle en se retirant, la voyant si calme et si désintéressée de cette querelle, il lui demanda si elle voulait continuer auprès de lui la lecture édifiante qu'elle faisait sans doute. Elle se leva et le suivit.

— Je suis sûre, dit Marie, que Julia parviendra à calmer cet énergumène. Il n'y a qu'elle pour ces choses-là.

— Julia parviendra à l'exciter davantage contre moi, ma sœur ; je vous réponds qu'elle n'est pas étrangère à ses furies. Chaque fois qu'il la quitte, il est plus exalté ; elle s'est fait dévote pour lui plaire davantage, elle est toute la journée occupée du *Miroir des saints,* son livre favori.

— Croyez-vous donc que Julia pense à vous enlever M. de Mazarin ?

— Non certes ; elle pense seulement à m'enlever tout ce qu'elle pourra me prendre. Occupons-nous donc maintenant des préparatifs, et tâchons de remplir dignement le rôle de la déesse des jardins.

Le duc ne reparut plus de la journée. Marianne, avec la liberté et l'effronterie d'une enfant gâtée, s'en alla

deux ou trois fois chez lui, le surprendre dans ses dévotions. Elle le trouva d'abord occupé à écouter la lecture édifiante que lui faisait mademoiselle Milliani ; ensuite il se mit à son prie-Dieu, les mains jointes et ne montrant que le blanc de ses yeux. La petite fille assurait qu'il était fort ridicule ainsi et que certainement on ne l'écouterait pas dans le ciel, pour peu qu'on le regardât.

Hortense voulait être belle, et elle le fut merveilleusement. Elle étincelait de pierreries, mêlées de guirlandes de fleurs croisées en tous sens, suivant la mode mythologique du temps. Lorsque son mari la vit ainsi, peu s'en fallut qu'il ne lui ordonnât de rester.

Ils firent une entrée triomphante à l'hôtel de Soissons. Toute la cour savait l'aventure et l'on en riait. Le roi aperçut madame de Mazarin : il fut ébloui.

— Ah ! qu'elle est belle ! s'écria-t-il, et quel dommage si ce rustre nous avait privé d'une pareille danseuse !

Dominique, habillé en faune, devait chanter des ariettes entre les pas des danseurs ; il tournait autour de tout le monde. Le roi l'avait employé dans ses amours avec mademoiselle de Mancini, il le voyait chaque jour à l'hôtel de Soissons, il connaissait ses talents pour l'intrigue et lui continuait sa faveur. Il se trouva en ce moment près de Sa Majesté, qui lui demanda en riant si madame de Mazarin était folle de son mari.

— Madame de Mazarin n'est folle que de ses chimères, sire ; c'est une belle enveloppe où il n'y a pas de cœur.

— Vraiment ?

— Elle ne peut pas aimer, elle n'aimera jamais.

— C'est ce que nous verrons !

— Ah ! sire, songez à M. le cardinal, et n'entraînez pas son héritière vers la perdition ;

— On dirait que tu es chargé de la défendre! Nous ne sommes point ici en Turquie, mon pauvre Dominique, et ces mœurs-là ne prendront pas chez nous.

Le musicien poussa un gémissement.

— Et si j'essayais de rompre cette glace, tu ne me servirais donc pas? reprit Louis XIV.

L'avarice livra un combat terrible à la jalousie dans ce cœur perverti; il eût voulu être à cent pieds sous terre. L'idée lui vint que s'il refusait on en emploierait un autre, et qu'en acceptant au contraire il pourrait diriger les événements, accaparer lesprofits et détourner le danger, en semblant tout dévoué à son maître.

Il se sentait capable de ce tour de force.

Il prit donc son air le plus obséquieux, et assura le monarque qu'il était tout à ses ordres, pour cela comme pour le reste. Il connaissait parfaitement la duchesse; il savait quel caractère fantasque était le sien, et combien pour lui plaire il fallait déployer de surprises inconnues aux amours ordinaires. Il pourrait donc facilement tromper le roi, tout en ayant l'air de le servir.

Presque toute la jeunesse de la cour paraissait à ce ballet; on avait fait assaut de splendeur et d'élégance; les courtisans, jaloux de se faire remarquer, affichaient un luxe d'habits et de pierreries inconnu jusque-là. Parmi eux brillait au premier rang le chevalier de Rohan, grand veneur. Il était des amis de mesdemoiselles de Mancini, ayant beaucoup fréquenté le palais Mazarin du vivant du cardinal. Il s'approcha de la duchesse et lui fit les compliments les plus empressés sur sa beauté, sur la magnificence de son costume.

— Ah! madame, lui dit-il, je sais quelqu'un qui voudrait bien vous voir ainsi!

— Et ce quelqu'un, quel est-il, monsieur : un sylphe, un zéphir, un sylvain ?

— Ce quelqu'un est un ami, exilé loin de vous depuis si longtemps, que vous l'avez oublié peut-être.

— Ah! mon Dieu ! interrompit Hortense avec son étourderie ordinaire ; est-ce que vous le connaissez ?

Le chevalier allait répondre, le roi s'approcha.

Madame de Mazarin laissa deviner sur son visage une vive contrariété.

— Je dérange un agréable entretien, dit Louis XIV en fronçant le sourcil.

— Ah ! sire, répliqua l'adroit courtisan, nous parlions de Votre Majesté, et madame la duchesse ne se lassait pas de m'entendre.

Les rois sont tellement accoutumés à la flatterie, qu'ils n'y croient point et qu'ils acceptent ce qu'on leur offre en ce genre de plus grossier. Louis fit un signe de bienveillance, et, prenant la main de la duchesse, il l'emmena à la place qu'elle devait occuper pour son entrée, dont le moment était venu. Ce qui précède se passait dans la pièce qui touchait au théâtre, et que nous appellerions aujourd'hui le foyer des acteurs. L'orchestre se fit entendre : on ne s'occupa plus que de la grande affaire de la soirée ; les conversations cessèrent, les personnages se groupèrent selon l'ordre indiqué, et le ballet commença.

Le succès fut ce qu'il devait être ; le pas le plus applaudi fut celui du roi et de madame de Mazarin ; ils dansaient tous les deux à ravir.

La duchesse était si belle que cette beauté seule eût mérité l'admiration. Le monarque fut transporté, il sentit sa tête s'exalter pour son adorable Flore, et s'en occupa tellement que le bruit de la soirée fut cette nouvelle passion.

M. de Mazarin remarqua cette assiduité, bien que sa femme ne s'y prêtât en aucune manière ; elle n'aspirait qu'à rejoindre le chevalier de Rohan et à renouer la conversation interrompue. Son regard suivait l'élégant jeune homme ; elle répondait avec distraction aux phrases pleines d'amabilité que lui adressait le maître. Il s'en aperçut, et lui demanda, d'un ton piqué, à quoi elle pensait, puisqu'elle ne l'écoutait point.

— Sire, je pense que M. de Mazarin, madame la comtesse et ma sœur Marie sont au supplice en ce moment, et la bonté de Votre Majesté me vaudra bien des larmes et bien des épigrammes d'ici à demain.

— L'oserait-on, madame? Ne comprendrait-on pas que ce serait m'offenser ?

— Sire, répondit la jeune femme en souriant, Madame la comtesse et Marie osent tout, et M. de Mazarin ne comprend rien.

L'heure du souper put seule interrompre cette conversation ; la duchesse l'attendait ardemment ; elle voyait la prédiction de la Voisin se réaliser ; elle ne doutait pas qu'il n'en fût de même du reste. Le chevalier était sans doute l'ami annoncé ; il parlerait du prince, elle en était sûre, il lui donnerait peut-être le moyen de le voir. Comment, pourquoi se mêlait-il de cette affaire ? Elle ne le devinait pas, mais elle en était heureuse, et sa curiosité augmentait son impatience. Le chevalier se plaça derrière elle à la table de Madame, où elle fut admise, le roi, la reine, Monsieur et Madame ayant chacune la leur. Il parvint à s'écarter lorsqu'on quitta la salle du festin et à éviter les regards indiscrets.

— Madame, vous voulez donc m'entendre? dit M. de Rohan.

— Sans doute, car je suis fort intriguée. Vous me posez des énigmes...

— Que vous déchiffrez peut-être ; je désirerais qu'il en fût ainsi du moins.

— Expliquez-vous donc.

— Je vous parle au nom d'un de mes amis particuliers.

— Vous avez beaucoup d'amis, monsieur ?

— Madame, je n'en ai qu'un seul avec lequel j'ai été lié dès mon jeune âge et qui a guerroyé comme moi contre les Barbaresques, à la suite de M. de Beaufort.

— L'armée était très-nombreuse cependant. Et vous êtes revenu de cette campagne il y a longtemps, monsieur le chevalier ?

— Je suis revenu, en effet, mais beaucoup d'autres n'ont pas fait comme moi ; ils sont restés à gagner de la gloire, sans récolter ni honneurs ni profits ; mon ami est de ceux-là.

— Et... il est de retour?

— Oui, madame.

— Sans honneurs ni profits ?

— Oui, madame, mais avec beaucoup d'amour.

— Et qu'y puis-je faire, monsieur ?

— Vous pouvez tout madame ; et si vous daignez y prendre intérêt, les honneurs et le profit lui arriveront par vous.

— Encore une fois, monsieur, expliquez-vous plus clairement.

— Madame, le prince de Courtenay s'est conduit comme un héros en Barbarie. Cependant la fortune lui a constamment refusé toutes faveurs, et maintenant même il n'ose se montrer dans Paris ; il ne sait s'il doit venir à la cour ; le roi, vous ne l'ignorez pas, est fort jaloux des visites qu'on fait aux autres avant de lui avoir rendu

ses devoirs. Voudra-t-il permettre au prince de paraître devant lui ? Il n'est pas précisément exilé, il est en défaveur. Caché chez une respectable amie, seul au monde, car il a perdu le chevalier d'Alluye et même son vieux domestique, il est désespéré. Vous pouvez le sauver, madame, le voulez-vous ?

— Que faut-il faire pour cela ?

— Il faut consentir à le voir d'abord.

— Monsieur, cela est impossible ; persécutée, gardée à vue par mon mari, je ne puis même recevoir ma famille sans être inquiétée.

— Autorisez-nous seulement ! nous en trouverons le moyen.

— Je tremble rien que d'y penser ! Si M. de Mazarin le découvre, si on nous trahit ?...

— Nous sommes prudents, intrépides ; nous braverons les dangers, et aucun ne pourra nous atteindre. Quant à la fortune du prince, un mot de vous à M. de Beaufort, et celui-ci parlera au roi. M. de Beaufort, vous l'avez entendu, ne cesse de vous louer, de vous vanter à tout propos ; il fera ce que vous désirerez, trop heureux de vous obéir.

— Et que désire le prince ?

— Rien. Nous agirons pour cela à son insu, nous le sauverons malgré lui. Il est profondément découragé, il n'a plus d'ambition, il n'aspire qu'à vivre dans une obscurité profonde ; qu'on lui assure la tranquillité, il n'en demande pas plus. Sans son culte pour sa belle idole, il ne fût jamais revenu en France ; il eût laissé finir sa race aux lieux mêmes où elle s'est illustrée. Un mot de vous, et il redeviendra digne de lui-même, digne du nom qu'il porte ; vous avez une belle mission à remplir, vous ne la repousserez point.

Madame de Mazarin était née pour devenir une héroïne de roman; sa tête s'exaltait à la seule pensée d'une aventure; elle s'annonçait trop bien pour qu'elle n'eût pas le désir de la tenter. Tout en conservant un souvenir très-tendre à Roger, elle ne l'aimait pas assez néanmoins pour que l'amour dominât chez elle les autres instincts éveillés par ce commencement romanesque. La joie de faire pièce à M. de Mazarin, de sortir de son existence apathique et sans but, était pour elle plus vive encore.

Cependant il fallait revenir dans le cercle; on devait avoir remarqué cette longue conservation.

— Monsieur, dit-elle à M. de Rohan, je vous mets au défi de mener à bien vos belles entreprises; ce ne sera pourtant pas moi qui y apporterai obstacle, je vous le promets.

Et voyant de loin le roi qui semblait chercher quelqu'un, elle se glissa adroitement dans le groupe des dames autour de la reine; il ne sembla pas qu'elle l'eût jamais quitté. Le roi l'aperçut et s'approcha; elle résolut d'essayer elle-même et sur-le-champ ce que l'on pouvait risquer pour M. de Courtenay. La partie était chanceuse; si elle la gagnait, tout était sauvé; mais elle pouvait la perdre, et il n'y avait plus à y revenir. Lorsque le roi parlait à une dame, qu'il lui parlait longuement surtout, l'usage était que nul ne les interrompît, la reine et la reine-mère moins que qui ce fût. Ce soir-là madame de Mazarin avait joui presque tout le temps de ce privilége. Placée près d'une table couverte de rafraîchissements de toute sorte, elle resta debout d'abord, jusqu'au moment où le roi la pria de s'asseoir, ce qui indiquait le projet d'un entretien prolongé. M. de Mazarin et madame de Soissons ne cachaient pas leurs craintes.

— C'était bien la peine de me menacer des hoquetons pour cela ! murmurait le duc.

— Monsieur, lui dit Mademoiselle, très-railleuse en général et fort jalouse d'Hortense en particulier, madame de Mazarin est belle à miracle ce soir.

— Ma foi ! Mademoiselle, il y a trop de gens de votre avis pour que ce soit le mien !

Pendant ce temps, Hortense jouissait de son triomphe et dirigeait habilement son jeu. Elle amena le roi à lu parler de M. de Beaufort, qui faisait la roue devant les dames, et de ce *roi des halles*, elle en voulait venir à a guerre de Barbarie et à ceux qui avaient suivi ce prince.

— Le chevalier de Rohan a eu de beaux faits d'armes, n'est-il pas vrai, sire ?

Louis XIV n'aimait pas le chevalier de Rohan ; pourtant il était juste, et il se hâta d'en convenir.

— Quels étaient donc les autres Argonautes de cette expédition lointaine? reprit-elle ; il en est fort peu revenu, ce me semble.

— Très-peu ; il y avait beaucoup d'enfants perdus, d'aventuriers, des gens qui cherchaient fortune et qui croyaient la trouver. Il y avait entre autres un de vos prétendants disgraciés, madame, le prince de Courtenay.

— Celui-là n'est pas un aventurier, je suppose, sire.

— Non ; mais c'est un extravagant qui nous regarde comme les usurpateurs du trône, et qui se considérerait comme déshonoré s'il acceptait la moindre grâce.

— Sire, il est de la maison royale. Son ancêtre, Pierre de Courtenay, était frère de Louis VII ; il tient donc de plus près à la souche royale que...

Elle s'arrêta tout interdite. Le roi n'entendait pas

raillerie sur ces matières. Au lieu de servir le prince, elle allait le perdre sans rémission. Heureusement le monarque était de bonne humeur, et il souhaitait ce soir-là qu'elle fût contente de lui.

— Que la maison de Bourbon, n'est-ce pas, madame, car nous ne descendons que d'un fils de saint Louis, plus de cent ans après? Vous êtes trop bien au fait des généalogies pour ignorer celle-là.

— Ce n'est pas moi qui l'ai dit, sire.

— C'est moi, madame, et je ne le cache pas. Les princes de Courtenay ont voulu être trop empereurs d'Orient, et ils ont renié leur rang de fils de France ; ils ont changé les fleurs-de-lis contre le labarum, et nous ne sommes plus parents du tout, puisque nous n'avons plus les mêmes armes.

— Le père du prince actuel les a reprises, sire.

Le roi ne put retenir un sourire.

— On sait que vous avez failli les porter, madame; elles eussent été bien dorées au moins et je n'aurais pas hésité à vous reconnaître pour ma cousine; quant au prince de Courtenay... vous intéressez-vous, madame la duchesse ?

— J'ignore ce qu'il est devenu, et je ne serais pas fâchée de le savoir, je l'avoue.

— Il doit être resté en Afrique, toujours dirigé par sa marotte de reconstituer sa maison. Qu'il revienne à la cour, je ne lui ferai ni bien ni mal. Il a eu le tort de ne pas comprendre le bonheur qu'on lui offrait; si vous lui pardonnez je ne puis être plus sévère.

— Il serait plus magnanime encore, sire, d'ajouter à votre pardon quelque charge ou quelque gouvernement qui permît à *votre cousin* de soutenir son rang et son nom. C'est moi qui vous la demande; me refuserez-vous,

moi qui suis offensée? Je vous laisserai même tout le mérite de la générosité, en vous priant de ne me point nommer dans tout ceci. M. de Mazarin en prendrait de l'ombrage, et véritablement ce ne serait pas la peine de lui donner à parler, il ne parle déjà que trop.

Le roi, tout perspicace qu'il fût, n'aurait pu deviner dans ce persiflage une émotion réelle; il croyait M. de Courtenay très-loin de France, et ne supposait pas qu'Hortense songeât à lui un seul instant.

— Eh bien! madame, répondit-il, lorsque le prince de Courtenay reviendra, nous nous occuperons de cela.

— Vous me le promettez, sire? donnez-moi votre parole.

— C'est une parole perdue, sans doute; cependant je ne la dénierai pas à l'occasion.

Madame de Mazarin chercha des yeux M. de Rohan, et lui fit un signe imperceptible; sa physionomie rayonnante annonçait une bonne nouvelle; il la comprit, bien qu'il ne devinât pas par quel miracle elle avait réussi. Tout le reste de la nuit, le roi resta près d'elle; seulement il fit appeler les dames, et forma un cercle dont les deux reines et lui étaient les centres opposés. Dominique chanta des ariettes, Benserade lut de petits vers, Bussy-Rabutin raconta des histoires, madame et mademoiselle de Sévigné, les deux plus gracieuses personnes de la cour, dansèrent un menuet, madame de Soissons tenta tous les moyens pour attirer l'attention du roi et la détourner de sa sœur, sans y réussir. Un incident bien simple la servit.

Mademoiselle Milliani n'avait pas quitté le duc de Mazarin, elle semblait l'apaiser et elle attisait le feu par ses demi-mots et ses réticences. Il y eut un moment où il voulut arracher sa femme au roi, qui lui parlait bas

et qu'elle écoutait avec plaisir. Julia le retint ; elle frémissait de rage, le triomphe public de l'objet de sa haine lui semblait un outrage direct.

— Ayez un peu de patience encore, monsieur ; dans quelques instants ce scandale cessera, je vous en réponds.

— Et qui pourra mettre un terme à ce scandale ? demanda M. de Mazarin à Julia, en lui montrant sa femme et Louis XIV. N'a-t-on pas tout essayé ? Ils n'écoutent pas la musique, ils ne regardent pas la danse. Ne m'arrêtez pas, mademoiselle, je vais parler au roi moi-même, je lui dirai...

— J'ai un moyen, monsieur, répondit Julia. Non-seulement il ne s'en occupera plus ce soir, mais il ne s'en occupera plus jamais.

— Si vous opérez ce miracle, demandez-moi tout ce que vous voudrez.

— C'est bien, monsieur, je m'en souviendrai. Avant un quart d'heure le roi se retirera et rentrera au Louvre, il abandonnera madame de Mazarin avec plus d'empressement qu'il n'en met à la chercher.

Une idée lui était venue, elle se leva pour la mettre à exécution. Dominique était la seule personne qui s'approchât de Sa Majesté, afin de prendre ses ordres pour la direction de la fête. Il ne s'en faisait faute pendant cette soirée, où sa jalousie aussi était exitée. Mademoiselle Milliani le chercha et l'emmena dans une chambre solitaire, où elle lui dit quelques mots, très-vite et très-bas, en italien.

— C'est vrai, répliqua-t-il ; je n'y avais pas pensé, cela se fera tout à l'heure.

Il se dirigea vers la chambre qu'il habitait, et revint quelques minutes après ; puis il appela un enfant nègre,

habillé comme ceux des tableaux de Velasquez ; son emploi était de porter au roi son drageoir, dont il faisait un fréquent usage. C'était une malfaisante créature, aimant le mal pour le plaisir de le faire, et recevant hardiment le fouet plusieurs fois par jour en récompense de ses méchancetés. Il écouta les instructions de Dominique, prit un flacon qu'il lui présenta, posa ensuite le drageoir d'or et d'améthyste sur un coussin, et s'en alla droit à Louis XIV aussi tranquillement que s'il n'eût pas eu un dessein perfide.

Le roi, penché vers la belle duchesse, lui répétait mille choses tendres qui ne la touchaient pas, toute son âme était à ses souvenirs et aux espérances qu'elle avait conçues. L'enfant présenta la petite boîte ouverte ; le galant prince l'offrit d'abord à sa voisine, qui accepta une pistache. Le négrillon passa derrière Hortense comme pour reprendre le drageoir ; les longs plis de sa robe traînaient sur le tapis, il trébucha, et en se relevant il déboucha le flacon qu'il tenait à la main et en répandit le contenu sur la jupe de brocard. Une forte odeur de musc se répandit immédiatement ; le roi devint pâle, il se leva vivement et fit un geste de dégoût.

— Ah ! s'écria-t-il, qu'est-ce que cela ? On ne peut tenir ici.

— C'est madame de Mazarin qui sent le musc, dit vivement madame de Soissons, avertie par Julia et accourue au moment décisif, elle en porte toujours sur elle.

— Ah ! madame, on prévient les gens ! répliqua Louis XIV devenu glacial.

Madame de Mazarin restait tout étonnée, elle ne comprenait rien à cette scène. Le roi avait pour le musc une horreur physique que rien ne pouvait vaincre. La moin-

dre odeur qui le rappelait le mettait hors de lui, il en aurait pris des attaques de nerfs s'il fût resté un instant de plus. Les courtisans craignaient tous les parfums et n'en mettaient point. Le roi n'avait point toujours été ainsi, au contraire : dans son enfance il abusait des *bonnes senteurs :* il eut un jour ce que l'on pourrait appeler une indigestion de musc, il en fut fort malade, et depuis ce moment son antipathie devint plus invincible que ne l'avait été son goût. Il eût adoré Madame de Mazarin qu'il n'eût pas balancé à s'éloigner d'elle : la vengeance de Julia avait frappé juste.

Non-seulement le roi abandonna madame de Mazarin, mais il demanda sur-le-champ son carrosse, disant qu'on n'y pouvait tenir. Il ajouta tout bas à Dominique que si la duchesse avait semblable habitude, il ne fallait plus y penser, et qu'il comprenait la folie de M. de Mazarin. Personne ne songea à le contredire, bien entendu. On aurait pu lui faire remarquer qu'il connaissait Hortense Mancini depuis dix ans au moins, et qu'il n'avait jamais entendu dire qu'elle commît l'énormité de porter du musc. A la cour on ne s'avise jamais de ce qui peut servir une personne en disgrâce.

A peine le roi se fut-il éloigné que M. de Mazarin se précipita sur sa proie, et, sans lui donner le temps de se reconnaître il l'emmena, non par la grande entrée, où elle aurait pu rencontrer le roi de nouveau, mais par les cabinets de madame de Soissons, absolument déserts en ce moment.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! répétait la jeune femme, je ne sais ce que veut dire ceci, mais la tête me tourne ; il me semble que je vais me trouver mal.

Elle emportait avec elle l'arome de tout un flacon ; or, chacun sait combien cette odeur est écœurante, surtout

lorsqu'elle est prodiguée de la sorte. Madame de Mazarin suppliait en vain son mari de s'arrêter quelques instants, il la traîna jusqu'à son carrosse, où il fut obligé de la porter; elle était évanouie. Il s'arrachait les cheveux, criait au cocher de courir au galop, ordonnant aux laquais de réveiller tous les médecins du quartier, embrassait sa femme, l'appelait des noms les plus tendres; et, voyant qu'elle n'ouvrait pas les yeux, il crut qu'elle était morte; peu s'en fallut qu'il ne mourût aussi.

En arrivant au palais Mazarin, la duchesse fut inondée d'eau de la reine de Hongrie, on parla même de la saigner; mais, comme les fenêtres étaient ouvertes, il n'en fut pas besoin, l'air la rappela à la vie.

— Ah! dit-elle, en poussant un grand soupir, j'ai cruellement souffert.

Le duc voulut passer le reste de la nuit auprès d'elle, malgré les prières qu'elle lui adressa. Elle avait besoin d'être seule pour se recueillir et pour penser. Cette soirée accidentée lui commençait une nouvelle vie; elle avait décidé son avenir. Dans certaines positions surtout, on ne retourne plus en arrière, la force des choses nous attire, et l'on n'a plus le pouvoir de dominer les événements, ce sont eux qui nous dominent.

Ne pouvant écarter son garde-malade, et fatiguée de répondre à ses questions, d'entendre son prêche et ses extravagances, Hortense lui tourna le dos et fit semblant de dormir. Au bout d'un instant il se tut, fit apporter un lit-de-camp et se jeta dessus, après avoir fermé les verrous. Très-sûr alors qu'on ne troublerait pas son sommeil et que son trésor était en sûreté, il s'endormit enfin, ruminant ses projets, calculant son temps, et se fortifiant de plus en plus dans la résolution d'arracher sa

femme à ce lieu de perdition, où elle succomberait infailliblement.

— C'est égal, je voudrais bien savoir par quels moyens mademoiselle Milliani est parvenue à renvoyer ce tentateur. Il faut qu'elle soit sorcière. Mon Dieu! si elle l'était, de quoi ne serions-nous pas menacés! Ce serait pécher seulement que de la voir. Je le demanderai au père prieur.

Lorsque M. de Mazarin eut *clos ses paupières*, la jeune femme se souleva et regarda autour d'elle. Une petite lampe éclairait la vaste pièce; le mouvement d'une pendule de Boule interrompait seul le silence. Il lui était venu une idée, comme à Julia, mais cette idée n'était point une trahison; elle posa doucement un pied par terre, puis l'autre, puis elle écouta encore : rien ne bougeait. Éteignant ses pas sur le tapis, elle se dirigea vers son bureau, écrivit quelques lignes à la hâte, M. de Mazarin dormait encore! Elle s'en alla du côté de l'issue secrète; un moucheron eût été plus lourd! Elle s'arrêta de nouveau, rien ne bougeait. Le ressort glissa dans la rainure, la porte retomba sans qu'on pût l'entendre, elle courut jusqu'au cabinet de son frère vêtue de sa robe de nuit; mais tout reposait dans ce palais comme dans l'autre, et la pâle lumière des lampes fumeuses entretenues toute la nuit dans les grandes maisons à cette époque, rendait seulement les fenêtres visibles. Elle déposa son papier sur la table où Philippe venait chaque matin écrire ses poésies. Ensuite elle disparut, légère comme une ombre. Elle écouta quelques instants avant d'ouvrir le passage, elle rentra précipitamment et remonta dans son lit. M. de Mazarin dormait toujours.

XVI

UN REVENANT

A peine si l'aube paraissait que le mari ouvrait les yeux. Il écouta la respiration douce et régulière de la duchesse ; elle dormait paisiblement.

— Allons, se dit-il, elle va mieux, je pourrai exécuter mon projet, et mon rêve s'accomplira.

Il se leva aussi doucement que la duchesse s'était levée quelques heures auparavant, ouvrit la porte avec des peines infinies, puisqu'il fallait tirer les grands verrous qu'il avait poussés lui-même la veille ; après cet ouvrage de patience, dont il sortit à sa satisfaction, il s'en alla appeler les domestiques, filles et laquais, qui avaient veillé une partie de la nuit ; mais ils durent quitter leur lit parce qu'il avait quitté le sien. Dominique lui-même secoua sa paresse de lézard, inquiet du bruit qu'il entendait ; il se rendit à moitié engourdi dans la salle basse où bourdonnaient les gens affairés. La première personne qu'il aperçut fut M. de Mazarin donnant des ordres, courant de l'un à l'autre, tirant le maître-d'hôtel par la manche, et lui répétant dix fois de suite la même chose.

— Et qu'y a-t-il, monseigneur ? demanda le musicien ; on dirait que les diables tiennent ici sabbat.

— Nous allons tous coucher ce soir à l'Arsenal.

— Miséricorde ! Et pourquoi cela ? l'Arsenal est si loin du Louvre et de l'hôtel de Soissons !

— Tant mieux ! on ne viendra pas nous y chercher.

— Enfin, monseigneur, d'où vient cette résolution su-

bite ? Madame la duchesse est rentrée malade, ce n'est pas le moment de la faire voyager.

— J'obéis à un songe. Dieu envoyait des songes aux prophètes, il en envoie encore à ceux qui le servent ; les songes sont un avertissement, c'est pécher que de ne pas les écouter.

— Et que disait ce songe ?

— Ce n'est pas à toi que j'ai besoin de l'apprendre ; d'ailleurs il m'en est annoncé un autre plus complet. Jusque-là je n'ai que des pressentiments, la certitude viendra plus tard.

— Madame la duchesse est-elle instruite ? a-t-elle consenti ?

— Madame la duchesse n'a pas besoin de consentir. L'Écriture dit : « Femmes, obéissez, à vos maris. »

— Monseigneur, par ce temps d'abomination les Écritures sont bien discréditées.

—.On les respectera chez moi.

— Dois-je vous suivre dans ce déplacement ?

Il n'en est pas besoin ; tu es un agent de perdition, je te connais bien, je t'ai vu parler au roi hier ; tu es capable de seconder ses vues infâmes. Car si l'ange Gabriel, que j'ai tant prié, ne fût venu à mon secours, c'en était fait de mon honneur.

— Ah ! monseigneur, vous me bannissez ! vous bannissez l'ange Gabriel !

— Tais-toi, blasphémateur, tais-toi ! n'abuse pas du nom d'un archange. Tu ne parviendras pas à me tromper ; je te connais, te dis-je. Tu ne nous suivras pas, je te le défends ; je te laisse ici par respect pour la volonté de M. le cardinal, qui ne savait pas tes méfaits, sans doute ; mais tu ne verras plus madame la duchesse, si je puis l'empêcher. Je suis prévenu ; je connais mes en-

nemis à présent, je connais les dangers et je n'y succomberai pas.

Après ces paroles, prononcées d'un ton impératif, il quitta Dominique abasourdi de la déclaration, et recommença à tourmenter ses gens qui ne marchaient pas assez vite à son gré.

Pendant ce temps, la duchesse se reposait entourée de ces doux rêves d'un amour naissant, alors que l'espérance le berce encore et l'entoure de ses nuages dorés. Un grand éclat de voix dans la galerie qui précédait sa chambre lui fit ouvrir les yeux. Elle appela sur-le-champ, inquiète et presque effrayée ; une de ses femmes parut, et, comme elle s'informait de la cause de ce tapage, elle apprit les beaux projets de M. de Mazarin. Passant à la hâte une robe de chambre, elle courut, sans prendre le temps de se chausser, jusqu'à l'appartement de son mari, qu'elle trouva entouré de ses valets, occupés à remplir ses coffres. A son aspect, il poussa un cri de surprise et d'effroi.

— Vous ici, madame ! en un pareil état, et malade.

— Monsieur, on m'assure que vous quittez aujourd'hui cette maison...

— Oui, madame, nous la quittons, vous et moi, et je me hâte de vous éviter les ennuis du déménagement : lorsque tout sera prêt, on vous préviendra. Veuillez jusque-là rester dans votre lit, vous avez besoin de repos.

— Mais, monsieur...

— Je vais avoir l'honneur de vous reconduire, si vous daignez accepter ma main, madame.

— Monsieur, je veux...

— Si vous désirez me parler, nous serons plus à l'aise chez vous ; je ne souffrirai pas que vous restiez ainsi

devant vos gens. Venez donc, j'insiste pour que vous veniez.

La jeune femme était pâle de colère ; au lieu de prendre la main qu'il lui tendait, elle lui tourna le dos, en lui jetant :

— Je ne m'en irai pas d'ici, à moins que vous ne me fassiez enlever de force.

Elle se mit à courir vers son appartement. Il la suivit, se flattant qu'il allait l'apaiser et lui faire comprendre la nécessité de leur départ. Elle entra dans sa chambre, se jeta dans son lit comme une colombe blessée qui rejoint son nid de duvet, et, regardant son mari d'un air résolu :

— Maintenant, monsieur, pour m'arracher d'ici il faudra que le roi envoie ses mousquetaires.

— Il n'est besoin, madame, que de mon autorité. Je suis le maître de vous, maître de tout ce qui vous appartient. Une révélation du ciel m'apprend que, si je demeure un jour de plus en ce palais, des méchants, qui veulent votre perte et la mienne, ont ourdi une trame dont nous ne pourrons pas sortir. J'ai vu par derrière l'homme dont je dois me défier, l'ange m'a promis que plus tard je le verrais mieux encore, de façon à le reconnaître tout à fait. Non-seulement le soin de mon honneur m'est cher, mais surtout le salut de votre âme, et je ne vous laisserai pas plus corrompre en ce monde que damner dans l'autre.

Madame de Mazarin suffoquait de rage, le sang voilait ses regards.

— Monsieur, je me plaindrai au roi, je me plaindrai à ma famille, on ne souffrira pas cette tyrannie.

— Que ferez-vous ? que feront-ils ? Que fais-je moi-même ? Je reconnais les bontés du roi, qui me donne

une superbe maison, en allant l'habiter ; je vous emmène avec tous les égards qui vous sont dus, entourée de vos gens. Est-ce manquer de respect que de vous installer dans ce logement du grand maître de l'artillerie, une des premières charges de la couronne ? N'est-il pas commode, vaste, bien aéré ? La vue sur la rivière n'en est-elle pas plus belle que celle de ce palais renfermé dans la ville ? Allez ! allez ! vous aurez beau faire, vous ne persuaderez à personne que je sois un tyran tant que je vous traiterai de la sorte, et c'est ce qui sera toute ma vie, à moins que vous ne me forciez à faire autrement.

Madame de Mazarin baissa la tête et se tut, elle sentit qu'il avait raison, mais elle sentit aussi qu'un réseau de malheurs s'étendait autour d'elle, sans qu'il lui fût possible de se plaindre et d'en sortir. Elle se mit à pleurer, ce qui est la dernière raison des femmes. Ses larmes l'embellirent, et elle eût touché tout autre cœur que celui d'un fou. Il fut tout à la joie du triomphe et n'eut pas même l'esprit de le cacher.

— Madame, ajouta-t-il, à présent que vous voilà convaincue, je vous laisse ; je vais achever les préparatifs, et je reviendrai vous prévenir quand tout sera prêt ; vous n'aurez qu'à monter en carrosse. Vous êtes trop incommodée pour recevoir personne en mon absence ; ne vous étonnez donc pas si vous ne voyez point de monde aujourd'hui.

Il sortit ; madame de Mazarin courut mettre les verrous, presque aussitôt il frappa.

— Madame, madame ! voici mademoiselle Milliani qui vous tiendra compagnie, si vous le souhaitez.

— Monsieur, je suis trop incommodée pour recevoir personne, vous le savez bien.

Elle ne poussa ses verrous que davantage, mais elle

écouta un instant à sa porte. Le duc et Julia parlaient bas et semblaient se consulter. A la fin il s'en alla en disant à voix haute :

— Ce caprice passera ; obligez-moi, mademoiselle, de vous tenir dans cette galerie jusqu'à ce que madame la duchesse appelle ses femmes, alors vous entrerez.

Hortense avait bien autre chose en tête. Elle courut chez son frère, qui n'était point levé encore. Il avait conservé Bernouin, l'ancien valet de chambre du cardinal, sur lequel ses neveux pouvaient compter en toutes choses. Elle le pria d'éveiller M. de Nevers et de lui dire qu'elle l'attendait sans aucun retard par le passage secret. Son visage bouleversé ne laissa pas de doute au fidèle serviteur sur l'urgence de cet ordre, il s'empressa de l'exécuter pendant que la duchesse retournait chez elle. Un quart d'heure après Philippe parut. Elle lui raconta ce qui venait d'arriver, et le supplia de l'arracher à cette persécution. Elle mourrait à l'Arsenal, seule, loin de lui, loin des siens, car il ne voulait point souffrir que Marie et Marianne la suivissent ; elles resteraient au palais Mazarin avec madame de Venelle, et elle ne les verrait plus ni les uns ni les autres. Il devait sur-le-champ aller trouver madame la comtesse et parler avec elle à Sa Majesté.

— Je n'y manquerais point ; mais cela serait inutile, il n'y a pas dans tout ceci matière à intervenir. Votre mari ne vous violente pas, il a le droit d'habiter l'Arsenal ; c'est sa maison comme celle-ci est la vôtre, et vous devez le suivre. Quant au roi il ne s'en mêlera pas, il est parti hier aussi désabusé de vous qu'il en était ravi pendant la soirée ; ce musc l'a tellement repoussé qu'il se bouchait encore le nez en montant en carrosse. Il a dit à Cavoye qui se trouvait près de lui : « Madame de

» Mazarin serait belle comme Vénus que je ne la regarde-
» rais de ma vie ; elle a pris le bon moyen pour m'éloi-
» gner et sa vertu ne court pas de risques désormais. »

— Est-il possible !

— Vous connaissez ses antipathies, il n'en reviendra pas et vous êtes bien disgraciée, ma pauvre sœur.

— Il faut donc obéir ?

— Hélas ! je ne vois pas le moyen de faire autrement.

— Avez-vous trouvé un mot de moi sur votre table ?

— Oui.

— J'ai écrit au chevalier de Rohan, il viendra sans doute, mais comment l'introduire ?

— Par le même chemin que vous. L'avez-vous envoyé quérir ? Cela presse, on peut me venir chercher d'un instant à l'autre ; une fois à l'Arsenal toute visite deviendra impossible. Mon Dieu ! que je suis malheureuse !

— Et que voulez-vous donc au chevalier de Rohan ? Y a-t-il entre vous quelque secret ?

— J'ai promis de parler au roi pour un de ses amis exilé, j'ai obtenu la grâce qu'il désire ; je suis heureuse d'avoir réussi ; je veux le lui apprendre, voilà tout.

— Et c'est pour cela que vous quittez votre lit, la nuit, que vous courez seule à travers les corridors de ce palais, où mon oncle revient, à ce que prétendent les valets. Ma belle petite sœur, vous êtes bien brave et bien obligeante ?

Madame de Mazarin rougit. M. de Nevers ne s'en souciait plus ; une fois son épigramme lancée, il ne songeait même pas à ce qui l'avait produite. Il promit à Hortense de tenter une démarche, qu'il regardait d'avance comme infructueuse, et de revenir avec le chevalier de Rohan, aussitôt qu'il serait arrivé. Il avait d'autant plus raison

de ne pas compter sur l'intervention du souverain que la question était déjà vidée à son insu. Aussitôt après sa conversation avec M. de Mazarin, Dominique en furie avait couru au Louvre. Il entrait chez le roi à toutes les heures par les petits degrés et sa familiarité avec les valets intérieurs. Il parvint donc jusqu'à sa chambre, on n'avait même pas admis encore les grandes entrées. Son air effaré et sa visite matinale frappèrent le roi, il lui demanda si madame la comtesse était malade.

— Il ne s'agit point de madame la comtesse, sire, mais de madame de Mazarin, qu'on violente. M. le duc la veut conduire de force à l'Arsenal, je suis obligé de m'y intéresser comme créature de M. le cardinal et comme serviteur particulier de madame la duchesse. M. de Mazarin est jaloux de tout le monde, surtout de Votre Majesté ; il fait observer madame sa femme avec la dernière rigueur. Au reste, il tranche du grand ministre et a menacé de faire chasser de Paris tous les Italiens.

— M. de Mazarin a grand tort d'être jaloux de moi, je ne songe pas à sa femme, et, si j'y ai jamais songé, cela est bien loin de ma pensée, maintenant. Si tout ce que tu me dis est vrai, il est fou. Mais rassure-toi, il n'a pas hérité de la puissance de M. le cardinal comme de son bien. Quant à ses démêlés de famille qu'on ne m'en parle pas, je ne m'en mêlerai point.

On voit donc que M. de Mancini avait bien deviné.

Madame de Mazarin attendait avec anxiété le retour de son frère. Enfin, elle entendit ouvrir le passage, et elle tressaillit. Le chevalier de Rohan représentait pour elle l'homme qu'elle avait aimé ; elle n'était pas sûre de ne point l'aimer encore, elle ne voyait du moins que ce coin du ciel bleu dans sa triste vie, et de sombres nuages allaient probablement le voiler encore.

M. de Nevers entra, et le chevalier derrière lui : elle rougit beaucoup en l'apercevant.

— Ah ! madame, lui dit-il en ployant le genou près de son lit, dites un mot, et toute la noblesse de France viendra vous défendre.

— Hélas ! monsieur, je n'ai rien à dire, il me faut obéir. Mon frère lui-même est de cet avis. Le roi, qui est le premier gentilhomme de son royaume, m'abandonne, les autres ne pourraient rien pour moi.

— Il en est qui brûleraient le monde s'ils pouvaient vous servir, et je vous prie de me compter à leur tête.

— Le monde brûlerait, que je n'en serais pas moins, pour cette vie et pour l'autre, la duchesse de Mazarin !

— Quoi ! même en paradis vous comptez y retrouver ce pauvre duc ! Ce ne sera plus le paradis alors ; il vous le gâtera.

— Ma sœur, interrompit M. de Nevers, peu soucieux de ce qui ne lui était point personnel, vous désirez causer avec le chevalier, je crois ; maintenant qu'il est introduit, je vous le laisse, vous me le renverrez quand il vous plaira ; je n'ai point pour habitude de violer les secrets qu'on ne me dit pas.

Hortense ne le retint point ; elle brûlait d'impatience. Dès que la porte secrète se fut refermée :

— Eh bien ! monsieur, dit-elle, j'ai réussi.

— Le ciel en soit loué !

— J'ai profité de ma faveur pour vous satisfaire ; elle n'a pas été longue, mais au moins elle aura été utile à quelqu'un. Le roi m'a *promis*, et vous savez ce que vaut une promesse du roi, il m'a *promis* donc que, si M. de Courtenay revenait à Paris, il lui donnerait un gouvernement ou une charge qui le mît en bonne position et qui lui permît de vivre selon son rang.

— Nous n'osions pas tant espérer de ce côté-là; il fallait votre beauté irrésistible d'hier au soir pour opérer ce miracle. Le prince sera heureux, je n'en doute pas. Cependant il est revenu de la gloire, dégoûté de la cour. Acceptera-t-il? Je ne sais. Il ne parle plus que de l'obscurité, du mépris des grandeurs; il parle surtout de la passion qui remplit son âme et qui seule le fait vivre.

— Il ne m'aimait pas ainsi autrefois, répliqua madame de Mazarin.

— Il vous aimait. Seulement il était jeune, entiché de son nom, entêté de chimères dont l'expérience lui a démontré la vanité. Il se repent tous les jours d'avoir repoussé le bonheur des dieux; il s'en repent davantage encore depuis qu'il sait combien celui à qui l'on vous a donnée vous mérite peu.

— Hélas!

— Vous partez pour l'Arsenal; si vous ne reprenez pas la permission que vous m'avez donnée, nous saurons arriver jusqu'à vous. Vous seule pouvez persuader le prince, le décider à ne pas abandonner si jeune une carrière qui s'ouvre devant lui.

— Je le verrai, pourtant je tremble. Si M. de Mazarin l'apprenait... ah! je serais perdue!

— Je puis donc lui faire savoir?... J'ai là un de mes gens, permettez-moi de l'appeler.

— Un de vos gens dans une pareille confidence? vous n'y pensez pas, chevalier; je ne souffrirai pas que vous l'introduisiez.

— Madame, madame, je ne suis ni un fou ni un malhonnête homme, faites-moi l'honneur de me croire. Ne me jugez pas sans avoir vu.

— Pas de bruit, surtout! une ennemie mortelle veille dans la galerie, une femme qui aime M. de Courtenay,

qui me hait parce qu'elle me croit aimée de lui, et qui ne reculera devant rien. Appelez donc votre valet, je m'en rapporte à vous, bien que je ne comprenne point ce que vous en voulez faire.

Un secret espoir, qu'elle n'osait pas accueillir, faisait battre son cœur ; le sourire du chevalier lui annonçait quelque surprise heureuse; elle vit glisser le panneau, elle vit M. de Rohan entrer dans le passage, éclairé nuit et jour par une lampe. Il revint bientôt suivi d'un autre homme, portant la livrée de Rohan, et qu'il poussa doucement devant lui dans la chambre. Cet homme tomba à genoux près du lit, prit la main qui pendait abandonnée sur le satin du couvre-pied, et la couvrit de baisers ardents. Si la duchesse eût voulu la retirer, elle n'eût pas eu le temps de le faire.

— Ah! mes belles amours ! murmurait-il, je vous revois donc, enfin !

— Prince... monsieur... balbutia-t-elle, ne sachant plus ce qu'elle disait.

— Ah ! l'on ne meurt pas de joie ! Depuis six ans j'attends ce moment fortuné ; je n'ai vécu que par cette espérance. Mon Dieu ! que je suis heureux, et que vous êtes belle !

M. de Rohan se tenait discrètement en arrière. Le passage étant resté ouvert, l'idée lui vint qu'il n'avait que faire entre ces deux amoureux, que M. de Courtenay retrouverait bien son chemin sans lui, qu'on ne le reconnaîtrait pas sous son déguisement, et qu'il n'avait rien à craindre ; il alla donc l'attendre chez M. de Nevers. Le prince et madame de Mazarin ne s'aperçurent pas de son absence; ils étaient tout à eux-mêmes; ils ne se parlaient point, ils se regardaient : après une longue absence, l'âme parle d'abord par les yeux.

Le prince était changé, non pas à son désavantage peut-être, mais son visage avait pris un autre caractère, plus fier, plus hautain, plus hardi : ce n'était plus ce jeune homme blanc et rose, dont la beauté tenait encore à l'adolescence; son teint avait bruni au soleil d'Afrique, sa démarche était plus assurée, plus militaire. Quant à la duchesse, elle était plus belle que jamais.

Le premier moment passé, Hortense essaya de revenir à une conversation ordinaire; elle fit au prince plusieurs questions, auxquelles il ne répondit point; ses pensées n'étaient pas fixées encore; il aimait davantage, et il était plus ému par conséquent.

— Vous êtes revenu pour ne plus nous quitter? lui dit-elle enfin.

Cette fois, il l'entendit, elle parlait d'eux.

— Pour ne plus nous quitter jamais, madame. J'ai tout tenté, tout essayé, et j'ai découvert qu'une seule chose est vraie, qu'une seule chose peut nous satisfaire, l'amour! je ne veux plus vivre que pour lui.

Ce fut au tour d'Hortense de ne pas répondre.

— Madame, j'ai causé votre malheur par ma rudesse et par l'entêtement où j'étais de mon nom; j'ai juré de réparer cette faute en me dévouant entièrement à vous; je suis votre esclave : ordonnez, j'obéirai, vous me trouverez toujours entre vous et la douleur; où vous irez, j'irai; s'il m'est interdit de vous voir, je resterai loin de vous; je ne paraîtrai qu'à votre commandement; vous seule saurez que je suis là, et vous disposerez de moi. Je ne vous demande aucune récompense, je suis heureux de mon amour même; il m'a soutenu, consolé dans mes longues heures de désespoir, il a grandi dans l'éloignement. Maintenant il a pris possession de tout mon être; si vous saviez ce que je vous dois!

— A moi?

— A vous, oui, madame. Sans vous j'aurais péri désespéré dans ces déserts où mon sang coulait souvent, bien qu'aucun honneur n'en rejaillît sur moi. Seul au milieu de peuplades barbares, entouré de quelques aventuriers décidés comme moi à se créer une fortune, je m'étais résigné à vivre et à mourir. Ainsi, j'avais même pris mon parti des mauvais destins, je m'étais dit alors que je ne parviendrais pas à occuper la renommée ou que je tomberais ignoré sur quelque champ de bataille; le dernier des Courtenay devait finir en combattant les infidèles. Une circonstance bizarre, inattendue, surnaturelle peut-être, réveilla dans mon âme un sentiment endormi par le désespoir. Je vous aimais certainement, mais je vous aimais sans énergie, sans croyance. Nous étions séparés à jamais, vous ne pouviez m'appartenir, et je n'étais rien pour vous, pas même un regret!

Le regard de madame de Mazarin révélait à M. de Courtenay bien des choses qu'elle n'osait lui dire. Il dut être rassuré sur son oubli.

— Par une de ces belles nuits méridionales plus belles que nos jours, madame, j'étais assis dans ma tente et je songeais; tout dormait autour de moi. Le repos était loin de mon âme et loin de mes yeux. Je rêvais; on prend cette habitude de rêver lorsqu'on vit seul; et quelle solitude est aussi affreuse que l'isolement au milieu de la foule! Il faisait très-chaud; bien que ma tente fût ouverte, j'étouffai. Je quittai le camp. Nous étions dans un ravin très-boisé, une espèce d'oasis; les sentinelles faisaient bonne garde à cause des bêtes féroces et des Arabes, qui auraient pu nous inquiéter.

Madame de Mazarin écoutait avidement ce récit étrange pour elle. Cela ressemblait si peu aux habitudes

du Louvre et de Saint-Germain! c'était si loin des histoires de guerre européenne! Et puis la voix aimée est si douce à l'oreille! Le prince s'était arrêté; il la contemplait, attentive à ses paroles, la pensée suspendue à ses lèvres et tout émue.

— Pardonnez-moi, madame, j'ai commencé à vous occuper de moi lorsque je n'aurais dû songer qu'à vous; mais ne fallait-il pas que vous sussiez comment vous avez acquis un esclave?

— Continuez, prince, je vous en supplie. Je n'ai jamais rien écouté qui m'intéressât davantage.

Et l'imprudente oubliait les dangers qu'elle courait: elle oubliait son mari, qui pouvait revenir, elle oubliait Julia qui la surveillait, elle oubliait ses chagrins, elle s'oubliait elle-même. N'oublie-t-on pas tout devant l'amour?

— J'étais donc sur le penchant du coteau où bruissait une petite source entourée de grands arbres. La lune étincelait dans un ciel sans nuages, et l'ombre était profonde sous les platanes et les sycomores. Je marchais à l'aventure, enseveli dans mes pensées, enthousiasmé de cette belle nature, et me demandant quelquefois si je n'étais pas transporté dans un meilleur monde. Tout à coup un faible bruit se fit entendre; on approchait de moi; ce ne pouvait être un de nos soldats, ils dormaient de l'autre côté de la vallée, c'était donc un ennemi, ou peut-être un lion, un tigre, ennemis plus dangereux encore.

» Ma première idée fut de me retirer; j'étais au milieu d'un espace découvert, je ne voyais pas celui qui s'approchait, et lui ne perdait aucun de mes mouvements. Si c'était une bête féroce, elle se montrerait; si c'était un Arabe, j'avais peu d'espoir de lui échapper, et n'avais

d'autre chance que de me cacher à mon tour. J'étais à peine sous le couvert, que je vis très-distinctement un homme qui sortait de l'autre massif! il s'avançait tranquillement, sans armes, en apparence du moins, et, lorsqu'il fut parvenu au milieu de la clairière, il s'arrêta. Ses regards se portèrent vers les buissons qui me cachaient, puis vers le camp, dont on apercevait les feux. Après un instant, il s'assit et resta immobile. Le costume de cet homme n'était ni celui d'un Arabe, ni celui d'un Européen, il tenait de tous les deux. Il s'enveloppait d'un manteau blanc, comme les naturels du pays, mais il portait par-dessous un haut-de-chausses et un pourpoint à la mode de France; son grand chapeau rond cachait ses traits, il l'ôta et le posa à côté de lui. »

Le prince s'arrêta encore. Il se laissait aller avec joie à ses souvenirs; il ouvrait son cœur à cette femme qui depuis quatre ans y régnait en souveraine, il lui semblait qu'il pensait tout haut.

— Ah! continuez, continuez, monsieur! Je suis d'une impatience...

— Vous daignez vous intéresser à mon récit, madame; c'est l'histoire de mon amour et de mon dévouement, c'est donc l'histoire de ma vie et peut-être l'histoire de la vôtre.

« Cet homme resta de nouveau immobile lorsqu'il fut assis. Je ne m'expliquais pas sa présence. Il ne me semblait pas à craindre, et je ne pus résister au désir de le voir de plus près. C'était une imprudence assurément. Ces peuples sont perfides, ils ont des ruses inconnues à la civilisation et qui n'en sont que plus dangereuses. Je m'assurai que mes armes étaient en état, et je sortis du fourré. Il me tournait le dos; pourtant, juste en même temps, comme s'il n'eût attendu que ce mo-

ment pour se décider, il se leva et s'avança de mon côté.

» — Ah ! mon prince, me dit-il en très-bon français, je savais bien que vous finiriez par venir.

» Ma surprise fut au comble; cet homme me connaissait, il savait mon nom, il m'attendait au fond de ce désert; pourquoi ? que me voulait-il? Mille questions se pressèrent sur mes lèvres; il ne me laissa pas le temps de les lui adresser.

» — Vous êtes malheureux, continua-t-il avec un accent de pitié plein de charme; vous souffrez; moi aussi je souffre; voilà pourquoi je vous cherche, et pourquoi je me suis tant occupé de vous depuis que je vous ai vu.

» Je le regardai attentivement; je ne me rappelais pas l'avoir rencontré nulle part. D'où savait-il que je souffrais ? Jamais je n'avais fait de confidences à personne : Il s'aperçut qu'il m'intéressait.

» — Ne cherchez point. Vous avez entendu parler de celui qu'on appelle le fou Abdallah ; c'est moi. Je ne suis pas fou, je suis voyant, je sais ce que le monde ignore : voilà pourquoi j'ai lu dans votre pensée, pourquoi je connais votre vie et les épreuves qui vous accablent.

» Je m'étais remis de mon étonnement, et je crus à une jonglerie que je ne voulais pas autoriser.

» — Qui vous a donné le droit de vous occuper de mes souffrances? Vous êtes Français, qui vous envoie vers moi ?

» — Oui, je suis Français; oui, je suis né comme vous à Paris. Vous vous défiez de moi, et vous avez tort; je ne vous veux que du bien : je vous apporte une grande consolation. Si vous me croyez, vous allez revivre, le courage vous reviendra, car je donnerai un but à votre existence. Hélas! que suis-je auprès d'un grand seigneur

tel que vous ! Un vermisseau, un moucheron ; pourtant un moucheron peut servir le lion lui-même. Rien n'est inutile dans la nature.

» Cet étrange personnage m'intéressait malgré moi. Je l'interrogeai pour avoir au moins une excuse vis-à-vis de moi-même; je ne découvris rien de dangereux ni de nuisible ; il me sembla de bonne foi. Je lui proposai de me suivre au camp ; il ne fit aucune difficulté ; il vivait d'ordinaire au milieu d'une tribu soumise, dont le chef l'avait acheté tout enfant, à Maroc, avec sa mère, des pirates barbaresques les ayant enlevés comme ils s'en allaient de Marseille à Gênes, où son père avait un commerce. Son vrai nom était Jacques Lesage. »

Depuis un instant madame de Mazarin écoutait avec moins d'attention ; elle entendait du bruit dans la galerie, comme des pas nombreux et des voix qui se répondaient. Elle interrompit le prince, en lui recommandant de parler très-bas, et tremblait que M. de Mazarin ne fût de retour. Malgré sa joie de revoir Roger, malgré sa confidence pleine d'intérêt, elle était promptement redescendue sur la terre; son amour n'était pas assez fort encore pour la soutenir longtemps au-dessus des nuages. Elle avait peur d'une découverte qui, tout en lui enlevant ses espérances de bonheur, lui enlèverait surtout son repos et le peu de liberté dont elle jouissait. Madame de Mazarin n'avait pas le grand cœur de Roger de Courtenay ; elle était riche et puissante héritière, accoutumée à tout exiger des autres sans leur rien donner en échange, la reconnaissance lui avait été inconnue jusque-là : elle acceptait le dévouement sans hésitation, et ne croyait pas imposer un sacrifice.

M. de Courtenay se leva précipitamment. On s'approchait de la porte.

— On vient ! murmura-t-il.

— C'est M. de Mazarin ; je reconnais sa voix. Monsieur, je vous en conjure, retournez chez mon frère : je suis morte s'il vous trouve ici !

— Je vous défendrai, madame.

— Il ne faut pas qu'il vous voie, il ne le faut pas. Sauvez-vous ! ne craignez rien, je saurai...

On frappa fortement.

— Ouvrez, ouvrez, madame ! vous n'êtes point seule; ouvrez, ou je fais jeter la porte en bas !

La duchesse joignit les mains et supplia du regard Roger de s'éloigner ; il hésita, il craignait pour elle; une seconde sommation de son mari, une seconde prière muette le décidèrent, il se dirigea vers le passage secret, non sans avoir conjuré Hortense de le rappeler aussitôt qu'elle le pourrait.

— Si vous ne me rappelez pas, poursuivit-il, je trouverai néanmoins le moyen de revenir.

Elle respira quand elle ne le vit plus.

XVII

UN MARI HABILE

A peine le passage était-il refermé qu'une nouvelle injonction, accompagnée de coups violents, fut faite de l'autre côté. Madame de Mazarin se donna le temps de se remettre, puis elle répondit comme une femme qu'on éveille et en s'étirant les bras.

— Vous faites un bruit assourdissant, monsieur ; laissez-moi me vêtir et j'ouvrirai, non pas à cause de vos exigences, auxquelles je ne saurais me soumettre,

mais parce que je n'ai rien mangé depuis ce matin et que je commence à m'en apercevoir.

La duchesse s'enveloppa d'une robe de chambre et tira les verrous ; la porte fut alors violemment poussée, elle se trouva en face de son mari, exaspéré, furieux, suivi de quelques domestiques ; il gesticulait en énergumène et se précipita dans la chambre :

— Vous allez voir ! vous allez voir ! s'écria-t-il.

Il ne vit rien. Son visage exprimait une telle déconvenue que la duchesse ne put s'empêcher de sourire.

— J'ai pourtant entendu parler ! murmura-t-il.

— Sans doute, monsieur ; je causais avec Marphise, répliqua Hortense triomphante.

— Avec Marphise ? Ah ! l'affreuse bête ! Quand je pense que c'est moi qui vous l'ai donnée, et elle me trahit ! Vous ne la garderez pas une heure de plus ; d'ailleurs il est inconvenant qu'elle demeure ainsi dans votre chambre. Qu'on l'emporte.

— Quoi, monsieur, ma petite chienne ! ma seule société, ma seule amie !

— Raison de plus ; vous l'aimez trop. Vous ne devez, madame, avoir d'attachement pour rien, si ce n'est pour moi, la loi de Dieu vous le défend. Le mal entre dans le cœur par les chemins les plus innocents en apparence ; j'y veillerai pour vous ; cette chienne partira et sans plus tarder.

Pendant cette petite scène, le duc cherchait toujours. Il avait entendu deux voix, il en était certain ; un de ces gens qu'il honorait de sa confiance les avait entendues comme lui. Le galant devait être quelque part. Hortense riait sous cape, se croyait sûre de son fait.

En ce moment, Julia entra avec Marianne, qui s'avança vers sa sœur.

— Ah! lui dit-elle, qu'il est donc drôle, M. de Mazarin! Est-ce qu'il a perdu quelque joyau, qu'il s'en va ainsi écartant tous les siéges, ouvrant toutes les portes?

— Mademoiselle, j'ai perdu le plus précieux de tous, mon bonheur.

— Vraiment!

Elle riait de plus belle et furetait avec lui en le suivant pas à pas. La valetaille s'était retirée; ils étaient seuls tous les quatre. Mademoiselle Milliani prodiguait à la duchesse des consolations hypocrites que celle-ci n'écoutait pas; elle nourrissait mille projets de révolte et déchirait son mouchoir avec les dents. Marianne, de la classe des enfants terribles et dont la malice était bien connue, excitait la rage de son beau-frère par ses moqueries.

— Vous oubliez ceci, monsieur, disait-elle en ouvrant un coffret; il y a peut être quelqu'un dedans, ou bien dans cette garde-robe, ou bien plutôt ici.

Elle poussa le bouton, et le passage se présenta béant.

M. de Mazarin resta immobile, atterré, en face de cette voie qui lui était inconnue. Un sourire imperceptible rida les lèvres de Julia, la duchesse pâlit et jeta un cri.

— Qu'est-ce que cela? balbutia le jaloux.

— Ne le savez-vous pas monsieur? continua la maligne petite fille; cela conduit chez M. de Nevers.

Depuis la mort du cardinal, ce passage, oublié de tous, ne s'ouvrait plus, en apparence du moins; du vivant du ministre, ses nièces seules, Bernouin, Dominique et Julia en faisaient usage. Nous l'avons dit, Hortense avait désiré qu'on ne le fît pas connaître à son mari, afin de se réserver une issue pour se dérober à ses emportements.

Les jeunes filles ne songèrent point à trahir ce secret, dont la duchesse ne parlait plus. Ce jour-là, Julia, placée en sentinelle dans la galerie, entendit le murmure des voix. Elle devina tout, sauf la présence de Roger, qu'elle ne soupçonnait pas, et, pour enlever à sa rivale ce moyen de fuite ou de consolation, elle monta chez Marianne, qu'elle connaissait bien et dont elle maniait l'esprit à plaisir. Cette jeune fille, très-jalouse de sa sœur, ne lui pardonnait pas son héritage, non point pour la valeur de l'argent, dont elle ne se souciait guère, mais dans la pensée qu'il lui faudrait en se mariant quitter ce palais Mazarin, où elle avait passé son enfance, ce palais si splendide, où la cour venait comme au Louvre.

— Je ne m'accoutumerai jamais ailleurs, disait-elle sans cesse.

Julia excitait chez elle l'envie qui commençait à poindre, et lui inspirait contre sa sœur les plus mauvais sentiments, dont elle ne se départit guère dans la suite que par respect humain.

Julia raconta donc à Marianne les événements de la matinée.

— Si vous voulez rester toujours au palais Mazarin, profitez de l'occasion, ajouta-t-elle.

Hortense et M. de Nevers projettent je ne sais quoi: ils se voient par le passage secret à l'insu de M. de Mazarin. Si celui-ci s'en doutait, il ne resterait pas ici un instant de plus. Il n'a d'autre désir que d'habiter l'Arsenal, et les vrais amis de madame votre sœur doivent désirer qu'elle y suive promptement son mari, sans quoi M. de Nevers finira par les brouiller tout à fait, il s'agit de les forcer à partir. Moi je n'ose pas; madame de Mazarin méconnaît mes intentions; mais vous, Marianne, soyez

le bon génie de votre sœur, trahissez-la pour la sauver, vous en serez récompensée par son bonheur et par le vôtre. Le palais Mazarin vous restera à bon marché, car le duc ne l'habitera certainement jamais.

— Vraiment, je le veux bien, et j'aviserai tout à l'heure. Philippe ne cherche qu'à mal faire; il déteste M. de Mazarin, qui n'est guère aimable, je l'avoue; mais, puisqu'il est le mari d'Hortense, il faut qu'elle le garde et qu'elle s'en arrange.

En prononçant cette sentence, la future duchesse de Bouillon prit un air capable.

— Je serai le bon génie de ma famille. Aussi bien, mon oncle avait toujours dit que j'avais une tête meilleure que tous les autres Mancini, je lui ressemble. Mes sœurs sont des brouillons, je vois leurs sottises et n'en ferai pas de pareilles. Il ne faut point souffrir qu'Hortense écoute notre étourdi de frère, et je vous saurai gré toute ma vie de m'avoir prévenue.

Elles descendirent ensemble; on a vu avec quelle naïveté Marianne mit son projet à exécution et l'effet qu'elle produisit sur M. de Mazarin. Il entra résolument dans le passage, éclairé par la petite lampe, en poussant des exclamations de surprise et de colère. Il courait plutôt qu'il ne marchait, toujours suivi de Marianne, sautant et riant.

— Cela conduit au cabinet de feu M. le cardinal, qui est maintenant celui de mon frère; vous l'ignoriez donc, monsieur, que vous avez l'air si étonné?

Ils arrivèrent à une première pièce, où se tenait un garçon à la livrée de Rohan; il écrivait debout, appuyé sur une colonne de porphyre. Dès qu'il entendit du bruit, il cacha sa lettre et enfonça son chapeau. Le duc ne le regarda même pas, mais Marianne le vit, bien

qu'elle ne le reconnût pas ; la livrée la frappa. M. de Mazarin ouvrit brusquement la porte du cabinet, où Philippe riait avec le chevalier de Rohan ; son nom, prononcé au milieu de ces rires, acheva d'irriter le duc.

— Vous ne m'attendiez pas, messieurs, dit-il en se montrant; qu'ai-je donc fait qui puisse vous amuser de la sorte?

La tête de Méduse ne les eût pas pétrifiés plus sûrement.

La stupeur de Philippe et de M. de Rohan ne fut pas de longue durée; ils étaient l'un et l'autre en fonds d'effronterie.

— Ma foi! monsieur, répliqua Philippe à M. de Mazarin, excepté ma sœur, qui est assez simple encore pour s'en affecter, je ne sache personne à la cour qui ne s'amuse de vous.

— Monsieur, si la loi de Dieu ne défendait la colère et n'interdisait de répandre le sang, tout mon beau-frère que vous êtes, je vous ferais rentrer vos paroles avec mon épée.

— Monsieur, faites, je vous en prie ; vous vous en confesserez après, et M. le prieur vous donnera l'absolution. Nos railleries étaient fort innocentes. Il n'est pas un mari en France qui puisse s'en fâcher, lorsqu'il possède surtout une femme aussi vertueuse que madame de Mazarin.

— Monsieur le chevalier de Rohan, accordez-moi l'honneur de me laisser parler à M. le duc de Nevers d'affaires de famille, et...

Tout à coup il lui vint une vision cornue, comme disait Molière ; il se frappa le front en se retournant de nouveau vers le chevalier :

— Que faites-vous ici, monsieur? d'où venez-vous?

N'est-ce point vous qui étiez chez madame de Mazarin tout à l'heure ?

Le chevalier n'était pas homme à se déconcerter.

— Moi ! chez madame de Mazarin ! Ah ! monsieur, que ne dites-vous vrai ? J'ai inutilement frappé à sa porte huit jours de suite.

Philippe sentit la nécessité d'embrouiller la situation ; il flairait le danger sans savoir encore en quoi il consistait, et, dans la crainte de se compromettre, il commença une série de reproches et de plaintes qui ne laissaient pas à M. de Mazarin le temps de placer un mot.

— Il rendait sa sœur malheureuse ; le cardinal ne lui avait pas donné une pareille fortune et une pareille femme pour agir ainsi. La famille serait forcée d'intervenir, s'il continuait ; lui, duc de Nevers, ne souffrirait pas qu'on fît mourir Hortense à petit feu ; il sommait son beau-frère de changer de conduite, et le priait poliment de sortir de chez lui, où il ne voulait ni scènes ni éclat.

M. de Mazarin écumait ; il essaya à plusieurs reprises de l'interrompre, enfin il éclata en cris du haut de sa tête ; il n'écoutait point ces sornettes, il se plaindrait au roi, et, si on l'accusait, il prouverait comme quoi M. de Nevers introduisait des galants chez sa sœur, par un chemin secret. Philippe lui répondit, ils s'égosillèrent ; le chevalier et Marianne riaient, le prince écoutait à la porte, c'était un sabbat à ne pas s'entendre. Il se termina lorsque l'époux en furie sortit, jurant qu'il enlèverait sa femme à ces pernicieuses influences ; que ni M. de Nevers, ni le chevalier de Rohan ne remettraient les pieds chez lui, et que, avant de quitter le palais, il allait faire murer devant lui ce corridor maudit, où le diable se tenait en permanence.

— Venez, le voilà! ajouta-t-il, en montrant M. de Courtenay blotti de son mieux dans le coin le plus obscur; le voilà sous la livrée de M. de Rohan, le démon de l'orgueil, il ne daigne même pas ôter son chapeau devant des seigneurs. Je lui apprendrai à vivre!

Il s'élança vers Roger, qui s'apprêtait à le bien recevoir; mais le chevalier se jeta entre eux.

— Ne touchez pas à ma livrée, monsieur, s'écria-t-il; ce serait lâche de votre part, puisque vous ne voulez pas répandre le sang, pour obéir à la loi de Dieu. La maison de Rohan tout entière prendrait fait et cause, je vous en avertis.

M. de Mazarin éperdu se retourna sans répondre et reprit le chemin de sa maison. Arrivé devant la porte secrète, il la trouva fermée, et n'avait aucun moyen de l'ouvrir. Il frappa, les coups ne retentissaient point, tout était matelassé. Un juron échappa à sa sainte colère. Marianne eût pu le tirer d'embarras; elle n'avait garde, elle se divertissait de trop bon cœur.

— Ouvrez donc! criait-il.

— Je ne sais pas, répondait-elle en riant à perdre haleine.

— Comment sortir?

— Je n'en sais rien.

— Il n'y a donc pas d'autre issue?

— Si fait, dans le cabinet de mon frère.

— Je n'y retournerai jamais.

— Alors nous nous établirons ici.

— Palsambleu!

— Ah! monsieur, vous jurez?

— Mademoiselle, je deviendrai fou.

— Monsieur, sous ce rapport-là vous n'avez rien à craindre.

— Mademoiselle, appelez donc, criez, on vous entendra peut-être, vous ! Comment mademoiselle Milliani me laisse-t-elle ainsi ?

Marianne était trop impatiente et trop espiègle pour rester plus longtemps à cette place et pour ne pas prolonger la plaisanterie.

— Adieu, monsieur, lui cria-t-elle, je m'en vais ; bon courage ! je vous ferai porter à souper et un matelas.

Elle courut vers l'autre bout ; le duc avait grande envie de la suivre. Une fausse honte le retint. Dieu sait les pensées, les plans qui lui vinrent à l'esprit.

— Ah ! si je pouvais anéantir ce palais ! Au moins n'y reviendrai-je plus, et ce cardinal damné ne m'imposera pas longtemps une fortune qu'il a volée ; j'y mettrai bon ordre !

Il frappait toujours, il criait, il faisait un bruit épouvantable, tournant comme un lion dans sa cage et poussant de véritables rugissements. Cela dura près d'une heure ; enfin il vit ouvrir ce panneau, et Dominique parut devant lui, avec un visage contristé, plein de condoléance.

— Monseigneur, dit-il, monseigneur... je suis désolé...

— Il s'agit bien de ta désolation ! Où est madame la duchesse ?

— Monseigneur, elle est partie... partie pour l'hôtel de Soissons avec M. le duc de Nevers, mesdemoiselles de Mancini, mademoiselle Milliani et M. le chevalier de Rohan.

— Est-ce bien possible ?... Mon carrosse ! mon carrosse !

— Monseigneur, daignez vous rappeler...

— Mon carrosse ! te dis-je ; mes gens, mes gentilshommes, tout le monde ici !

A ces cris, les laquais accoururent, l'intendant à leur tête. Le duc s'adressa à celui-ci; il pouvait à peine parler, il suffoquait ;

— Nous souperons et nous coucherons à l'Arsenal; que tout soit prêt ! Je chasse toute la maison de madame de Mazarin, sans en excepter le moindre marmiton; je ne veux plus autour d'elle que des gens à moi. Si le choix n'est pas bon, s'ils ne sont pas incorruptibles, je m'en prends à toi et je te chasse avec eux. Que dans deux heures, filles, laquais et pages soient installés à l'Arsenal ! Mon carrosse !

Deux ou trois voitures se tenaient en permanence dans la cour pour le cas où les maîtres sortiraient à l'improviste. On en fit avancer une, le duc y monta, ou plutôt s'y jeta comme dans un gouffre.

— Mon Dieu ! il va avoir un coup de sang ! pensa Dominique, et on dira que je l'ai empoisonné par ordre de sa femme.

Il n'eut point de coup de sang ; pourtant il respirait à peine. Entré dans la cour de l'hôtel, il n'attendit point qu'on baissât le marchepied, et s'élança sur l'escalier qu'il gravit en trois sauts. Il allait droit à l'appartement de madame la comtesse, elle devait y être à cette heure; en effet, il la trouva entourée de ses sœurs. Philippe se promenait par la chambre, et M. de Rohan était assis près de la duchesse.

— Ah ! s'écria-t-il, c'est affreux ! Je vais au Louvre. Je veux ma femme; je n'entends pas qu'elle reste ici cinq minutes de plus. Suivez-moi, madame !

— Monsieur, elle est mourante, reprit Marie en lui montrant Hortense étendue sur un petit lit.

— Mademoiselle, si M. le connétable se contente de pareilles billevesées, vous pourrez les lui corner quand

vous serez sa femme; pour moi, je n'entends pas tout ceci; je veux être le maître dans ma maison.

— Vous n'êtes pas le maître dans la mienne, monsieur; modérez vos transports, interrompit Olympe, je ne songe pas à vous ravir votre femme. Elle vous suivra aussitôt que cela lui sera possible, mais je ne souffrirai aucune violence chez moi.

— Madame, vous avez essayé de la livrer au roi, il y a deux jours; maintenant vos prétentions sont moins hautes, mais vous voulez la rendre semblable à vous; chacun sait ce que sont les Mancini.

— Pourquoi alors solliciter une femme de ce nom, monsieur? reprit la comtesse avec beaucoup de fierté.

— Assez, assez, ma sœur, continua la duchesse en se levant, je n'amènerai point de discussions entre mes proches et mon mari; je le suivrai où il voudra; peut-être par ce moyen obtiendrai-je le repos. Partons, monsieur.

— Ma sœur, je ne vous laisserai pas aller seule avec ce fou, il vous tuera.

— Eh! qu'importe, mon frère! ma vie se terminera plus tôt.

— Madame, nous ne souffrirons pas.

— Monsieur le chevalier, vous êtes de mes amis, un des meilleurs, je l'espère; n'envenimez donc pas le mal en excitant la colère de M. le duc; je vais à l'Arsenal, puisqu'il m'y mène; j'espère que ma soumission l'apaisera. Si je me trompe, s'il me condamne à la solitude, vous ne serez point oubliés, mes amis, mes parents; mon cœur ne vous quittera pas, et, si je meurs de chagrin de vous avoir perdus, vous me pleurerez; j'y compte.

Des larmes coulaient de ses beaux yeux; elle ne les

essuya pas et regarda M. de Rohan ; il comprit à qui ces larmes s'adressaient, tout en enviant le sort de celui qui les faisait couler. Hortense embrassa ses sœurs et son frère, salua le chevalier, et, se tournant vers le duc, interdit d'une docilité à laquelle il était loin de s'attendre :

— Je suis prête, monsieur.

— C'est une vraie martyre ! reprit Philippe.

M. de Mazarin sortit le premier. Dominique, qu'il rencontra dans le vestibule, s'apprêtait à l'accompagner.

— Non, dit-il ; pas plus toi que les autres. Je ne te retire pas ta chambre au palais Mazarin, mais je te défends de mettre les pieds à l'Arsenal et de voir Madame la duchesse.

Puis il passa, entraînant Hortense en pleurs : elle ne cherchait pas à les dissimuler. Ils montèrent dans leur carrosse et se dirigèrent vers l'Arsenal sans qu'une parole s'échangeât entre eux. Ce grand bâtiment, où revenait l'ombre de Sully, disait-on, parut à madame de Mazarin plus sombre et plus triste que jamais. La vue qu'on découvrait des fenêtres, quelque riante qu'elle fût, n'eut point le pouvoir de la charmer ; et, de tout ce qui l'entourait, elle ne vit que les tours de la Bastille.

— Ah ! cette prison ! toujours cette prison devant mes yeux !

— Madame, vous serez bien ici, si vous le voulez, toutefois. Songez à votre salut, occupez-vous de bonnes œuvres, faites de longues prières : le temps passera. Vous avez un oratoire bien retiré, bien tranquille ; j'y ai fait placer des livres édifiants. Je vous procurerai des entretiens pieux ; oubliez le monde, que vous ne devez plus revoir ; et que Dieu bénisse mes efforts ! je méditerai sur les moyens à prendre pour vous sauver tout à fait

— Monsieur, je suis épuisée; je désire me mettre au lit; je ne souperai point. Faites venir mes femmes, je vous prie.

Sur l'ordre du duc, quatre visages rébarbatifs se présentèrent.

— Qui sont ces créatures? demanda Hortense.

— Ce sont vos nouvelles filles de chambre, madame, et de celles-là je suis sûr : elles ne vous pervertiront pas.

— Que sont devenues Rosette, Marie, Duclos et les autres?

— Madame, j'ai tout chassé : vous ne reverrez plus aucun de ceux ni de celles qui pouvaient vous servir dans le mal. Il est inutile que vous m'en parliez davantage; ma résolution est irrévocable.

Et il sortit fièrement de la chambre.

La pauvre jeune femme jeta autour d'elle un regard désolé. Elle était seule dans des lieux inconnus, entourée d'étrangers, gardée à vue, sans doute. Ses yeux s'arrêtèrent sur les quatre statues attendant ses ordres, froides, immobiles comme le marbre. Il lui sembla pourtant qu'une d'elles, la plus petite, avait la physionomie moins cruelle; elle en eut une espèce de soulagement, qu'elle ne fit point paraître, se réservant de s'en assurer en temps et lieu. Elle souffrit qu'on la déshabillât, qu'on la couchât. Lorsqu'on lui demanda ses ordres pour la nuit et la matinée du lendemain :

— Ce n'est point à moi, dit-elle, qu'il faut vous adresser. M. de Mazarin est le seul maître ici; je ne suis plus rien.

Elle s'endormit baignée de larmes et rêva qu'elle était à la Bastille, où le prince venait la voir. La journée suivante se passa à entendre des lectures pieuses, à faire

quelques tours dans le jardin, à visiter sa maison, sauf un pavillon où demeurait une cousine de M. de Mazarin qu'il lui interdisait de voir. Chacune de ses suivantes la gardait à son tour, et comme elle déclara formellement que son mari ne partagerait pas sa chambre, elle vit dresser un lit de camp au pied du sien ; les surveillantes devaient l'occuper successivement. Ce furent d'abord les trois plus âgées ; celle qu'elle espérait gagner ne vint que la quatrième. Rien dans sa contenance ni dans ses manières ne confirmait son espérance ; elle ne retrouva plus cette expression qui l'avait charmée, et le désespoir commençait à s'emparer d'elle.

— Je mourrai d'ennui et de chagrin ; jamais le prince ne pourra écarter ces cerbères, et nous ne nous verrons plus.

M. de Mazarin partageait son temps entre elle et le prieur, avec qui il avait de très-longues conférences ; il en sortait chaque fois plus sombre et plus désagréable. L'influence de ce mitré était excessive sur cet autre fou, et achevait de l'exciter complétement. Au lieu de suivre les maximes indulgentes de la vraie piété, il l'égarait dans des routes tortueuses, et lui suggérait des scrupules, encore exagérés par cette imagination en délire.

Le jour même où Nanon, la quatrième veilleuse, devait occuper le petit lit, il revint pour souper dans un état d'exaltation sans mesure ; il débita des maximes étranges, et, lorsqu'il fut seul avec Hortense, il commença des discours incohérents qu'elle eut peine à comprendre.

— Madame, vous n'avez pas envie d'aller chez le diable, apparemment.

— Je ne sais, monsieur, si je m'y trouverais plus mal que chez vous.

— Ne blasphémez pas, madame, et écoutez-moi. Votre oncle est en enfer.

— Y avez-vous été voir, monsieur ?

— Non, madame ; mais il m'est apparu cette nuit dans des souffrances de damné, et voici ce qu'il m'a dit.

— Monsieur, je serai charmée d'apprendre des nouvelles de l'autre monde ; elles vaudront mieux peut-être que celles de celui-ci.

— Il m'a dit que je pouvais alléger ses maux, qu'il brûlait pour des biens mal acquis et pour des idoles ; qu'il fallait distribuer ces biens, et, quant aux idoles, ceci me regarde seul. Pour vos biens, j'ai besoin de votre consentement ; je compte que vous me le donnerez.

— Mon consentement pour me dépouiller ? Vous ne l'aurez point, monsieur !

— Si vous me refusez, je passerai outre ; je ne laisserai pas perdre mon âme et la vôtre ; je ne laisserai pas griller ce pauvre cardinal pendant l'éternité tout entière, en récompense de ses bienfaits.

— Je croyais, monsieur, qu'on ne sortait de l'enfer à aucun prix.

— C'était ainsi autrefois; mais le prieur et moi, nous avons eu des révélations à ce sujet : il y a des degrés de punition.

— Monsieur, votre prieur et vous, vous êtes bons à mettre aux Petites-Maisons, et je ferai avertir M. l'archevêque de vos hérésies.

— Faites, faites, madame; nous sommes connus tous les deux. Je vous préviens donc que, à dater de demain, je distribue en aumônes vos biens mal acquis. Nous aurons de quoi tenir un grand état avec mes charges et mes gouvernements, sans compter la fortune de mon père, lorsqu'elle me reviendra.

— Je vous conseille, monsieur, de la répandre aussi en œuvres pies, sans quoi monsieur votre père reviendra de l'autre monde, comme mon oncle, pour vous tourmenter. Il a dérobé son épargne à la guerre, voilà toute la différence.

Le cas était épineux et demandait réflexion.

— Vous avez peut-être raison, madame. J'y songerai.

— Monsieur, je vais écrire à M. le maréchal votre père; je ne doute pas qu'il ne vous fasse enfermer. Hélas! si mon oncle l'avait voulu croire, je ne serais pas aujourd'hui votre femme.

— Madame, mon père n'est pas le maître ici, c'est moi.

— Vous avez été le maître, en effet, de me séparer de tous les miens; je supporte cette tyrannie sans me plaindre; pourtant il est des bornes à tout, surtout à la patience, et je ne lasiserai pas jeter mon bien à des étrangers: là-dessus, je ne céderai point.

— C'est bien, madame, on se passera de vous.

Il se retira, en recommandant à Nanon d'ajouter à sa prière un *De profundis* pour l'âme de M. le cardinal.

A peine eut-il refermé la porte que Nanon alla mettre le verrou; puis revint vers Hortense, un doigt sur ses lèvres, en lui montrant un papier qu'elle tira de sa poche.

Le cœur de la recluse battit bien fort.

— Madame, dit la servante d'une voix si basse qu'on l'entendait à peine, on nous écoute, on nous épie. Mettez-vous au lit, c'est le seul endroit de la chambre qui ne puisse être surveillé. Vous m'accorderez ensuite l'honneur de m'entendre. Vous verrez que je joue un rôle pour lequel je ne suis point faite, et que je suis votre servante dévouée.

— Quoi! ma pauvre Nanon, est-il bien possible?

— Lisez, lisez, madame ; vous saurez qui m'envoie. Cachez-vous derrière vos rideaux, ils en seront pour leur peine.

La duchesse suivit ce conseil ; elle ouvrit le billet, il contenait ceci :

« Mon adorable duchesse, je ne vis pas loin de vous ;
» mon amour vaincra les obstacles, je vous l'ai dit. Je
» vous envoie ces mots par une femme qui m'est dé-
» vouée, par une élève de la bonne Voisin, qui vous
» l'abandonne généreusement. Comme nous sommes
» toujours aux aguets de ce qui vous concerne, nous avons
» appris le renvoi de vos femmes, et nous les remplaçons
» par une créature à nous. Écrivez-moi, consentez à me
» voir ; tout cela est facile, si vous le voulez. Je suis à
» vos pieds le plus humble de vos esclaves ; je n'attends
» qu'un mot de vous pour vous donner ma vie, si vous
» avez besoin de ma vie pour être heureuse. »

Le billet n'était point signé ; elle ne pouvait s'y méprendre cependant. Elle le lut deux fois et le ploya soigneusement.

— Madame, vous pouvez le garder cette nuit, mais nous le brûlerons avant que je sorte d'ici.

— Tu me le garderas.

— On me fouillera dans la pièce voisine. Oh ! les précautions sont prises ; monseigneur n'est pas fou pour cela.

— Et comment donc écrire au prince ? comment le voir, ainsi qu'il le demande ? Je n'ai qu'à le vouloir, assure-t-il. C'est une dérision.

— Non, madame, tout cela est possible, si vous consentez à vous laisser guider par moi. Nous sommes plus fines que nos geôliers, et la Voisin nous aidera.

— La Voisin ! c'est le diable !

— Ce n'est point le diable, madame ; c'est une femme d'esprit qui a des ressources de toute sorte et qui est dévouée à vous, à cause de M. de Courtenay, qu'elle aime singulièrement. Vous consentez à voir monsieur le prince, n'est-ce pas ?

— Ne fût-ce que pour savoir comment tu t'y prendras

— Rien de plus facile.

Elle prit un flambeau sur une table, passa devant les fenêtres trois fois de suite en agitant ce flambeau d'un mouvement qui n'avait rien d'extraordinaire ; elle semblait chercher quelque chose dans les draperies. Elle reporta le flambeau où elle l'avait pris, en disant :

— Voilà qui est fait, madame, M. le prince viendra demain.

— Demain ? mais tu veux me perdre ! demain j'aurai près de moi cette vieille édentée qui me dénoncera ; elle est sans pitié, à son âge !

— Soyez sans inquiétude, madame, attendez-vous à tout, que rien ne vous surprenne. Composez d'avance votre visage, de façon à ce qu'il ne révèle aucune émotion. M. de Courtenay peut paraître devant vous au moment où vous vous y attendrez le moins ; je connais les tours de la Voisin ; elle est téméraire parce qu'elle est sûre d'elle-même.

— Es-tu certaine que Satan ne soit pas dans tout ceci?

— J'en suis certaine, madame, ou du moins il est si bien caché que vous n'apercevrez pas même le bout de sa griffe. Dormez maintenant, faites de doux songes, vous avez près de vous une humble amie sur laquelle vous pouvez compter.

— Te paye-t-on bien cher, Nanon, pour tromper celui qui t'a mise près de moi?

— On ne me paye point, madame ; c'est vous qui me

payerez, et, comme vous n'êtes pas riche, vous, la plus riche héritière du monde, je ne vous demande rien que de me croire et de m'aimer un peu. Est-ce trop ?

— Oh ! pensait la duchesse, que l'espérance berçait, je le verrai donc demain ! Mais comment ?

XVIII

LES STATUES DU PALAIS MAZARIN

Nanon fut *relevée de garde* à l'heure habituelle. Elle avait brûlé le billet, et, quand on la fouilla, on ne lui trouva rien de plus qu'à ses compagnes. Elle fit son rapport à sa fantaisie ; elle répondit à toutes les questions, et l'on n'eut pas un doute sur sa bonne foi. Madame de Mazarin ne changea rien à ses habitudes. Cependant, en dépit d'elle-même, son teint et ses yeux avaient un tel éclat, que son mari ne put s'empêcher de le remarquer.

— Vous êtes bien belle, madame, lui dit-il.

— C'est que j'ai fait de beaux rêves, monsieur ; je n'étais plus renfermée, et c'était le paradis.

— Vous le voyez donc, rien qu'une bonne pensée se reflète sur votre visage ; vous finirez par me croire, alors votre bonheur sera parfait.

Chaque fois qu'on ouvrait la porte, son cœur battait vivement ; elle n'osait pas se retourner dans la crainte d'une déception. Les valets allaient et venaient pour le service ; excepté eux, il n'entrait qui que ce fût ; elle avait demandé un frère barnabite qui venait souvent chez le cardinal : il ne trouva pas plus grâce que les autres.

On avertit que le dîner était prêt.

Le duc et la duchesse passèrent dans la salle à manger; deux de leurs gens ouvraient, suivant l'usage, les deux battants de la porte devant eux; Hortense portait sur toutes choses son regard anxieux. Un de ces laquais se releva, elle eut de la peine à retenir un cri :

C'était le prince!

— Ah! pensa-t-elle, un Courtenay sous la livrée de Rohan, et maintenant sous la mienne! il m'aime donc bien!

Cette pensée était la plus dangereuse des séductions.

Le nouveau laquais se plaça derrière sa maîtresse; il passait aux femmes de la duchesse et à son écuyer tranchant les mets qu'ils avaient l'honneur de lui offrir. Elle fut d'une gaieté inaccoutumée, et souffrit, en quittant la table, que M. de Mazarin lui baisât la main. Je dois ajouter qu'elle la retira aussitôt avec un dégoût marqué.

— Voici l'heure de votre promenade, madame, poursuivit le mari enchanté; néanmoins, j'ai fait engager un valet de plus pour vous être spécialement attaché. Il m'est recommandé par une personne de la ville, la marquise de Brinvilliers, une sainte âme; je la rencontre quelquefois chez le bon prieur; elle me répond de lui; il remplacera votre écuyer et cette vile engeance de pages, qui mettent tout sens dessus dessous au logis. Il vaut mieux nourrir dix pauvres de plus que ces fainéants. Vous n'irez ni à la cour, ni dans les assemblées; tout ce train vous devient inutile.

— Hélas! monsieur, tout est inutile pour moi maintenant; je pourrais me vêtir d'un sarreau de toile et me couvrir la tête de cendres.

— Ce garçon a une figure qui me revient, il ressemble à quelqu'un que j'ai connu, quoique je ne puisse dire à qui, c'est pourtant une façon de nègre.

Le prince était assez changé heureusement pour que cette ressemblance ne fût pas plus positive. Madame de Mazarin eut la force de ne rien répondre et d'affecter l'indifférence. Que lui importait un geôlier de plus ! Le duc lui dit adieu, et annonça qn'il reviendrait seulement pour le souper ; il avait affaire en ville. Hortense se dirigea vers le jardin, suivie de ses quatre gardiennes et de Roger, qu'elle regardait à la dérobée.

— Hélas ! pensait-elle, je voudrais bien savoir pourtant la fin de son histoire en Barbarie et ce qu'était cet homme mystérieux. N'y aurait il pas moyen de le lui faire raconter ?

Les rapports des grands avec leurs domestiques n'étaient point à cette époque ce qu'ils sont aujourd'hui. Les comédies du temps nous montrent combien les valets étaient initiés aux affaires de leurs maîtres et la part qu'ils prenaient dans leur vie. Encore n'avons-nous pas vu au théâtre l'intérieur d'une grande maison. Les gentilshommes et les demoiselles y étaient admis dans la familiarité ; les dames jouaient et causaient avec eux, surtout les Mancini, dont la première éducation n'avait pas été distinguée et qui vivaient bourgeoisement à Rome. Madame de Mazarin raconte dans ses Mémoires mille détails à ce sujet ; nous aurons l'occasion de les retrouver plus tard.

Le ciel était superbe; il faisait un de ces temps qui donnent envie de vivre, où l'air a la transparence du cristal. La duchesse aspira fortement, elle semblait radieuse.

— Ah ! dit-elle en se retournant vers les suivantes d'une façon tout agréable, nous resterons au jardin ; vous pourrez y continuer votre tapisserie, et nous tâcherons de nous distraire en causant.

— Madame, nous vous ferons une lecture ou nous vous conterons des histoires.

— Oui, des histoires. C'est la mode en Italie, et cela m'amuse beaucoup. En savez-vous ?

Elle regardait le prince ; il la comprit.

— J'en sais une bien belle, madame, qui vous plairait peut-être.

— Vous êtes de Paris ?

— Oui, madame.

— Fils de bourgeois ?

— Pauvre gentilhomme, madame.

Et il devint rouge comme une pivoine.

— Gentilhomme ! pourquoi donc alors portez-vous la livrée ? Il faudra la lui faire quitter, mesdemoiselles ; qu'on en prévienne l'intendant. M. le duc me l'a donné comme écuyer, et, s'il est gentilhomme, il n'est pas séant qu'il porte cet habit ; le roi, vous le savez peut-être, est très-sévère sur cet article.

Les demoiselles en convinrent, tout en se réservant de prévenir d'abord M. le duc.

— Maintenant, asseyons-nous, et contez-nous votre histoire. Comment vous appelez-vous ?

— Parmillac, madame.

— Eh bien ! Parmillac, nous vous écoutons.

M. de Courtenay n'était point accoutumé à ces travestissements ; sa nature droite et loyale répugnait à la fraude, et son amour, le bonheur de voir enfin de près cette belle duchesse pour laquelle il avait tant soupiré, le troublaient également. Hortense s'en aperçut, et l'encouragea par un geste bienveillant ; il eût voulu se jeter à ses pieds.

— Madame, commença-t-il, j'étais bien jeune lorsque je suis allé combattre les Barbaresques avec un novice

de l'ordre de Malte qui s'intéressait à moi et à ma famille Ce chevalier était passionnément amoureux et sans espoir ; il cherchait la mort, qu'il ne trouvait point, car il ne pouvait plus vivre loin de celle qu'il aimait, jetée par sa famille aux bras d'un indigne rival.

Le conteur s'étendit beaucoup sur cet amour et sur tout ce qui était arrivé au chevalier avec Abdallah au commencement de cette nuit extraordinaire que nous connaissons déjà. Une des femmes l'interrompit pour discuter sur les choses surnaturelles. En ce siècle, on y croyait beaucoup, les sorciers avaient beau jeu dans toutes les classes de la société.

— Votre Abdallah était donc un devin ? demanda la duchesse, qui voulait revenir à l'histoire.

— Madame, c'était un homme étrange ; je l'ai vu maintes fois ; il m'a annoncé à moi-même des choses très-curieuses ; mais M. le chevalier en a su bien plus long que moi encore. Cette nuit dont je vous parle, Abdallah le suivit au camp, entra sous sa tente, et lui dit qu'il y vivrait volontiers près de lui pendant quelques jours.

» — Nous allons nous reposer à présent, ajouta-t-il ; demain je vous conduirai dans un endroit que vous ne connaissez pas et où vous pourrez m'interroger à votre aise. N'ayez aucune défiance, je marche toujours sans armes, et mes amis arabes sont incapables de vous faire aucun mal. Je sais que vous êtes courageux ; nous n'aurions à craindre que les bêtes féroces, d'ailleurs ; mais je connais le moyen de les charmer ; elles ne me font pas de mal et ne vous en feront aucun tant que je serai présent. Viendrez-vous ?

» Le chevalier le regarda jusqu'au fond de l'âme ; il aimait le danger et le cherchait volontiers; cette aventure

lui plaisait, justement parce qu'elle offrait des incertitudes périlleuses.

» — J'irai, répondit-il; j'irai seul, même ; je ne prendrai ni escorte, ni précautions, je me fie à toi. Si tu me trompes, c'est toi que je plaindrai, car tu trahiras une entière confiance. Quant à moi, que m'importe de mourir !

» Abdallah ne sourcilla point; il ne se troubla nullement et passa toute la journée assis dans la tente, sans dire un mot. Le chevalier l'observait du coin de l'œil ; soit qu'il ne s'en souciât pas, soit qu'il ne s'en aperçût pas, il ne montra aucune inquiétude. Lorsque la lune parut, il se leva et dit à mon maître :

» — C'est le moment, allons, monsieur.

» Mon maître attacha son épée, prit un poignard et des pistolets très-ostensiblement.

» Ils quittèrent le camp. Lesage marchait le premier et mon maître le suivait, absorbé dans ses pensées. Ils ne parlaient ni l'un ni l'autre. Tout à coup Lesage se mit à chanter, dans une langue inconnue, une de ces mélodies que nous ignorons en Europe et qui semblent être l'apanage de ces pays du soleil. Cela pouvait être un signal : le chevalier se tint sur ses gardes ; néanmoins personne ne parut. »

— Ce chevalier était un brave, interrompit Nanon.

— Un brave ? un héros ! ajouta la duchesse ; j'aurais souhaité le connaître.

M. de Courtenay rougit de bonheur ; cet éloge dans une bouche adorée le rendait plus fier que s'il eût reconquis sa couronne d'Orient. Tels étaient les hommes de cette époque, tels étaient leurs croyances et leurs sentiments.

— Cette nuit, continua-t-il, avait un calme ravissant. Ils avançaient toujours à travers des sentiers presque

inaccessibles ; mais la lune les éclairait comme en plein jour, et Abdallah semblait connaître parfaitement la route. Ils montaient sur des collines et descendaient dans des ravins où la végétation était plus riche qu'aux alentours du camp des chrétiens. Plusieurs fois mon maître demanda s'ils n'arrivaient point.

» — Encore un peu de patience, monsieur, répondait Abdallah.

» Enfin, après trois heures de marche, ils entrèrent dans une vallée admirable, plantée d'arbres de toutes sortes. Un ruisseau murmurait parmi les rochers, et les ruines d'un temple romain sortaient comme des spectres blancs des ombres du feuillage. Ces colonnes, encore debout et magnifiques après tant de siècles écoulés, étaient un des ouvrages merveilleux du peuple-roi : peu de voyageurs les ont découvertes ; il fallait connaître le pays pour les aller chercher dans ce vallon ignoré.

» — Ah ! que c'est beau ! s'écria le chevalier ; je te remercie de m'avoir conduit ici.

» — Vous me remercierez plus encore tout à l'heure, monsieur. Suivez-moi.

» Il se dirigea vers les ruines, qu'ils traversèrent. Elles étaient parfaitement conservées ; l'herbe avait poussé entre les dalles de marbre et de grands festons de liane entouraient le frontispice. Au bout du temple, un rocher tenant à une petite chaîne d'autres rochers calcaires, s'avançait jusqu'à la source du ruisseau et formait plusieurs grottes ; elles avaient servi d'asile et de sanctuaire aux prêtresses du temple, dédié à Vénus. Abdallah entra dans une de ces grottes ; mon maître le suivit sans hésiter. Une espèce de grognement se fit entendre, Abdallah prononça quelques mots. Un énorme lion s'approcha et lui lécha les mains. »

— Oh! la belle histoire! interrompit une des suivantes; cela ressemble à un conte de fées ou à un roman de chevalerie.

— Cela est vrai pourtant, répliqua le prince.

— A beau mentir qui vient de loin, objecta Nanon en riant.

« — Mon maître eut un instant d'émotion en voyant cette terrible bête; il porta la main à son poignard.

» — Soyez tranquille, monsieur, il ne vous fera pas de mal, dit Abdallah.

» En effet, ils passèrent près du lion, qui se recoucha, et ils allèrent vers une petite lumière qui se montrait dans le lointain. Mon maître vit un beau vieillard avec une barbe blanche qui s'avançait vers lui; il portait une lampe et marchait en récitant un grand chapelet mahométan, qu'il roulait entre ses doigts. C'était ce que les gens du pays appellent un marabout, c'est-à-dire un sage. Celui-là avait une grande réputation de sainteté, il vivait dans cette solitude, où peu de personnes étaient admises, s'occupant des sciences occultes, dont il était un des principaux adeptes, et conservant les traditions de ces peuples primitifs, possesseur de secrets qui leur viennent des Égyptiens et des Chaldéens, et qui nous sont inconnus.

» — Je vous ai amené ici, dit Abdallah à voix basse au chevalier, pour que vous consultiez cet homme; sa voix aura peut-être plus de puissance que la mienne, je ne suis que son indigne élève; c'est lui qui m'a appris à lire dans le livre de la destinée; c'est grâce à lui que j'ai pénétré les mystères de la vie cachée. Vous pouvez l'interroger en arabe, il daignera pour vous descendre à la langue vulgaire. Il vous connaît, nous avons souvent parlé de vous ensemble, et vous ne pouvez avoir de

meilleur guide que lui; écoutez donc et obéissez, monseigneur, la vérité parle par sa bouche.

» Le vieillard avançait d'un pas égal; il devait les avoir vus pourtant, car ils se trouvaient dans le cercle éclairé par la lune, à l'entrée de la caverne. Lorsqu'il fut à côté d'eux, ses yeux se levèrent sur le chevalier, qui s'inclina avec respect :

» — Je sais qui vous êtes, lui dit-il lentement, et ce » que vous voulez. Mon disciple Abdallah m'avait pré- » venu de votre visite. Je vous parlerai franchement, » bien que vous soyez un infidèle, suivant les enfants » du Prophète; à mes yeux il n'y a pas de différence : » nous adorons tous un seul Dieu, bon et tout-puissant. » Qu'importent les lois imposées par les hommes, si l'on » obéit aux siennes! Vous êtes malheureux et vous le » serez toujours, car vous poursuivez une chimère » impossible : jamais ni la gloire, ni les richesses, ni » les honneurs ne seront votre partage. Enfant d'une » grande race déchue, vous ne la relèverez pas. Encore » trois générations, et cette race sera éteinte; renoncez » dès à présent à vos efforts inutiles.

» — Alors, je n'ai plus rien à faire en ce monde, et, » à la première rencontre, je chercherai si bien la mort » qu'elle ne pourra m'échapper.

» — Elle vous échappera, vous n'êtes point prédes- » tiné à périr dans ces contrées.

» — Je me tuerai plutôt, car je ne saurais supporter » une existence honteuse et sans but.

» — Le fer et le plomb s'émousseraient sur votre » chair; il faut que vous viviez. Si vous le voulez, d'ail- » leurs, vous pouvez trouver encore le bonheur.

» — Comment?

» — Vous aimez.

» — Je ne puis plus aimer à présent; celle que j'aime
» ne m'appartiendra jamais. J'ai refusé moi-même ce que
» je regarde comme plus précieux que tous les trésors
» de ce monde.

» — Votre refus a fait le malheur de cette femme; je
» sais votre existence et la sienne. Cependant il est
» écrit que vous devez être heureux l'un par l'autre,
» et que l'un et l'autre vous devez vous aimer.

» — Hélas! c'est impossible.

» — Non, si vous le voulez. Vos ancêtres faisaient
» des vœux, ils dévouaient leur vie à une idée, à un
» sentiment. Nous avons eu aussi nos chevaliers dans
» les temps anciens. C'étaient tous de nobles cœurs.
» Retournez dans votre pays, allez offrir à cette belle
» un cœur et une épée qui ne se sont jamais vendus.
» Elle n'a pas d'amis sincères, soyez le sien; protégez-
» la, consolez-la, aimez-la. Elle aura des aventures
» singulières, des chagrins violents, qui, sans vous,
» deviendraient le désespoir. Vous la sauverez plus
» d'une fois jusqu'à ce que... »

Le prince s'arrêta et baissa la tête.

— Eh bien? demanda Hortense avec anxiété.

— Mon maître ne m'en a pas dit davantage, madame.

— Quoi! l'histoire se termine ainsi?

— Non pas l'histoire, mais le discours du vieillard. Le chevalier fut frappé de ces paroles. Ce vieillard extraordinaire avait lu dans sa pensée, il connaissait le passé et l'avenir, comment ne pas ajouter foi à une promesse qui comblait ses vœux?

» — Elle m'aimera? répéta-t-il.

» — Elle vous aimera.

» Le chevalier recueillit ces paroles dans son cœur; elles l'enivrèrent d'espérance, elles lui présentaient ses des-

tinées sous un aspect enchanteur. Néanmoins, un doute l'agitait encore, il se refusait à croire ce qu'il venait d'entendre, et sous cette miraculeuse prédiction il cherchait quelque jonglerie. Le sorcier le devina cette fois encore.

» — Vous me soupçonnez parce que votre intelligence, » bornée à ce monde comme toutes les intelligences » humaines, ne peut me comprendre. Si vous restez ici, » vous végéterez obscur, vous n'obtiendrez ni gloire, ni » profit. Si vous retournez en France, vous souffrirez » beaucoup, j'en conviens ; vous courrez des dangers, » mais vous serez aimé, et cet amour vous dédommagera » de tout. »

— Et la prophétie s'est-elle réalisée ? demanda Nanon ; l'a-t-on aimé en effet ?

— Quant à ceci, mademoiselle, c'est ce que je ne saurais dire ; mon maître a gardé son secret.

Madame de Mazarin rougit et baissa ses yeux, dont l'ardeur aurait pu la trahir. Heureusement les duègnes avaient peu d'expérience de l'amour, sans quoi elles auraient deviné l'intérêt personnel qu'elle prenait à ce récit. Le prince n'osait non plus la regarder. Nanon vint à leur secours ; elle occupa ses compagnes en réclamant la fin de l'histoire.

» — Elle est très-simple, mademoiselle, reprit le conteur. Le chevalier quitta la Barbarie, et je le suivis. La veille de son départ, lorsqu'il alla faire ses adieux au marabout, le vieillard lui dit tristement :

» — J'ai un service à vous demander, et je voudrais » que vous ne me l'accordassiez point.

» — Je ferai comme il vous plaira, mon bon père, car » je vous dois beaucoup et je ne l'oublierai jamais.

» — Abdallah veut me quitter. Bien qu'il ait été en-

» levé et amené très-jeune ici, son esprit et son cœur
» sont restés avec ses frères d'Europe; il désire retour-
» ner dans son pays et il vous prie de l'emmener; c'est
» dans cette idée qu'il s'est rapproché de vous et qu'il
» vous a conduit ici. Hélas! il court à sa perte et à son
» malheur; mais il refuse de m'écouter. Son cœur est
» innocent et pur; dans la grande ville où vous allez le
» conduire, il se corrompra, il commettra des crimes et
» il aura une fin malheureuse. La science que je lui ai
» donnée lui deviendra funeste; elle le mènera à un sup-
» plice infamant et mérité. Il le sait, car je le lui ai fait
» voir clairement, et cela ne l'arrête point. Qu'il aille
» donc et qu'il tâche d'éviter ces destins funestes, puis-
» qu'il se croit le pouvoir de les conjurer. »

— Et cet homme est-il venu en France? demanda la duchesse.

— Oui, madame; le chevalier l'y a conduit. Déjà tout Paris parle de sa science; il s'est associé avec la Voisin, cette célèbre devineresse, et ils font des prodiges.

— Ne parlez point de ces misérables dans la maison de monseigneur, interrompit sèchement la plus âgée des duègnes; s'il savait que leurs noms ont été prononcés devant madame la duchesse, il vous chasserait sans miséricorde.

Cette leçon ne fut pas perdue. Pourtant le récit du prince avait fait entrer dans le cœur et dans l'imagination d'Hortense des sentiments et des pensées diverses. Elle rêvait d'amour et de magie, elle eût donné bien des choses pour consulter cet homme extraordinaire et savoir si ce bonheur promis à Roger se réaliserait pour elle. Perdue dans ses pensées, elle garda le silence; ses femmes n'osèrent point le rompre, par respect, et le prince la contemplait, caché derrière la tonnelle. Aus-

sitôt qu'il eut fini son histoire, il se retira, comme un homme qui ne se sent pas à sa place, qui n'ose pas demeurer plus longtemps. Les duègnes lui en surent gré, et l'une d'elles dit aux autres, en rentrant au logis :

— Ce gentilhomme sait vivre ; nous demanderons à monseigneur qu'il mange avec nous.

La duchesse se sentait dans un état tout nouveau ; elle n'avait point encore aimé, sa préférence très-vive pour le prince n'avait pu jusque-là prendre le nom d'amour ; elle ne la croyait point partagée, et le refus humiliant qu'elle avait subi lui faisait même douter qu'elle eût su lui plaire. Maintenant il était là, tout à elle, lui donnant les preuves les plus irrécusables d'un dévouement passionné ; il sacrifiait l'ambition, les plaisirs, les convenances de son âge et de son rang, pour vivre ignoré près d'elle, pour recueillir au passage un regard, un sourire.

Elle vivait tout en elle-même ; ce qui l'entourait avait disparu, elle n'était plus prisonnière, elle ne regrettait plus le monde ; distraite et préoccupée d'une seule image, elle n'entendait point les paroles des autres et ne leur répondait pas. Tout ce qui n'était pas son amour lui était indifférent.

Cette nuit-là, elle ne dormit pas ; pourtant elle se leva sans être fatiguée et attendit impatiemment l'heure de la promenade. Malgré l'incertitude du temps, qu'un orage avait dérangé dans la matinée, elle sortit. Roger prit son poste avec des saluts qui ne sentaient par un écuyer comme les autres.

Nanon parvint à lui jeter en passant qu'il avait trop grand air et qu'on ne pourrait s'y tromper longtemps.

Lorsque Hortense l'aperçut, elle cessa de respirer ; elle devint blanche comme sa collerette et fut obligée de

s'appuyer sur une de ses femmes. Il le vit et il le comprit encore mieux. Il se tint en arrière, imposant silence à ses regards et s'efforçant d'être aussi indifférent, aussi calme que s'il eût été le pauvre Parmillac. Ils se parlèrent peu, trop peu même ; si on les eût mieux obser vés, on y aurait trouvé de l'affectation.

M. de Mazarin ne revint pas ce jour-là pour le dîner; il semblait avoir de grandes affaires ; il en avait beaucoup, en effet ; il ne soutenait pas moins de trois cents procès à la fois pour la succession du cardinal, ce dont il se réjouissait fort, prétendant que chaque arrêt rendu en sa faveur justifiait sa possession. Mais les procès ne l'occupaient guère en cet instant, et madame de Mazarin devait apprendre une nouvelle fantaisie de son mari, encore plus étrange que les autres.

Au moment où elle sortait de table, le jour suivant, un fort grand fracas se fit dans les cours, et l'intendant arriva tout effaré, annonçant :

— Le roi ! le roi, madame !

La duchesse ne s'attendait pas à cette visite et n'en comprenait pas le motif, le roi ayant déclaré qu'il ne se mêlerait point de ses affaires.

— Sire, lui dit-elle, je n'aurais jamais espéré un tel honneur.

Le roi ne put se défendre d'une légère émotion, en souvenir de ce musc odieux qui l'avait chassé une première fois.

— Madame, j'ai dû vous prévenir de ce qui s'est passé au palais Mazarin ces deux jours-ci, et de ce que j'ai fait par respect pour la mémoire de M. le cardinal et par intérêt pour vous.

— Votre Majesté m'effraye. Sire, qu'y a-t-il donc encore ?

Le roi était entré dans la salle et regardait attentivement les portraits des grands maîtres de l'artillerie, ainsi que quelques tableaux historiques dont les panneaux étaient garnis.

— Ceci est à moi ? demanda-t-il.

— Oui, Sire.

— J'ai donc bien à craindre pour Bellone et pour Mars que voilà en face de la cheminée ; je les ferai enlever dès demain.

— Comment cela, Sire ? M. de Mazarin et moi nous en sommes les gardiens, Votre Majesté ne doute pas...

— De vous, madame, assurément, mais de M. de Mazarin.

Voici ce qui était arrivé la veille. Le duc, après avoir passé la nuit à Vincennes, où la cour se trouvait, était venu à Paris à la pointe du jour. Il avait fait lever les gens de l'hôtel, et, avant les autres, Tousolles, son garde-meubles. Il amenait avec lui un maçon chargé de ses outils.

— Tousolles, lui dit-il, ouvrez la galerie.

Le garde-meubles obéit sans hésitation, ne se doutant guère de son dessein. Il avait été mis à cette place par le cardinal, et prenait un soin paternel des richesses accumulées dans cette précieuse collection. Il aimait les statues, les tableaux, comme ses enfants ; il passait sa vie au milieu d'eux, les soignant, les époussetant, les conservant avec une véritable religion.

Il suivit son maître, supposant qu'il avait quelques observations à lui faire, et ne devinant pas quel projet l'avait conduit si matin dans un lieu où il ne mettait jamais le pied et dont il ne faisait aucun cas. Il examina les statues, toutes admirablement belles, antiques pour la plupart, et choisies par le feu cardinal, qui s'y con-

naissait. Saisi d'une sainte furie, il arracha au maçon son pesant marteau, se rua sur un Apollon dont la nudité choquait sa pruderie, et le fracassa.

D'Apollon il passa à Vénus, à Minerve, à toutes les autres statues, jusqu'à ce qu'il tombât épuisé sur un siége. Tousolles le suivait en pleurant et en s'arrachant les cheveux, le conjurant de cesser cet acte de barbarie.

Dominique, réveillé comme les autres, accourut au bruit, mêla ses supplications à celles de Tousolles, et ne fut pas plus heureux. Alors il s'élança dehors et courut sans reprendre haleine jusqu'au Louvre, où il monta chez M. Colbert : son sang d'artiste et d'Italien se révoltait.

— Monseigneur, s'écria-t-il en entrant, sans se faire annoncer dans le cabinet du ministre, M. le duc de Mazarin est fou, il brise les chefs-d'œuvre de feu M. le cardinal!

Colbert connaissait trop la valeur de ces merveilles pour hésiter à se rendre au palais Mazarin. Il trouva l'œuvre de destruction très-avancée, et ne put retenir sa colère.

— Monsieur, dit-il au duc, on vous fera enfermer, nous ne pouvons souffrir un pareil crime.

— Monsieur, ces idoles sont à moi, je suis libre d'agir avec elles comme il me plaît. Ce sont des objets de scandale et des sujets de perdition ; je ne veux pas exposer mon âme et celle de madame la duchesse. Quant à m'enfermer, ainsi que vous m'en avez fait la menace, je ne le crains pas. Le roi m'a fait l'honneur de me créer duc et pair, je ne suis justiciable que du parlement, toutes chambres assemblées et les pairs en séance. On ne les réunira pas pour ces beaux morceaux de marbre ; ainsi, je continue.

Colbert eut beau prier, beau menacer ; il n'en obtint pas davantage.

— Vous en verrez bien d'autres, monsieur, ajouta le duc, et si chacun en faisant autant, nos églises ne seraient pas profanées par des nudités indécentes. Au lieu de me blâmer, profitez de mon exemple.

Il s'en alla tranquillement souper, et le soir il réunit cinq à six domestiques auxquels il promit une forte récompense s'ils exécutaient ses ordres ; puis, les faisant s'armer de marteaux, il les lança sur les dieux et les déesses, en poussant des cris sauvages et riant d'un tel massacre. Les tableaux ne furent pas plus ménagés. Minuit sonna heureusement : c'était dimanche. Aussitôt tout travail cessa : il ne fallait point profaner le jour du Seigneur.

— Lundi, s'écria-t-il, dès l'aube, nous reviendrons ; ils y passeront tous !

Le lendemain, le roi, prévenu par son ministre, envoya un exempt et des gardes du corps qui s'emparèrent du palais et firent défense à M. de Mazarin d'en sortir, jusqu'à ce que les commissaires nommés par Colbert eussent fait leur rapport.

Le roi voulut prévenir lui-même la duchesse de ce qui se passait et lui annoncer une autre nouvelle, le mariage de Marie avec le connétable Colonna, fixé à quelques jours de là et auquel elle devait assister.

— Je sortirai donc de ma prison, Sire ! Pour cela, Votre Majesté devra en donner l'ordre à M. de Mazarin. Je suis bien malheureuse ; cependant je ne me plains pas et je suis décidée à obéir à ce que mon mari ordonnera.

— Ces louables sentiments vous font honneur, madame ; je n'en attendais pas moins de vous. Vous pouvez compter sur ma protection en toutes choses. Et, ajouta-

t-il avec un sourire, vous me pardonnerez si je vous prive pendant quelques jours de cet époux si scrupuleusement obéi. Cela est nécessaire à la conservation de vos biens.

La visite du roi fut assez longue ; il se montra fort aimable, et la duchesse le conduisit en cérémonie jusqu'à la porte du palais. Lorsque les carrosses furent partis, elle rentra chez elle, joyeuse comme un oiseau échappé de sa cage. C'était la nuit suivante que Nanon passerait près d'elle, et M. de Mazarin serait absent

XIX

L'ORAGE

Madame de Mazarin soupa très-vite : elle mangeait à peine depuis qu'elle était en prison. Sa promenade avait été supprimée par la visite du roi ; elle n'avait pas vu le prince, qui s'était tenu éloigné pendant le temps passé à l'Arsenal par Sa majesté et par sa suite. Elle congédia ses duègues de bonne heure ; elle était fatiguée et triste.

Ce vandalisme du duc envers les richesses de sa collection l'affligeait fort. Elle se permit de dire devant ses surveillantes que certainement il devenait fou. Elles se regardèrent toutes les quatre ; pas une n'osa répondre ; elles pensaient comme leur maîtresse, mais elles n'en seraient pas convenues ; elles craignaient ce fou et ses extravagances.

A neuf heures, la duchesse était seule avec Nanon ; elle leva les yeux sur cette fille. Ce regard était une interrogation : elle le comprit.

— Oui, madame, il viendra ce soir, si toutefois madame la duchesse veille jusque-là.

— Mais, Nanon, vous êtes bien hardie ; je ne vous ai point autorisée à ces libertés. Introduire ici, sans mon ordre, un homme qui ne cache pas ses projets !

L'adorable moue dont ces paroles furent accompagnées prouva à Nanon qu'elle était pardonnée d'avance et qu'on ne se fâchait que pour la forme

— Madame, répondit-elle, monseigneur arrivera par le jardin.

— Par le jardin, mon Dieu ! quelle imprudence ! Il sera vu de tous les côtés.

— Et qui le verrait, madame ? mes respectables compagnes ne s'amusent pas à espionner depuis que le maître n'est pas là ; nous nous reposons sur celle de nous qui est de garde. Les autres se réunissent dans la chambre de dame Alison, pour goûter à ses conserves et à un certain vin d'Espagne qui pourrait bien venir du traité des Pyrénées. Ensuite, elles dorment à poings fermés, je vous en réponds. Tous les gens de l'hôtel sont sortis, ou bien ils jouent à la bassette chez M. l'intendant, qui leur gagne leurs gages, et ils ne se dérangeraient pas pour tous les amoureux du monde. Monseigneur occupe une petite chambre près de l'escalier réservé au service de madame ; la porte ouvre sur le jardin : on le rencontrerait par là, ce qui est presque impossible, qu'il aurait l'air de rentrer chez lui. Vous oubliez donc qu'il est votre écuyer ?

— Hélas ! cela est insensé. Espère-t-il se cacher longtemps sous de pareils habits ? M. de Mazarin lui trouve déjà une vague ressemblance ; d'autres seront peut-être plus clairvoyants, et je serai perdue.

Hortense voulait se faire rassurer ; elle y réussit com-

plétement. Nanon avait des arguments sans réplique, elle répondait à tout. La duchesse, en état d'hostilités permises vis-à-vis de son mari, qui la séparait même de sa famille, ne pouvait-elle au moins recevoir un ami ? Tout le monde était pour elle contre son tyran, jusqu'au roi, jusqu'aux reines. Elle était sûre d'avance, en cas de découverte, qu'on ne pourrait la blâmer. Madame de Mazarin écoutait ; elle ne fit aucune objection. Le temps passait, et l'heure sonna.

— Je vais le chercher, madame.

— Un instant, Nanon, interrompit-elle en rougissant, tu es bien pressée... Je ne puis... Je ne veux...

— Madame, il attend, et avec quelle impatience !

— Ah ! Nanon, Nanon, j'ai grand'peur !

— Rassurez-vous, madame.

— Nanon, je ne dois pas recevoir le prince ; il ne doit pas rester ici, il faut qu'il s'en aille ; je le lui dirai tout d'abord.

— Oui, madame, et pour cela il faut qu'il vienne.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! si j'avais quelqu'un pour me conseiller !

— Et moi, madame, ne me croyez-vous point ?

— Vous, Nanon, vous êtes très-hardie, je vous l'ai dit déjà, vous ne doutez de rien.

— Madame, l'heure s'écoule ; j'entends marcher. Si quelqu'un passait, on verrait votre écuyer ; on s'étonnerait peut-être ; ce jardin est réservé pour vous et pour M. le duc... M. le prince ne s'en ira pas ; le plus prudent est de le faire entrer.

— Non, non...

— Madame, décidons-nous, ajouta-t-elle en ouvrant la porte.

— Ah !

M. de Courtenay était déjà à ses pieds.

Pourquoi raconter cet entretien, que la discrète suivante ne dérangea pas. Elle se tint dans le cabinet voisin, la porte ouverte, il est vrai, mais de façon à ne pas entendre ce qui se disait. Toutes les conversations d'amoureux se ressemblent : depuis que le monde existe, ils se sont dit les mêmes choses, et ils les diront à perpétuité. Le prince demeura longtemps près de la belle Hortense; il obtint à grand'peine la permission de revenir, sous la promesse d'une discrétion et d'une prudence à toute épreuve. On lui refusa un aveu formel en échange de ses brûlantes protestations, mais il put deviner, dans le regard, dans le sourire, dans les réticences même, un amour qui grandissait sans cesse. Lorsqu'il se retira, son cœur était plein de joie; il eût combattu l'univers entier avec la certitude de la victoire. En ce temps-là un noble amour élevait l'âme et la portait aux grandes actions.

Le reste de la nuit se passa à parler de *lui*; on ne dort pas après un premier rendez-vous, on se rappelle et on espère. La duchesse se leva belle et fraîche. Elle se montra d'une humeur charmante, et distribua entre ses surveillantes des rubans qu'elle n'avait pas portés. Elles n'hésitèrent point à accepter ses largesses, M. de Mazarin ne l'avait pas défendu.

Il ne reparut pas de la journée, le roi le retenait, sans doute, mais le soir il arriva comme un ouragan.

— Sa Majesté est venue ici, madame?

— Oui, monsieur.

— Et que vous a-t-elle dit? Est-elle restée longtemps? Avait-elle une grosse cour? Le chevalier de Rohan y était-il?

Madame de Mazarin, ne put retenir un sourire.

— Je ne sais, monsieur ; le roi m'a occupée tout le temps à me raconter vos prouesses. Je vous fais mon sincère compliment, vous prenez un soin touchant de ce qui m'appartient et des recommandations de mon oncle.

— Il ne s'agit pas de cela, madame. Puisque la cour a trouvé le chemin de cette maison, ce soir nous partirons pour l'Alsace.

— Je vous demande pardon, monsieur, le roi m'a donné l'*ordre* d'assister au mariage de ma sœur Marie et aux fêtes qui doivent le suivre. Lorsqu'elle sera en route pour l'Italie, vous ferez de moi ce qu'il vous plaira, je n'ai pas le droit de m'y opposer.

Il eut beau commander, tempêter, elle lui répondit par cette seule phrase :

— Le roi le veut ainsi.

Malgré sa rage il fallut se soumettre.

— Madame, vous irez à cette noce, mais je ne vous quitterai pas d'un moment; je verrai et j'entendrai tout.

— A votre aise, monsieur. Il se peut que cela ne vous plaise guère, je vous en préviens; on ne se gênera pas pour vous.

Les jours suivants furent occupés aux préparatifs. Il fut obligé de permettre à Marie de Mancini, au duc de Nevers, à la comtesse de Soissons, de voir madame de Mazarin et de lui présenter le connétable. Quelques seigneurs se faufilèrent à leur suite. Parmi eux était le chevalier de Rohan. Elle rougit beaucoup en le voyant, Cette rougeur fut remarquée, commentée, discutée ; on ne douta pas qu'elle ne fût de bon augure pour le grand veneur, et voilà comment la postérité fut trompée sur une intrigue qui n'existait pas.

Madame de Mazarin assista aux noces de sa sœur sans

plaisir et sans empressement; elle s'ennuyait partout, excepté dans la solitude, ou bien, enfermée avec Nanon, à causer de celui qu'elle n'apercevait guère qu'à la dérobée, mais auquel elle pensait sans cesse. Elle ne voulut pas laisser partir la connétable sans lui avouer qu'elle l'avait devinée, et sans lui recommander la circonspection dont elle usait elle-même.

— Vous vous exilez en Italie parce que vous aimez Caranti et qu'il est obligé d'y vivre, ma sœur. Prenez garde à M. le connétable; il vous adore, mais il se méfie. Tâchez qu'il ne voie pas trop clair dans votre cœur, et soyez heureuse, si vous pouvez. J'ai grand'peur que cela ne soit difficile pourtant.

— Mais, Hortense, vous vous trompez.

— Je ne me trompe pas; soyez tranquille, votre secret est en sûreté. Je n'en veux point à Caranti de son changement; je ne l'aurais jamais aimé, et vous l'avez choisi parce qu'il ressemble au roi : je vous comprends, vous vous contentez de l'ombre.

En effet, madame de Mazarin n'a point trahi le secret; elle dit seulement dans ses Mémoires :

« Ma sœur partit pour des motifs ignorés de tout le » monde; sa mauvaise étoile l'entraîna en Italie contre » toute sorte de raison. »

Hortense la vit partir avec chagrin et un pressentiment qu'elles ne tarderaient pas à se retrouver. Leur existence à toutes deux ne semblait pas définitivement réglée.

— Nous avons un triste lot, ma sœur, malgré les apparences, ajouta-t-elle.

— *Crepa, Crepa, tu seras encore plus malheureuse que moi!*

Ces paroles de la connétable, devenues historiques,

étaient une sorte de prophétie qui ne s'accomplit qu'à moitié ; elles furent malheureuses toutes deux, mais Marie encore plus qu'Hortense, peut-être.

Le duc persistait dans ses projets de départ ; il en avait demandé la permission au roi, qui ne l'avait point refusée, et comme M. de Courtenay s'était résolu à la suivre, la duchesse ne se révolta pas. Cette soumission enchantait son mari ; il en déduisit que rien ne la retenait à la cour et qu'elle pourrait bien l'aimer quand il la tiendrait dans ces belles solitudes des montagnes, où l'âme s'élève plus près de Dieu et comprend mieux ses devoirs. Il ramenait l'ennemi à sa suite et il ne s'en doutait pas !

Le lendemain du jour où la connétable s'était mise en route, le duc et la duchesse de Mazarin en firent autant de leur côté. Marianne s'en alla à l'hôtel de Soissons ; on parlait de son mariage, qui eut lieu depuis, avec le duc de Bouillon. Dominique fit quelques tentatives pour suivre la duchesse ; ni elle ni son mari ne voulurent y consentir. Il s'établit à l'hôtel de Soissons, où Julia était également, on le sait.

Ils devinrent les mauvais anges de la comtesse et la conduisirent vers l'abîme. Ils avaient juré la ruine de tous les Mancini.

Leur haine et leur jalousie se rencontrèrent sur ce terrain et se réunirent. Ils firent trêve à leurs ressentiments mutuels pour obtenir la vengeance qu'ils ambitionnaient.

Hortense surtout était pour eux un objet d'abomination ; ils avaient médité sa perte et ils espéraient l'achever. Combien ils étaient loin de compter sur l'auxiliaire envoyé par l'amour à leurs projets ! Le malheur d'une femme ne devient complet et sans mesure que lorsqu'elle a un reproche à s'adresser ; jusque-là, il lui

reste l'estime et la sympathie des honnêtes gens, qui souvent ensuite se détournent d'elle, tandis qu'ils n'auraient peut-être que la main à lui tendre pour la sauver de l'abîme.

Madame de Mazarin persista-t-elle dans la voie où elle avait marché jusqu'ici? Fut-t-elle sauvée des fautes et des erreurs par sa bonne étoile? c'est ce que je vous raconterai probablement quelque jour.

J'espère que vous consentirez à me suivre dans les développements de cette vie de Bohême du dix-septième siècle élevée sur une bien plus grande échelle que nos Bohêmes d'aujourd'hui, mon cher lecteur. Vous saurez alors qu'elle mourut en Angleterre à soixante et quelques années, toujours belle, séparée de son mari et entourée d'un cercle d'amis distingués, parmi lesquels on remarque Saint-Évremont, qui nous a laissé sur elle et sur son salon des documents pleins de charme et d'intérêt.



FIN

TABLE

Clichy. — Imprimerie Maurice Loignon et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

